This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

DPA
Bibliotheque

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

1re SÉRIE. TOME II.

PREMIÈRE PARTIE

DES

MOCEDADES DEL CID

DE

DON GUILLEN DE CASTRO y Bellvis

PUBLIÉE D'APRÈS L'ÉDITION PRINCEPS

AVEC UNE ÉTUDE CRITIQUE SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE L'AUTEUR,
UN COMMENTAIRE ET DES POÉSIES INÉDITES

PAR ERNEST MÉRIMÉE

PROFESSEUR DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE ESPAGNOLES
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

TOULOUSE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉDOUARD PRIVAT

45, RUE DES TOURNEURS, 45

1890

Drama, Spanish

PREMIÈRE PARTIE

DES

MOCEDADES DEL CID

A

D. ANTONIO SÁNCHEZ MOGUEL

PROFESSEUR

A L'UNIVERSITÉ CENTRALE, A MADRID

pondants des *Mocedades*, les Romances dont s'est servi Castro & les imitations directes de Corneille.

Quelque modeste qu'elle soit, nous espérons que notre édition rendra quelques services à ceux qui désireraient lire, dans son texte original, une comédie plus célèbre que connue parmi nous, ainsi qu'aux jeunes gens qui se sentent du goût pour l'étude trop négligée de la littérature espagnole.

C'est avec un très vif plaisir que nous reconnaissons, en terminant, tout ce que cette édition doit à M. Louis Dubois, étudiant de la Faculté de Toulouse, qui a compulsé à Barcelone, à Valence, à Madrid, les manuscrits attribués à Castro, collationné les textes des diverses éditions avec celui de l'édition originale, & recherché avec méthode, sinon toujours avec succès, les renseignements relatifs à la biographie de l'auteur des *Mocedades*. Nous devons également quelques remarques sur le texte à MM. Desesbats & Rosiès, membres de la même conférence. Nous tenons enfin à adresser ici nos remerciements aux professeurs de l'Université de Madrid, MM. Sánchez Moguel & Menéndez Pelayo, qui ont bien voulu revoir notre manuscrit & nous encourager à le publier.

INTRODUCTION

I

BIOGRAPHIE DE GUILLÉN DE CASTRO

Les renseignements qui nous ont été transmis sur la vie de Castro sont assez rares, & plus rares encore sont ceux que l'on peut tirer de la lecture attentive de ses œuvres. Les recherches faites dernièrement à Barcelone ou à Valence par quelques compatriotes de l'auteur, ou celles que nous avons entreprises nous-même n'ont presque rien ajouté, nous devons le reconnaître, à ce que nous fournissaient les biographies antérieures[1]. Il faut donc,

[1] Nicolas Antonio, *Bibl. Nova,* sub nomine. — Rodríguez, *Bibl. Valentina,* p. 177. — Ximeno, *Escrit. del reyno de Valencia,* I, 305. — Fuster, *Bibl. Valenciana,* s. n., d'après les *Efemérides* mss. de Alvaro & de Diego de Vich. — Lord Holland, *Account of the lifes and writings of Lope de Vega and Guillen de Castro,* 2e édit.

jusqu'à nouvel ordre, nous en tenir, ou peu s'en faut, aux renseignements puisés dans ces dernières.

Don Guillén[1] de Castro y Bellvis naquit, selon Fuster, en 1569[2], à Valence. Par son père, aussi bien que par sa mère, il était de noble famille, ainsi que le constatait Lope de Vega, en 1620 :

Don Guillen de Castro
Caballero de Valencia
Que ha igualado heróicamente
El ingenio y la nobleza.

Une légende valencienne, que je ne signale ici qu'à titre de curiosité, fait descendre les Castro du vieux juge de Castille Lain Calvo (par l'intermédiaire de D. Enrique de Castro, lequel se serait établi à Valence, après avoir combattu les Maures de Murcie & d'Orihuela) & du Cid lui-même, descendant de Lain Calvo[3]. Ainsi, d'après cette tradition, si complaisamment arrangée, D. Guillén, en

Londres, 1816. — Ticknor, *Hist. of Span. Literat.*, t. II, chap. xx, pp. 262-272. — Fr. von Schack, *Gesch. der dramat. Kunst u. Lit. in Span.*, II, 428 & sv. — Mesonero Romanos, *Apuntes biográficos*, en tête du XLIIIe vol. de la *Bibliot. de Autor. Españ.* de Rivadeneyra. — La Barrera, *Catál. del teatro antiguo Esp.*, s. nom. — M. le Dr D. Luís Cebrián, de Valence, prépare actuellement sur Castro un ouvrage, dont il a paru quelques fragments dans l'*Almanaque de las Provincias para 1889*, pp. 259-271.

[1] Le nom s'est écrit aussi *Guillem*, qui est proprement l'orthographe valencienne, & *Guilhem*. Nous choisissons la forme castillane & moderne, autorisée d'ailleurs par l'usage au dix-septième siècle. Cf. *Catál.* de Salvá. — Morel Fatio, *Rev. crit.*, 12 avril 1879.

[2] Je ne sais sur quelle autorité s'appuie Ticknor, — & après lui beaucoup d'autres, — pour placer la date de sa naissance en 1567.

[3] Une main inconnue a écrit à la suite du nom de Castro, dans l'exemplaire de la deuxième partie de ses œuvres de la Bibl. Nat. de Madrid : *de la casa de Castro en Huesca, ciudad de Aragon.*

célébrant les prouesses de Rodrigue, n'aurait fait que chanter une gloire de famille. Quant aux Bellvis, ils durent, d'après la même légende, se contenter de descendre du roi D. Juan d'Aragon. Pour en venir à des faits plus sérieux, il résulte du témoignage de plusieurs compatriotes & contemporains de notre poète que les deux familles des Castro & des Bellvis occupaient une place distinguée dans la société élégante de Valence. C'est ainsi que dans son *Prado de Valencia*, le chanoine Tárrega cite honorablement des parents de Castro, & Castro lui-même, parmi les quatre-vingt-douze Valenciens qui célèbrent, par un jeu de *cañas* ou tournoi, un mariage entre les deux familles de Moncada & de Palafox (14 septembre 1590) : « ... D. Francisco de Castro, qui ne craint pas de mettre à l'épreuve de l'honneur la gloire antique de sa maison... Entrent avec lui dans l'arène, enrôlés sous sa bannière & sa devise, D. Luis Granullés & D. Bautista, vêtu d'argent bruni, grave & fier, avec D. Guillén de Castro à sa gauche,

Don Francisco que de Castro lleva
La gloria antigua del honor á prueba...
Y entran siguiendo su divisa y lista
Don Luis Granullés y Don Bautista
De plata negro, grave y muy gallardo,
Con Don Guillén de Castro al lado izquierdo. »

Un autre poète de Valence, Carlos Boil (1560+ 1621) a fait précéder sa comédie *El marido asegurado* (1616) d'un prologue ou *Loa* en l'honneur

des dames de Valence, « *donde se nombran todas las damas de Valencia*[1]. » Plusieurs d'entre elles sont des parentes de notre auteur, Dª Ana de Belvis (*sic*), Dª María de Belvis & Dª Madalena, « si belle qu'elle est l'honneur des Castro & l'étonnement du monde,

hermosa tanto
Que á los Castros da honor, al mundo espanto. »

Sont également citées dans cette chronique galante Margarita Belvis, « flamme ardente d'amour, *de amor ardiente llama* », & les trois « divines Figuerolas, plus belles que Diane,

Hipólita, Rafaela y Mariana. »

Cette dernière est certainement la même que la Dª Ana María de Figuerola y de Castro, à qui D. Guillén, son cousin, dédia la deuxième partie de ses comédies. Enfin, sur l'une des pages blanches qui séparent le deuxième & le troisième actes du manuscrit d'une comédie de Castro, *El mejor esposo*,

[1] Une autre *loa* de Boil, qui a le même titre & roule sur le même sujet, mais qui diffère de la première, se trouve dans le volume suivant, dont je ne vois l'indication ni dans Salvá, ni dans La Barrera, & dont, pour cette raison, je donne ici le titre complet : *Segunda* | *parte de la* | *Sylva de los* | *versos y Loas* | *de Lisandro.* | *Compuesta por don Carlos Boyl* | *A la divina Menandra* | [*Escudo*] | *En Valencia* | *Impressa por Miguel Prats* | *Ano, 1600.* L'exemplaire que j'ai sous les yeux a appartenu au poète Maynard. Malgré la date de 1600, le volume contient la *Carta* bien connue *a un licenciado que tenia desseo de ser poeta,* laquelle est datée de 1604. Les parents de Castro dont il est fait mention dans la *loa* du *Marido asegurado* figurent également dans la seconde *loa,* à l'exception de María & de Margarita Bellvis.

on lit cette appréciation naïve d'une certaine Margarita de Castro, dont l'admiration s'expliquerait assez bien si elle s'adressait à un parent : « Je n'ai point lu de meilleure comédie que celle-ci, & je l'atteste en signant de mon nom, M. de C. — *No e leido mejor comedia que esta y por ser verdad lo firmo de mi nombre, Dª M. d. C.* »

Nul doute que cette société de Valence, dont les poètes contemporains nous décrivent les plaisirs, n'ait montré un goût déclaré pour les lettres & particulièrement pour le théâtre. Avec Séville, Valence était alors la cité la plus riche, la plus lettrée, la plus polie de l'Espagne. Depuis longtemps le théâtre était en honneur dans la patrie de Juan de Timoneda. En 1582, le marquis de Aitona, en accordant à l'hôpital de Valence le privilège exclusif d'ouvrir un théâtre, constate que « de nombreuses compagnies dramatiques se donnent rendez-vous dans cette ville, & que le public est friand de ces représentations théâtrales : *Ya á Valencia acuden muchas compañías y el público gusta de ver las representaciones*[1]. »

Dans l'histoire littéraire, les poètes dramatiques de Valence forment une école particulière qui ne fut pas sans influence sur le développement du théâtre espagnol. Le jeune Guillén put sentir son talent s'éveiller en assistant aux pièces de Rueda, de Alonso de Vega, de Liñán, de Timoneda, de

[1] Cf. L. Lamarca, *El teatro en Valencia desde su origen hasta nuestros días, Valencia, 1840.* — Joaquin Serrano Cañete, *El Canónigo Fr. Ag. Tárrega, Valencia, 1889.*

Morales & d'autres moins connus. Il était plus jeune d'une vingtaine d'années que Andrés Rey de Artieda & que Tárrega[1] & à peu près du même âge que Boil & Aguilar.

Dans sa propre famille, il dut trouver des encouragements, car nous voyons figurer parmi les membres de l'Académie littéraire des *Nocturnos* deux de ses parents, Guillén Bellvis[2] & Francisco de Castro, qui n'est point le *cavalier* dont parle Tárrega dans le *Prado de Valencia*, car il figure sous le nom de *Fr.* (*fray*) Franc. de C. parmi les *Nocturnos* dans un ouvrage contemporain[3]. Les trois volumes de procès-verbaux de cette Académie renferment des détails intéressants sur les goûts & les occupations littéraires de la bonne société valencienne[4]. Ils nous apprennent que l'Académie fut inaugurée le 4 octobre 1591 & dura jusqu'au 13 avril 1594. Guillén de Castro n'en fit point partie dès le principe; il ne prit séance qu'à la date du 11 mars 1592.

[1] Il résulte de la *partida de defunción* publiée par M. Serrano Cañete que Tárrega est mort le 7 février 1602, beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. La date de sa naissance reste inconnue.

[2] Des poésies de G. Bellvis se trouvent dans le *Canzoniere Spagnuolo* de Naples (voyez plus loin, p. xxij), & dans le recueil des *Nocturnos*.

[3] *Relacion de la Vida... del P. F. Domingo Anadon*, par Vicente Gomez. Valencia, 1606. — Je ne saurais dire s'il y eut quelque degré de parenté entre notre auteur & les poètes Fr. Jacinto de Castro & Leonardo de Castro, qui figurent dans la Relation des fêtes de Valence pour la canonisation de S. Raymundo de Peñafort. Un Enrique de Castro, poète, est également nommé dans la « *Justa 3ª á devocion de Bernardo Catalan.* »

[4] Ce *Cancionero* des *Nocturnos*, après avoir appartenu à Vicente Salvá, a été édité, en 1869, par D. Pedro Salvá, à Valence, chez Ferrer de Orga, & tiré à vingt-six exemplaires seulement.

Ce jour-là le jeune poète lut une pièce de vers, & au nombre des assistants figure Franc. de Castro, reçu six jours auparavant, le 6 mars. Quant à Guillén Bellvis, il n'est fait mention de lui que le 6 octobre 1593. Ainsi que le prescrivait l'article 3 des règlements, chaque membre devait prendre un pseudonyme : c'était un vieil usage en honneur dans les Académies espagnoles aussi bien que dans celles d'Italie. G. de Castro choisit le surnom de *Secreto*, le Discret, Franc. de Castro, celui de *Consejo*, le Conseil ; pour Guillén Bellvis, il s'arrêta à celui, assez singulier, de *Lluvia*, la Pluie. Parmi les membres principaux de cette société littéraire, il convient de citer Tárrega, Gaspar Mercader, Rey de Artieda, Carlos Boil, Virués, Bernardo Catalán, Cerdán de Tallada, Gaspar Escolano, Jaime de Aguilar, Beneyto.

Il est intéressant de noter les lectures que Castro fit, dans le cours de ces deux années, devant les *Nocturnes*. Vingt-cinq pièces de vers sur différents sujets galants sont insérées sous son nom dans les procès-verbaux, qui contiennent, en outre, quatre compositions en prose dont voici les titres :

1. *Discurso alabando el secreto de amor :* Eloge de la discrétion en matière d'amour. — Il est naturel de supposer, ou bien que le choix du sujet lui fut imposé par le surnom qu'il avait adopté, ou bien que ce discours lui valut son surnom.

2. Deux discours *contra la Confianza*.

3. Un discours sur la façon de se concilier les

bonnes grâces des dames : *Cómo han de granjearse las damas*[1].

Cette littérature d'Académie, dont le principal défaut était de manquer de simplicité & de naturel, avait du moins l'avantage d'aiguiser les esprits & de les habituer à exprimer des nuances subtiles de sentiment. Au surplus, la rhétorique & la poétique en honneur dans ces sociétés littéraires étaient aussi celles des auteurs dramatiques de Valence.

Le talent naissant de Guillén de Castro aurait sans doute trouvé un aiguillon plus puissant dans l'amitié & dans la fréquentation de Lope de Vega, qui, obligé de quitter Madrid à la suite d'un duel, passa deux années à Valence, de 1585 à 1587. Quelques auteurs affirment, en effet, que les relations qui existèrent plus tard entre Lope & Guillén[2] commencèrent alors, mais c'est là une simple conjecture que l'on admettra avec d'autant plus de réserve qu'à cette époque notre auteur n'avait guère que seize ou dix-sept ans. Il est plus vraisemblable que les deux écrivains se virent & se

[1] Dans le volume dont nous parlons plus haut, Boil décrit l'Académie des *Adorantes* « *donde todas las noches de los lunes* (les *Nocturnes* se réunissaient le mercredi) *se lehian versos y prosas en alabança de las damas.* » Il insère ensuite tout au long un *Discurso* de 16 pages « *en prosa, dando á entender las artes y modos de servir y grangear las damas.* »

[2] Les deux témoignages les plus certains de cette amitié sont la dédicace à G. de Castro des *Almenas de Toro,* de Lope, & celle du premier Recueil des Comédies de Castro, à Marcela, fille de Lope. Dans la dédicace de Lope à Castro, on voit, à travers toutes les banalités ordinaires de ce genre d'écrits, l'estime que le grand dramatique avait pour son émule & son rival.

connurent en 1599, lorsque Lope vint à Valence pour assister aux fêtes magnifiques que donna cette ville à l'occasion du mariage de Philippe III avec la princesse Marguerite. La *Margarita preciosa* de Castro fut, selon toute vraisemblance, composée à cette occasion, & il semble résulter d'un passage du *Viaje entretenido* de Rojas, ainsi que d'une phrase de Lope dans la dédicace des *Almenas de Toro* à D. Guillén, que la tragédie de *Dido y Eneas* fut représentée vers la même époque, quoiqu'elle n'ait été imprimée qu'en 1625[1]. A ce moment, Vega était le maître incontesté du théâtre, auquel il avait fourni trois cents pièces environ, & Castro s'était fait connaître par un nombre assez considérable de comédies, autant qu'on peut l'inférer d'un renseignement qu'il nous fournit lui-même. Il résulte du passage auquel nous faisons allusion que les douze comédies qui composent le premier recueil de ses œuvres étaient antérieures à l'année 1610. Si l'on remarque que deux autres pièces, qui ne figurent pas dans ce recueil, étaient imprimées dès 1608, on admettra facilement que l'activité littéraire de Guillén avait dû déjà se déployer avant le début du dix-septième siècle. Il avait pris rang parmi les

[1] « La [comedia] de *Dido*, celebradissima, a quien el dia que la vi en essa ilustrissima ciudad, hize este Epigrama... » *Las Almenas de Toro, dirigidas à D. Guillen de Castro, cavallero Valenciano... Parte catorce de las Com. de Lope de Vega... 1621.* — L'approbation est du 23 octobre 1619. Je ne puis m'expliquer que par une erreur d'impression la date du privilège : « Su data en Madrid a veynte y seys dias del mes de Diziembre de mil y seyscientos *nueve* (veinte?) años. »

poètes valenciens, & figurait, dès 1600, parmi les écrivains qui, au témoignage de Gaspar Mercader, dans son *Prado de Valencia,* faisaient honneur à Valence. En 1603, si nous nous en rapportons à l'auteur du *Viaje entretenido,* il était assez célèbre pour qu'on pût le mettre en parallèle avec Lope de Vega.

Dans les dernières années du seizième siècle, D. Guillén était « *Capitan del grao de Valencia* », c'est-à-dire chargé de veiller à la sûreté du port de Valence & des côtes du royaume. C'est ainsi que le désigne le Dr Navarro, qui rédigeait, vers le début du siècle suivant, un *Catálogo de autores dramáticos.* Il commandait en cette qualité une compagnie de gens d'armes à cheval, cette *caballer'a de la costa* dont il est question dans le *Don Quichotte* (I, 41). Si l'on veut plus de détails sur la nature de ces fonctions, on lira avec fruit la pièce de son compatriote Tárrega : *El Prado de Valencia.* Il y a dans ce drame, d'ailleurs puéril & prétentieux, mais curieux pour la connaissance de la société valencienne, un certain Rodolfo, « *Capitan de la Marina* », chargé de défendre l'*Atalaya* ou Signal d'Almenara contre les incursions des pirates barbaresques. Ses attributions sont à peu près celles dont notre auteur devait être investi lui-même.

Tout à coup Castro abandonna ces fonctions, quitta Valence, & nous le retrouvons à Naples, où il obtint du vice-roi le gouvernement de la ville de Sejano. Son séjour en Italie est l'une des périodes

les plus obscures de son existence. A quelle date faut-il placer son départ de Valence? S'il était permis d'en juger par les poésies qu'il inséra dans les recueils valenciens du temps, il aurait quitté son pays natal entre 1603 & 1606, car l'on trouve des vers de lui, non seulement dans le *Mémorial* des fêtes royales de 1599, mais encore dans le *Prado* de Mercader, en 1600, dans le *Certamen poético* en l'honneur de Bernardo Catalán de Valeriola, & dans la *Relación* des fêtes de la canonisation de saint Raymundo de Peñafort, qui datent de 1602[1]. Au contraire, son nom ne figure plus dans un Recueil poétique de 1606[2], pas plus que dans le compte rendu des fêtes de 1609 pour la beatification de saint Luís Bertrán[3].

Mais il ne faut pas se dissimuler que des arguments de cette sorte ne reposent que sur des bases assez fragiles. Il serait facile de les retourner contre nous & de conclure, par exemple, de l'impression de deux comédies de Castro à Valence, en 1608, qu'à cette date il n'avait pas encore quitté cette ville. Ce qui est certain du moins, c'est que, s'il dut, comme on l'affirme, le gouvernement de Sejano à la protection du comte de Bénavent, les débuts de son séjour à Naples doivent se placer entre 1603 & 1610. Ce fut en effet pendant ce laps de temps que D. Juan Pimentel de Herrera, comte de Bénavent,

[1] Salvá, *Cat.*, I, 251.
[2] Salvá, *Cat.*, I, 253.
[3] Salvá, *Cat.*, I, 252.

exerça les fonctions de vice-roi de Naples. Après lui vinrent Fernando de Castro, comte de Lemos, &, à partir seulement de 1616, D. Pedro Giron, le fameux duc d'Osuna.

En quittant Valence pour Naples, Castro, peu satisfait de la médiocrité de sa position[1], obéissait-il seulement à cet attrait que la cour fastueuse des vice-rois exerça sur les lettrés de l'époque? Faut-il supposer que des motifs moins honorables ou plus romanesques l'obligèrent à quitter brusquement son pays? Nous en sommes réduits sur ce point aux conjectures. Voici cependant un fait nouveau qui donnerait quelque vraisemblance à la seconde hypothèse. Il existe à la Bibliothèque royale de Naples un *Canzoniere spagnuolo* manuscrit, renfermant une foule de poésies des principaux poètes de l'époque, presque toutes encore inédites, si nous ne nous trompons[2]. Le recueil, formé selon toute apparence

[1] Rien de plus fréquent dans la bouche des héros de Castro que les plaintes contre la pauvreté; voyez, par exemple, le Miguel Centellas du *Perfeto Cavallero* & le D. Juan de Urrea de *Pretender con pobreza*. C'est dans cette dernière comédie, bien plus que dans les *Mal Casados* que je serais tenté de voir des allusions à des faits personnels. Je ne puis m'empêcher de rapprocher des poésies inédites, que je cite en appendice, les vers suivants du rôle de D. Juan de Urrea :

. . . . una noche
Para mi del todo negra
Me sucedio una desgracia,
Ocasion de que saliera
De la justicia huyendo
Con cuydado y diligencia,
Hasta que llegue a Sicilia
Donde su virrey emplea
Otra compañia en mi..... &c.

[2] Mss. I. E. 49. — In-8°, 137 pages, dont 4 de table. A la fin de la table, on lit l'indication suivante : *Mathias Duque de Estrada lo*

par Duque de Estrada, l'un des capitaines d'Osuna, contient un très grand nombre de poésies *d'ingenios valencianos*, parmi lesquelles dix-sept sont attribuées à notre auteur. Nous les avons sous les yeux, grâce à l'obligeance de M. le professeur d'Ancona & de M. A. Miola, sous-bibliothécaire à Naples. Ce sont, en grande partie, des compositions galantes, d'un style précieux. Il en est cependant deux ou trois parmi elles qui paraissent contenir quelques allusions à des aventures personnelles à l'auteur. De ce nombre serait, par exemple, la « *Lettre en tercets à un ami par un poète exilé à la suite d'un malheur*, *Carta en tercetos de un ausente por una desgracia à un amigo suyo* ». Si j'interprète bien cette confidence, d'ailleurs pleine de réticences & d'obscurités, l'auteur, emprisonné à la suite d'un « malheur » dont l'amour a été cause, a réussi à s'enfuir, & « de désert en désert » à gagner Grenade, d'où il écrit à son ami. Sa pensée est pleine de celle qu'il aime & qui le paye de retour : il a laissé son âme à Valence & n'en a emporté que ses regrets & ses douleurs. Il ne se dissimule pas que son action sera diversement interprétée, & que ceux qui l'excuseront seront en petit nombre, car il leur faudrait, pour cela, un cœur comme le sien. Il sait qu'il n'a rien à attendre

escrivio. Je n'ai pu découvrir quels rapports de parenté unissaient au capitaine D. *Diego* Duque, ce Mathias Duque, qui est sans doute le même que le Dr Mathias Duque, auteur des *Flores de dichos y hechos de varones ilustres*. (Biblioth. Nation. de Madrid, mss. Bb. 194.) — M. le professeur Emilio Teza, de Pise, se propose de publier en entier le précieux *Cancionero* de Naples.

de la justice du vice-roi, qui est moins son juge que son ennemi, & qui veut sa mort. Sa seule excuse, c'est sa passion, c'est l'amour, qui l'a entraîné, après en avoir vaincu bien d'autres plus forts que lui, & il cite Holopherne, Samson & Mars lui-même.

Si je ne craignais de substituer le roman à la réalité, je rapprocherais volontiers de ces tercets le *Romance de un galan preso por causa de su dama*, & les quatrains *de una dama a su galan ausente por una desgracia*, que j'emprunte au même manuscrit. Dans la première de ces poésies, le prisonnier envoie à sa dame ses derniers adieux & ses exhortations : « Allez lui dire, ô mes soupirs, qu'elle ne s'afflige point de mes malheurs & qu'elle ne pleure point ma mort, car les fautes que j'ai commises sont de celles qui se payent chèrement... Dites-lui enfin qu'elle vive dans la pensée que lorsqu'on meurt pour une si bonne cause on est heureux de perdre la vie,

Que no sienta mis agravios
Ni llore el verme morir,
Pues no se pagan con perlas
Las culpas que cometí.....
Y al fin que biva pensando
Que quando me muera aqui
Por una causa tan buena
Bien perdido es [el] bivir. »

Les quatrains sont censés écrits par l'amante au prisonnier évadé. Elle lui demande la permission de le suivre dans sa fuite, de partager ses périls & ses misères ; elle saura se montrer digne de celui qu'elle

aime, « car un homme si véritablement homme, dit-elle, a bien pu changer ma nature,

> Porque un hombre que es tan hombre
> Bien pudo trocarme el ser. »

Déjà elle mène en imagination cette vie du bandit, traquée dans les *despoblados* & les sierras, comme Doña Sol ou Carmen, fière d'être utile à celui pour lequel elle a tout sacrifié : « Oui, je saurai dans ma reconnaissance attacher l'épée à mon côté, suspendre l'escopette à mon épaule; je saurai poursuivre & atteindre, fuir & attaquer, harceler & me défendre, mourir ou tuer..... Je saurai, lorsque le ciel montrera aux montagnes sa face souriante, cueillir les fruits de la forêt, trouver la source claire, & si je ne la trouve point, mes larmes te donneront à boire; je saurai enfin t'adorer comme tu sais bien que je le sais faire,

> Sabre obligada
> Colgar del lado la espada,
> De el tahalí la escopeta,
> Sabre seguir y alcançar,
> Retirar y acometer,
> Ofender y defender,
> Sabre morir y matar.....
> Sabre, quando alegre cara
> El tiempo á los montes muestre,
> Coxer la fruta silvestre
> Y buscar la fuente clara,
> Y no hallandola sabre
> Darte de bever llorando,
> Y sabre estarte adorando
> Como tu saves que se. »

Je ne me dissimule pas qu'il est dangereux de

prendre au pied de la lettre ce qui, après tout, n'est peut-être qu'invention de poète, & qu'il serait facile de continuer, en nous servant d'autres pièces du même recueil[1], le roman dont les trois morceaux précédents fournissent le thème. Il nous suffira de mettre ces poésies inédites sous les yeux du lecteur, qui les interprètera comme bon lui semblera[2]. On sait que rien n'était plus fréquent alors que ces aventures d'amour terminées par des duels, suivis eux-mêmes d'un exil forcé. Il a bien pu arriver à Castro, connu pour son caractère emporté & inquiet, ce qui est en réalité arrivé à Lope de Vega, à Quevedo, à Cervantes, pour ne parler que des plus illustres.

Il n'est pas moins difficile de dire à quelle époque Guillén de Castro rentra en Espagne. Il n'est fait, à notre connaissance, aucune allusion, dans les documents contemporains, à sa présence à la cour de Lemos ou d'Osuna, qui l'un & l'autre aimaient à s'entourer d'écrivains ou d'artistes. Nous avons cependant sur l'histoire anecdotique de cette cour, ainsi que sur son Académie des *Ociosos*, des détails assez abondants, au premier rang desquels il faut placer ceux que nous ont transmis Quevedo & Duque de Estrada. Si le nom de Castro ne s'y rencontre jamais, c'est sans doute qu'il avait déjà quitté Naples.

[1] *Quintillas de un galan desengañado. — Tercetos de un galan que se fué aflixido por la muerte de su dama. — Carta en quartillas de una dama á su galan ausente por una desgracia. — Romance de un galan preso por causa de su dama*, &c.

[2] Voyez à l'Appendice.

D'ailleurs, il existe un témoignage contemporain dont aucun biographe ne s'est servi jusqu'ici[1], & qui prouve manifestement que, dès 1616, Castro était de retour en Espagne. C'est celui du romancier Juan Yagüe de Salas, qui, par une note à la fin de ses *Amantes de Teruel* (1616), nous apprend qu'il fut admis, cette même année, sous le nom de *Pindauro*, dans l'Académie des Montagnards du Parnasse, *Montañeses del Parnaso*. « Cette Académie, ajoute-t-il, vient d'être rétablie dans l'insigne cité de Valence par D. Guillén de Castro, dont le génie supérieur est reconnu de tous : *Academia... nuevamente resucitada en la insigne ciudad de Valencia, por el conocido por de superior ingenio D. Guillén de Castro.* » Notre poète avait même composé un sonnet en l'honneur des *Amantes* : il est inséré en tête de l'ouvrage.

Il faut donc renoncer à faire dater de son séjour en Italie ses rapports avec le duc d'Osuna, & ce ne fut sans doute qu'après le retour du vice-roi à Madrid (octobre 1620) qu'il obtint la pension de 1,000 écus dont parle Rodríguez. Cette conclusion concorde d'ailleurs avec les paroles de Fuster. A cette époque, Castro se trouvait à Madrid depuis quelque temps déjà. Nous le voyons en effet prendre part au *Certamen* poétique pour la béatification de saint Isidro. Au contraire, aucun des recueils valenciens de 1620 à 1623 ne contient de poésies de lui[2]. Il y

[1] Il est cependant mentionné par Salvá, *Cat.*, I, pp. 60 & 354.
[2] Voyez Salvá, *Cat.*, I, 288, 222.

a même lieu de penser (nous le montrerons en étudiant la première édition de ses comédies) que dès 1618 il avait quitté Valence pour Madrid. Lope lui dédiait, vers 1619, sa comédie des *Almenas de Toro,* & Castro répondait, en 1621, à cette marque d'amitié par une autre dédicace à Dª Marcela del Carpio, la fille naturelle du poète. En 1622, il collaborait avec huit autres écrivains, & sous la direction de Luís de Belmonte Bermúdez, à la comédie intitulée : *Algunas hazañas de las muchas de D. Garcia Hurtado de Mendoza, marqués de Cañete.* C'est antérieurement sans doute qu'il avait dû composer *la Manzana de la discordia y robo de Elena,* avec Mira de Mescua, rentré en Espagne avec Lemos, en 1616, & qui se vantait, en 1623, d'avoir inventé la collaboration dramatique. Pendant ces années, Castro faisait partie de l'*Academia poética* de Madrid, avec Lope de Vega, Alarcón, Tirso, Calderón, Góngora, Quevedo, &c.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, Guillén de Castro paraît avoir vécu à Madrid, car rien ne prouve qu'il se trouvait à Valence en 1625, lors de l'impression dans cette ville de la seconde partie de ses œuvres. On ne cite expressément de lui pendant cette période que quelques rares & insignifiantes pièces de vers, telles que celles insérées par José Camerino en tête de ses *Novelas amorosas,* en 1623, & de son *Discurso sobre estas palabras : A fé de hombre de bien.* Il avait dû perdre la pension de 1,000 écus qu'il tenait, dit-on, d'Osuna, lors de la

disgrâce & de la mort de ce dernier. Il est vrai qu'il aurait retrouvé un protecteur non moins généreux & plus puissant en la personne du comte-duc d'Olivares, qui aurait octroyé au poète vieillissant une pension considérable. Cette assertion repose peut-être sur un renseignement un peu vague contenu dans une feuille volante racontant les *Sucesos desta Corte desde* 15 *de Agosto hasta fin de octubre de* 1623 : « On a donné des habits (*de Saint-Jacques ou de quelque autre ordre*) à..... & à D. Guillén de Castro ». Les lacunes qui se trouvent dans ce document ne permettent pas d'être absolument affirmatif sur cette question; mais, en tout cas, si l'obtention d'un habit de saint Jacques prouvait clairement la noblesse de Castro, les 12,000 maravedis de rente attachés à ce titre étaient bien insuffisants pour lui assurer une existence à l'abri du besoin.

Les anciens biographes nous affirment d'ailleurs qu'il perdit les faveurs de son protecteur par sa faute, par son manque de sagesse, « *por sus travesuras* ». Ximeno parle de son caractère inquiet & turbulent, « *inquieto y travieso* », & de son entêtement, « *su demasiada tenacidad en las resoluciones* », défauts, ajoute-t-il, qui lui firent manquer mille fois l'occasion d'améliorer sa fortune. Pas plus que Corneille, Castro ne paraît avoir eu *l'esprit de suite*. Une tradition ancienne veut qu'il ait fait allusion à quelques faits de sa vie privée dans sa comédie : *Les mal mariés de Valence, Los mal casados de Valencia*.

Ce qui a pu donner naissance à cette tradition, c'est qu'il avait été deux fois marié, & que son humeur difficile paraît avoir rendu sa première union peu heureuse. Si cette légende reposait en réalité sur quelque fondement, Guillén se serait dépeint sous les traits du valeureux mais léger & imprudent Alvaro. Cet Alvaro, non moins *inquieto y travieso* que Castro, répond mal à l'amour d'Hipólita, sa femme, & ne craint pas d'introduire chez lui sa maîtresse Elvira, déguisée en page, tandis que Valerian, ami d'Alvaro, infidèle de son côté à sa femme Eugenia, poursuit Hipólita de ses sollicitations. Au dénouement, ces deux couples de *mal mariés* se séparent à l'amiable, & Elvira entre au couvent.

A défaut de renseignements très précis sur le caractère de Castro, ses comédies sont là, dans lesquelles, sans le vouloir, il a dû mettre quelque chose de lui-même. Elles me paraissent confirmer le jugement un peu sommaire mais très net de Ximeno. On peut voir au surplus, dans la comédie *El Perfeto Cavallero*, l'idéal que notre auteur se faisait de l'honnête homme. Le passage, qui a quelques visées pédagogiques, est curieux. Castro, comme J.-J. Rousseau, exige que la mère nourrisse elle-même, mais sa principale raison c'est qu'un lait roturier pourrait corrompre la noblesse du sang :

Temiendo el ver que en las amas
A vezes la mala leche
A la buena sangre gasta.

Pas plus que Montaigne, il ne veut de châtiments corporels, qui rendent lâche, & sont inutiles :

Que quien a temer se enseña...
Desconoce las venganças,
Y al bien inclinado, mas
Le castigan las palabras;
Y al que es malo, y muerde el freno,
Ningun castigo le basta.

Un seul genre de faute, parce qu'il est vil, mérite un châtiment déshonorant : c'est le mensonge. On me pardonnera de traduire ici la conclusion de ce passage, où Castro expose évidemment des idées personnelles : « Mon fils, puisque tu as appris à connaître Dieu, partout où tu iras, souviens-toi que Dieu est là & qu'il est la cause souveraine. Entoure-toi d'hommes de ta condition, car la mauvaise compagnie avilit le noble & déshonore l'honnête homme. Sois courtois & poli : la courtoisie coûte peu & rapporte beaucoup. Aie beaucoup de relations & peu d'amis; ne confie qu'à un seul le secret de ton âme, & s'il est nécessaire. Si tu dois, paye, & si tu ne le peux, ne cherche pas à gagner du temps par des mensonges : dis la vérité. Ne joue jamais, mais si tu joues, joue loyalement & paie de même, car la loyauté & la parole sont les fondements de l'honneur. Évite les femmes, mais si tu dois les fréquenter, courtise-les avec noblesse & jouis-en avec modération. Que leur beauté ne te rende point traître à l'ami, au parent qui t'accueil-

lent. Si tu sers ton roi à la guerre, obéis, & souviens-toi que la valeur consiste moins à rechercher qu'à ne point fuir le danger. Si, en temps de paix, tu dois te battre, ne recule jamais si l'on t'attaque, & si tu attaques, meurs ou tue. Sois reconnaissant à qui t'oblige & venge-toi de qui t'insulte. Si tu as quelque secret à garder, enferme-le dans ton cœur comme dans une forteresse. Pauvre, ne te marie pas, mais si tu le fais, place la richesse dans le mérite, la beauté dans la bonne renommée; mais encore, mais surtout, ne mens jamais, car la vérité, c'est la mère de toutes ces vertus, c'est la cause de tous ces effets, le but où il faut marcher. Et avec cela, D. Miguel, sois sûr qu'avec l'aide de Dieu tu feras un parfait cavalier... »

Tels sont les conseils qu'un père donne à son fils. Cette morale, fondée sur l'honneur, est surtout à l'usage des nobles : elle me rappelle par quelques traits — & je demande pardon du rapprochement — celle que M. de Camors fait à son fils dans le roman de M. Feuillet. Telle qu'elle est, elle était certainement celle qui avait cours dans la société au milieu de laquelle vivait notre poète.

Ses dernières années furent peu heureuses. Il dut vivre de sa plume, n'ayant d'autres ressources que celles qu'il tirait du produit de ses œuvres dramatiques. Or, l'on sait que le théâtre, à cette époque, n'enrichissait pas ceux qui le cultivaient, même

avec succès[1]. Il est très vraisemblable que la plupart des vingt comédies qui ne figurent pas dans les deux recueils de 1621 ou de 1625, ni dans le volume des *Quatre poètes valenciens*, furent composées pendant cette période. Malgré la supériorité relative de quelques-unes de ces pièces & la réputation dont jouissait parmi les connaisseurs « le vif génie, l'éclair, l'ardent esprit de Guillén de Castro », ce dernier, un an environ après que Lope lui rendait ce témoignage, mourait le 28 juillet 1631, à Madrid, si pauvre qu'on dut l'enterrer par charité à l'Hôpital de la Couronne d'Aragon. C'est Vich, dans ses *Éphémérides* manuscrites, qui le constate en propres termes. Suivant ce même biographe, le poète avait soixante-deux ans, ce qui confirme la date à laquelle nous avons fixé sa naissance[2]. Un Valencien patriote, pour réparer autant qu'il était en son pouvoir l'ingratitude ou du moins l'indifférence des contemporains de notre auteur, a fait placer récemment dans l'hôpital d'Aragon une

[1] De là peut-être cette amertume avec laquelle il parle parfois du théâtre :

« ... No se quien
Siendo poeta de bien
Lo es de comica poesia ... »

(*Pretender con pobreza*).

[2] Nous avons vainement cherché l'acte de décès de G. de Castro. Vargas Ponce, dans ses *Extractos de partidas de óbitos de las Parroquias de Madrid* (Acad. de la Histor. mss.), dit simplement, à propos de l'*Hospital de Monserrate de la Corona de Aragon*, qui dépendait de la paroisse de San Sebastián : « Hay sus libros en San Sebastián. Empieza 8 de mayo de 1645 ». Où sont les registres antérieurs à 1645 ?

pierre commémorative, sur laquelle on lit, en lettres d'or, l'inscription suivante :

EN ESTE SANTO HOSPITAL
MURIÓ Y FUÉ ENTERRADO DE CARIDAD, EN 1631,
D. GUILLEM DE CASTRO
AUTOR DE LAS MOCEDADES Y HAZAÑAS DEL CID,
A CUYA MEMORIA NO SE HA ERIGIDO MONUMENTO
NINGUNO EN ESPAÑA, MIENTRAS EL TERRITORIO FRANCÉS
ESTÁ LLENO DE LOS LEVANTADOS EN HONRA DE SU TRADUCTOR
PEDRO CORNEILLE.
DEDÍCALE ÉSTA LÁPIDA UN VALENCIANO AMANTE
DE LAS GLORIAS DE SU PAÍS, EN 1874.

Nous ne connaissons aucun portrait authentique de l'auteur des *Mocedades*. Le peintre Ribalta avait, assure-t-on, reproduit ses traits, ainsi que ceux de trente & un autres Valenciens plus ou moins illustres. Cette galerie avait appartenu à D. Diego de Vich, lequel l'avait léguée au monastère de la Murta. Elle passa de là au musée de l'Académie de San Carlos, à Valence; mais le nombre de ces portraits se trouve actuellement notablement réduit, & comme ils ne portent aucun nom, ne contiennent aucune indication qui permette de reconnaître le personnage, il est impossible même de dire si parmi ceux de cette collection qui ont été conservés celui de Guillén de Castro existe encore.

II

NOTICE SUR LES MANUSCRITS ET LES ÉDITIONS DES ŒUVRES DE CASTRO

Nous diviserons ce chapitre en trois parties. Dans la première, nous donnerons une liste, aussi complète que possible, de toutes les œuvres attribuées à Castro, en tâchant, quand faire se pourra, de les placer dans un ordre chronologique; dans la seconde, nous examinerons les plus importants manuscrits de ses comédies; dans la troisième, nous énumérerons les principales éditions dont la comparaison est nécessaire à l'établissement du texte des *Mocedades*.

A. LISTE DES ŒUVRES DE G. DE CASTRO.

1. Vingt-cinq pièces de vers & quatre discours en prose, lus à l'Académie des *Nocturnos* de Valence, de 1592 à 1593.

2. Vers dans la Relation des fêtes données à Va-

lence en 1599 à l'occasion du mariage de Philippe III avec Dª Margarita d'Autriche.

3. *La Margarita preciosa,* comédie (1599?).

4. Vers imprimés dans le *Prado de Valencia,* de Gaspar Mercader, 1600.

5. Vers en l'honneur de D. Bernardo Catalán de Valeriola.

6. *Redondillas* dans la *Relacion de las famosas fiestas..... de S. Raymundo de Peñafort,* du Maestro Vicente Gómez, 1602.

7. *El amor constante,* comédie, imprimée en 1608.

8. *El caballero bobo,* comédie, imprimée en 1608.

9. *Don Quijote de la Mancha,* comédie.

10. *El curioso impertinente,* comédie. — Ces deux comédies, dont la première a pour sujet les amours de Fernand & de Dorothée, & dont la seconde est tirée de la Nouvelle insérée dans le D. Quichotte, doivent être placées entre 1605, date de la publication du roman de Cervantes, & 1610, date de la plus récente des comédies composant le recueil dont elles font partie.

11. *El perfeto Caballero,* comédie.

12. *El conde Alarcos,* comédie.

13. *Las Mocedades del Cid* (1ª parte), comédie.

14. *Las Mocedades del Cid* (2ª parte) ou *las Hazañas del Cid,* comédie.

15. *La humildad soberbia,* comédie.

16. *El desengaño dichoso,* comédie.

17. *El conde de Irlos,* comédie.

18. *Los mal casados de Valencia,* comédie.

19. *El Nacimiento de Montesinos*, comédie.

20. *Progne y Filomena*, comédie. — Ces douze comédies [nos 9-20] sont antérieures à l'année 1610, mais il nous est impossible de préciser davantage & de fixer la date de chacune d'elles. Nous les énumérons donc dans l'ordre où nous les trouvons dans l'exemplaire que possède la Bibliothèque nationale de Madrid, mais nous devons avertir qu'elles figurent dans un ordre différent dans l'exemplaire décrit par Salvá (*Catál.*, no 1154) & dans celui de la Bibliothèque de Vienne. Voici quel est cet ordre : 1. *El perfeto cavallero*; — 2. *El conde Alarcos*; — 3. *La humildad sobervia*; — 4. *D. Quixote de la Mancha*; — 5. *Las Mocedades* (Ia); — 6. *Segunda de las Hazañas del Cid*; — 7. *El desengaño dichoso*; — 8. *El conde Dirlos*; — 9. *Los mal casados de Valencia*; — 10. *El nacimiento de Montesinos*; — 11. *El curioso impertinente*; — 12. *La de Progne y Filomena*.

21. *El tao de S. Antonio*, comédie.

22. *El renegado arrepentido*, comédie. — Ces deux pièces sont attribuées à Castro dans un Recueil de 1616, publié, sur l'exemplaire unique, par M. Adolf Schaeffer, *Ocho comedias desconocidas...*, Leipzig, 1887.

23. Sonnet pour les *Amantes de Teruel*, de Yagüe de Salas, Valence, 1616.

24. Poésies en l'honneur de la béatification de saint Isidro, 19 mai 1620. — Octaves pour la canonisation du même saint, 26 mars 1622.

25. Quelques scènes de la troisième journée des *Hazañas de D. Garcia Hurtado de Mendoza, marqués de Cañete,* comédie imprimée en 1622.

26. *La Manzana de la discordia y robo de Elena,* comédie en collaboration avec Mira de Mescua, antérieure à 1623.

27. *La tragedia por los celos*, tragi-comédie, achevée le 24 décembre 1622, selon une note du ms. de Madrid.

28. Vers en tête des *Novelas Amorosas,* de J. Camerino, 1623.

29. *Engañarse engañando,* comédie.

30. *El mejor esposo*, comédie.

31. *Los enemigos hermanos*, comédie.

32. *Cuanto se estima el honor,* comédie.

33. *El Narciso en su opinion,* comédie.

34. *La verdad averiguada y engañoso casamiento,* comédie.

35. *La Justicia en la piedad,* comédie, probablement la même que Vich intitule *La Justicia en la verdad.*

36. *Pretender con pobreza*, comédie.

37. *La fuerza de la costumbre,* comédie.

38. *El vicio en los extremos,* comédie.

39. *La fuerza de la sangre,* comédie.

40. *Dido y Eneas,* comédie. — Ces douze dernières pièces furent publiées en 1625.

41. Vers en tête du *Discurso pol'tico...*, de J. Camerino, 1631.

42. *El cerco de Tremecen,* comédie, dans *Doce*

comedias de varios Autores, *Tortosa*, *Martorell*, 1638. (Cf. Salvá, *Cat.*, p. 417, n° 1.)

43. *Entremés famoso de Cornelio.* Inséré dans une collection imprimée à Cádiz, par F.-J. de Velasco, 1646 & 1647.

44. *Las Maravillas de Babilonia*, comédie dans *Flor de las mejores doce comedias*, *Madrid*, 1652.

45. *El prodigio de los montes y martir del cielo*, comédie, dans *Autos*, *Comedias*, *Entremeses y loas*, &c., 1ª *parte*, *Madrid*, *Quiñones*, 1655.

46. *El nieto de su padre*, comédie, dans *Nuevo teatro de com. varias de difer. autores*, *Dezima parte*. *Madrid*, *Imprenta real*, 1658.

47. *Las canas en el papel y el dudoso en la venganza*, comédie citée par Vich comme étant de Castro. Une autre comédie, dont le titre & le sujet sont semblables, mais qui diffère de celle de Castro, est attribuée à Calderón dans le *Pensil de Apolo*, où elle fut imprimée en 1660.

48. *Allà van leyes donde quieren Reyes*, comédie dans : *Parte XVI de comed. nuevas*, *Madrid*, 1662.

COMÉDIES DONT ON NE CITE QUE DES EXEMPLAIRES SÉPARÉS (*Sueltas*).

49. *La condicion trocada*, comédie.

50. *La degollacion de S. Juan Bautista*, comédie.

51. *Donde no está su dueño está su duelo*, comédie.

52. *El enamorado mudo*, comédie.

53. *La ingratitud por amor*, comédie.

54. *Pagar en propia moneda*, comédie.

55. *Primero al rey que al honor*, comédie.

56. *Turno vencido*, comédie.

57. *Quien malas mañas há...*, comédie.

58. *Quien no se aventura...*, comédie manuscrite à la Bibliothèque nationale [Yy, 1009].

59. *Las barracas del grao de Valencia*, comédie *de tres Ingenios*.

60. Enfin, le Catalogue de la Bibliothèque nationale de Madrid attribue à Castro la *loa : Passava el gran Carlos Quinto*, insérée dans la collection d'Autos Sacramentales, 1675.

Pour ne parler ici que du théâtre, nous arrivons à un total de quarante-huit pièces dramatiques. Il est bien probable que quelques autres comédies de notre auteur ont été perdues ou sont attribuées à d'autres dramatiques contemporains. Ces confusions sont trop fréquentes dans l'histoire du théâtre espagnol pour qu'il y ait lieu de s'en étonner. En revanche, nous n'oserions pas affirmer — tant s'en faut, — que quelques-unes des œuvres insérées dans la liste précédente n'appartiennent à d'autres qu'à Guillén de Castro.

B. LES MANUSCRITS DES ŒUVRES DE CASTRO.

Il n'existe, à ma connaissance, aucun manuscrit des *Mocedades del Cid*, & je pourrais, à la rigueur, m'en tenir à cette simple remarque. Mais il serait

encore intéressant, pour certaines particularités d'orthographe, de ponctuation, de mise en scène, de consulter d'autres manuscrits originaux & authentiques de Castro. Au premier abord la chose semble facile, car, à en juger par son Catalogue, la seule Bibliothèque Nationale de Madrid ne possède pas moins de treize pièces manuscrites de notre auteur. Ce sont celles qui portent, dans la liste qui précède, les numéros 48, 47, 53, 58, 16, 30, 37, 27, 26, 57, 35, 40, 20. L'un de ces mss., celui de *Ingratitud por amor*, est désigné dans ce même Catalogue (*Res.* 6ª-16) sous cette mention pleine de promesses : *Autographe & signée : Autógrafa y firmada.* De plus, Schack, Mesonero Romanos & d'autres tiennent également celui de la *Tragedia por los celos* pour un ms. original de la propre main de l'auteur. Ce qui pourrait, à première vue, donner quelque vraisemblance à leur affirmation, c'est la provenance de ces mss. Ils faisaient partie, en effet, de la Bibliothèque d'Osuna, & l'existence de mss. de Castro dans une collection qui avait appartenu à son protecteur n'aurait après tout rien que d'assez naturel.

Mais lorsque l'on y regarde de près, on arrive vite à cette conclusion qu'il n'est pas un seul de ces manuscrits que l'on puisse regarder véritablement comme original & authentique. Laissons de côté, sans plus de scrupules, tous ceux où nous n'avons trouvé absolument aucune indication, aucune mention d'origine, aucun détail qui nous éclaire sur la

date ou sur l'auteur de la copie, & bornons-nous à ceux-là seuls que l'on a quelque motif de considérer comme authentiques.

Le seul argument sur lequel on puisse se fonder pour regarder le manuscrit de *Ingratitud por amor* comme autographe, c'est qu'après le derniers vers :

Mi ingratitud por amor,

il porte le nom : *Don Guillen de Castro*, lequel, agrémenté d'un paraphe, peut en effet passer pour une signature. Mais l'un & l'autre peuvent tout aussi bien être le fait du copiste, &, sans aller bien loin, on voit un autre exemple de ces fausses signatures (*Don Guillen*) sur une page blanche entre le premier & le deuxième actes de la comédie *La fuerza de la costumbre.* (ms. Yy-598.) D'ailleurs, si l'on rapproche le ms. d'*Ingratitud* d'un ms. de Mendoza de la même collection, on constatera facilement, comme nous l'avons fait, que les deux écritures sont absolument semblables, que la forme des lettres caractéristiques est la même. Or, ce dernier manuscrit est signé *Don Antonio de Mendoza* & le paraphe est le même que pour Castro. Je crois que ce fait est de nature à diminuer beaucoup la confiance que l'on peut avoir dans la prétendue authenticité du ms. de *Ingratitud*[1].

[1] J'ajoute que ce ms. est plein de fautes, dont quelques-unes ont été corrigées par une seconde main.

Quant à celui de la *Tragedia por los celos*, à la suite des derniers vers :

La tragedia por los celos
Aqui se acavo señores
Cuya istoria berdadera
Pide a sus faltas perdones,

on lit la note suivante, que nous transcrivons telle que nous l'avons copiée[1] :

Laus Deo acavola don Guillen de castro en Madrid a 24 de diçienbre de 1622 años para antonio de prado Sacose del berdadero original fielmente y esta a la letra con el.

Cette note est elle-même suivie de la signature : *Antonio Lopez de la Madriz*, & de la *Licencia* : « *He visto esta comedia..... y asi se le da licencia para que se rrepresente en Pamplona. A* 17 *de novienbre de* 1623 *años. D. Juan de Velasco.* » La note, ainsi que la *Licencia*, sont explicites : elles prouvent que si le manuscrit est important pour fixer le texte de cette comédie, Schack & Mesonero Romanos ont conclu trop légèrement à son originalité. Ni l'écriture ni l'orthographe n'ont d'ailleurs aucune ressemblance avec celles de *Ingratitud*.

Je ne citerai que pour mémoire le ms. de *Quien malas mañas ha..*, qui provient de la collection

[1] La Barrera la reproduit ainsi, *op. cit.*, p. 82, col. 2 : « Acabóla don Guillen de Castro á 24 de diciembre de 1622 para Antonio de Prado. Sacóse del verdadero original fielmente... en el año de 1627. »

Durán [Vv-447]. On lit bien sur la page où commence la première scène la mention : *es original*, mais nous n'en saurions tenir compte puisque nous ne connaissons ni l'auteur de l'annotation ni les raisons sur lesquelles il se fondait pour croire à l'originalité de son ms.

Nous avons attentivement examiné tous les autres : quelques-uns ne sont pas sans intérêt & donneraient lieu à des remarques utiles. Il suffira de dire ici que dans aucun d'eux nous n'avons trouvé ce que nous cherchions : un autographe certain de l'auteur des *Mocedades*. Nous ne dirons rien des recherches faites par nous dans le même but à Tolède ou à Valence, car elles n'ont abouti à aucun résultat.

C. ÉDITIONS DES *MOCEDADES DEL CID.*

Les éditions des œuvres dramatiques de Castro sont peu nombreuses & les exemplaires des premières éditions sont devenus extrêmement rares. « Castro, dit l'historien Villanueva[1], est fort peu connu par ses œuvres, qui sont devenues très rares. » Et Salvá ajoute de son côté[2] : « J'ai toujours regardé ce livre comme l'un des plus difficiles à trouver de notre littérature dramatique ; &, en effet, M. Heber seul a réussi à rencontrer une *Première Partie*. » Depuis,

[1] García de Villanueva, *Origen del teatro español*, p. 294.
[2] *Catál.*, I, 383.

l'on a signalé deux ou trois autres exemplaires de la Première Partie, qui contient les *Mocedades del Cid.* C'est en 1614, si l'on s'en rapporte à Ticknor, qu'aurait paru ce premier recueil des comédies de Castro. En réalité, nul bibliographe n'a jamais cité aucun exemplaire de cette édition, & il est permis de douter qu'elle ait jamais existé, car Ticknor lui-même ne dit point qu'il l'ait vue; il ne fournit sur elle aucun renseignement, & elle ne figure point dans le catalogue de sa bibliothèque. La seule chose qui pourrait à la rigueur donner quelque fondement à l'hypothèse, ce sont les lignes suivantes de Ximeno, dans ses *Escritores del Reyno de Valencia :* « Les œuvres publiées par Castro se réimprimèrent (*se reimprimieron*) sous ce titre : *Las comedias de D. Guillen de Castro*, première & seconde parties, 2 tomes, in-4°, contenant chacun douze comédies, le premier édité par Felipe Mey, en 1618, & le second par Miguel Sorolla, tous les deux à Valence. » Il est vrai que cette édition de 1618 à son tour a été contestée par Salvá, attendu qu'il n'en existe plus aucun exemplaire, mais son existence nous paraît ressortir des termes mêmes dont se servait Castro, en 1621, dans la dédicace de la première édition authentique & reconnue par lui de la *Première Partie :* « Un libraire plus empressé que courtois, dit-il, a imprimé ces douze comédies pendant mon absence : *estando yo ausente, imprimió estas doce comedias.* » Il ajoute que, par la faute de l'éditeur aussi bien que par celle de l'imprimeur,

cette édition était remplie d'erreurs. C'est encore à cette édition furtive qu'il fait allusion dans le *Al Lector* de la seconde partie, en 1625, lorsqu'il écrit ces lignes : « Si j'imprime ces douze comédies, ce n'est point seulement pour offrir à ma cousine quelque chose qui puisse lui plaire, mais parce qu'en mon absence on en avait imprimé douze autres, & que cette publication contenait un nombre considérable de fautes. »

Il est donc certain qu'il parut, antérieurement à 1621, une édition de la *Première Partie* des comédies[1], désavouée formellement par l'auteur, lequel considérait comme la première édition véritable celle qu'il donna lui-même, en 1621, & dont voici le titre, le contenu & la description.

1). *Primera parte de las Comedias de Don Guillen de Castro. Las Comedias que van en este libro son las siguientes* [voir p. xxxvj, nos 9-20]. *Dirigidas a Doña Marcela de Vega Carpio. — Valencia en casa de Felipe Mey,* 1621, in-4°. — Volume non folioté, avec deux pages de préliminaires. La dédicace est datée du 23 avril 1621.

L'approbation de Juan de Jáuregui, & la *Tasa* sont également de 1621.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, les *Mocedades del Cid* occupent la cinquième place parmi les douze

[1] Il est très possible — & cette conjecture jetterait quelque lumière sur toute cette question — que ce premier recueil des comédies ait été factice, je veux dire composé de comédies publiées isolément en *pliegos sueltos,* & réunies au hasard.

comédies dans l'exemplaire dont nous nous sommes servi. Si l'on remarque que le volume n'est point folioté, & que chaque comédie porte les mêmes lettres de signature A, A2-5; B, B2-5; C, C2-5, &c., on admettra facilement que, conformément à l'usage du temps, chacune de ces comédies a pu s'imprimer & se vendre séparément, *suelta*, & l'on s'expliquera sans peine l'interversion que nous avons signalée dans l'ordre des différentes comédies selon les exemplaires.

Au-dessous du titre, on voit une vignette assez grossière représentant un roi avec la couronne & le sceptre, & à ses côtés deux seigneurs, coiffés l'un d'une toque à panache, l'autre d'une sorte de casque à plumet. Cette vignette n'a d'ailleurs aucun rapport avec le sujet de la pièce, car elle se trouve reproduite au frontispice de plusieurs autres comédies. La seconde partie des *Mocedades* suit immédiatement la première, sans feuille d'intervalle. Au dessous du titre, une autre vignette, différente de la première.

D'après l'avertissement de Castro lui-même, on croirait volontiers que l'édition des *Mocedades* de 1621 est à l'abri de tout reproche. Il n'en est rien. Un avis au lecteur, en tête de cette Première Partie, nous avertit qu'elle contient beaucoup de fautes, & il en corrige deux des plus graves[1]. D'ailleurs, en matière de correction typographique, l'auteur ne paraît pas avoir été beaucoup plus scrupuleux que

[1] « *Salio este libro con muchas erratas. Pero las mas principales son en la comedia de Progne y Filomena, que donde dize Pandron, ha de dezir Pandion, & donde dize Francia, ha de dezir Tracia.* »

la plupart de ses contemporains. S'il se vante d'offrir à sa cousine, Dª Ana Figuerola de Castro, « une édition mieux imprimée, mieux ponctuée & plus correcte », son souci ne va pas cependant jusqu'à en faire disparaître les erreurs qui s'y sont glissées & qu'il a notées. « Il y a quelques méprises, dit-il, mais pour ne pas paraître importun & pédant, je ne les signalerai pas... Après tout, ajoute-t-il, elles ne sont pas, à mon avis, si considérables que les lecteurs intelligents ne les puissent corriger, & quant aux autres, comme ils ne s'en apercevront même pas, il importe peu qu'elles y soient ou qu'elles n'y soient pas[1]. » Trop de scrupules en ces matières serait de mauvais ton : « une orthographe décente, dit-il encore quelque part, suffit à l'honnête homme[2] :

. . . Con bastante ortografia,
Que en un cavallero basta. »

[1] Ces fautes d'impression de l'édition originale ont été en partie relevées par Mr W. Foerster (réimpression des *Mocedades*, Varia Lectio, p. 213). En voici, pour les deux parties, une liste plus complète. — Première partie : v. 193, *los campo* (*campos*). — 199, *loçann* (*Loçano*). — 563, *Cestellano* (*Castellano*). — 1000, *bermanos* (*hermanos*). — 1375, *cuyas* (*cuyos*). — 2033, *enseñado* (*enseñando*). — 2400, 2417, *Adlante* (*Atlante*). — 1262, *vasalllos* (*vasallos*). — 1393, *bumildad* (*humildad*). — Deuxième partie. — Dans la liste des personnages : *Algunes* (*algunos*) *Moros*. — 32, *sin falte* (*falta*). — 525, *istrumento* (*instrumento*). — 602, *liberaad* (*libertad*). — 607, *Bscucha* (*escucha*). — 609, *cscusara* (*escusara*). — 671, *vide* (*vi de*). — 673, *venablon* (*venablo en*). — 692, *fantastiga* (*fantastica*). — 700, *mietne* (*miente*). — 1040, *Denoche* (*de noche*). — 1043, *perece* (*parece*). — 1123, *papre* (*padre*). — 1250, *dacoro* (*decoro*). — 1509, *cimientor* (*cimientos*). — 1789, *muertto* (*muerto*). — 2068, *pubica* (*publica*). — 2431, *acosta* (*a costa*). — 2452, *annque* (*aunque*); — 2560, *Lastimadas* (*lastima das*).

[2] *Comedia del perfeto cavallero. Jorn.* 1ª.

Les personnes habituées à manier les anciennes éditions d'auteurs castillans trouveront oiseux sans doute les quelques détails qui suivent. S'ils peuvent cependant être de quelque utilité à ceux qui veulent consulter directement les textes originaux, nous croirons n'avoir pas perdu notre temps en les notant ici.

De l'orthographe.

Le système orthographique du castillan était encore à l'époque de Castro très imparfaitement fixé. En l'absence de règles uniformes & généralement adoptées, le caprice des auteurs & des imprimeurs, le peu de soin que l'on apportait en particulier aux éditions des pièces de théâtre introduisaient dans les textes une foule de variantes, de singularités ou d'inconséquences. Rien de plus ordinaire que de rencontrer dans le même ouvrage, dans la même page, le même mot écrit de deux façons différentes. Sous ce rapport, la première édition des *Mocedades* ne vaut ni plus ni moins que la plupart des œuvres imprimées contemporaines, & l'on y peut noter les mêmes particularités orthographiques.

Le *b* & le *v* ne se distinguant pas dans la prononciation sont également confondus dans l'écriture : *vacio* & *bacio*[1], *rebentar* & *reventar*, *bolver*, *bive*, *cavallo*, *devo*, *estava*, *boꝛ*. Dans le manuscrit

[1] Tous ces exemples sont, bien entendu, tirés des comédies de Castro, édit. de 1621 & 1625.

de la *Fuerza de la costumbre* le *v* est partout remplacé par le *b* : *baron, balor, Balencia.*

La même confusion existe entre le ç & le z : *azero* & *açero, confiança, coraçon, Çamora, oriçonte, vezes, hize, hazeys, alçad, fuerça* & *fuerza.* Le *c* étymologique est fréquemment omis & le mot se rapproche de la prononciation courante : *respeto* & *respecto, efeto* & *efecto.* On peut considérer comme de simples fautes d'impression le *citio* (pour *sitio*), au vers 1015 de la *Deuxième Partie*, le *hasia el Conde* (= *hacia*) dans l'indication scénique qui suit le vers 1022 de cette même partie, & le *insencible* (*insensible*), II, 1225.

Le *c* n'est pas toujours redoublé : *licion.*

L'orthographe hésite parfois entre *e* & *i* : *embio* à côté de *imbio, devisar* à côté de *diviso, mesma, recebido, adevinar,* &c.

Le *f* & le *g*, conformément à l'usage archaïque, se confondent en certains mots : *folgar* pour *holgar.*

G, par fausse étymologie, est introduit dans *ignocencia.*

G, en certains mots, tient la place de *h* : *gueso* pour *hueso.* Devant les voyelles, *g* & *j* s'emploient indifféremment : *lisongear, Magestad,* &c.

H est parfois supprimé au commencement des mots : *hay tales dichas* & *ay tal dicha, echizera* & *hechizo, alcon, averes, elada, yerve, Ector,* & aussi dans le milieu d'un mot : *almoada, enorabuena.* Par contre, cette lettre est préposée à certains mots qui ne devraient point l'avoir : *herror, hastillas,*

hios (= *idos*). Elle subsiste d'ordinaire dans les formes latines : *Christo, Christiano, charidad.*

L'*i* est très souvent remplacé par l'*y*, soit au commencement des mots : *Ygnoras*, *ygual*, *yr*, *ydo*, soit au milieu, par exemple dans les terminaisons verbales, *—ays*, *—eys* (*vays*, *haʒeys*, *quereys*), *heroyca*, *juycio*, *oydas*, soit à la fin du mot : *fuy.*

M se substitue quelquefois à *n* : *embio.*

Q = *c* : *qualquiera*, *quando*, *quatro*, *quartos*, *quadre.*

R est souvent redoublé au commencement des mots : *rraçon.*

Il en est de même de *s* au milieu d'un mot : *assi*, *esso*, *essa.* Mais l'orthographe *esa* subsiste à côté de *essa.* *S* remplace parfois ʒ, surtout dans les finales : *Laynes*, *Bermudes.* La confusion entre ces deux lettres était plus fréquente dans la période archaïque : *pobresa*, *faser*, *rason*, *lus*, &c. La lettre *x* étymologique se trouve assez souvent modifiée en *s*, conformément à la prononciation : *estremo.*

On sait que *u* & *v* ne se distinguaient point dans l'écriture.

X est très fréquemment employé pour *j* : *baxo* rime avec *tajo*, *afloxa* avec *arroja*, *aflixo* avec *hijo*, *dexar*, *exemplos*, *mexilla*, *Ximena.* Les deux formes coexistent d'ailleurs : *bajo* & *baxo.*

Notons enfin que dans les livres de cette époque, de même que dans les manuscrits, on trouve encore quelques abréviations, dont la plus fréquente est celle de *que* en *q̄* ; la lette *n* est souvent remplacée

par la *tilde*, soit à la fin des mots : *quiẽ*, *cõ*, *biẽ*, soit au milieu : *emprẽdido*, *tãpoco*.

L'emploi des lettres majuscules est très capricieux.

A ces remarques, qui portent exclusivement sur l'orthographe, on peut en ajouter beaucoup d'autres relatives à certaines particularités grammaticales que présentait encore la langue castillane au commencement du dix-septième siècle, mais qui ne s'appliquent pas plus spécialement à Guillén de Castro. On pourra noter, en lisant les *Mocedades*, certains mots tombés en désuétude, ou peu employés dans la langue écrite : *oyays* (oigais), *quies* (quieres), &c; l'emploi, plus fréquent à cette époque, de l'article *el* avec des noms féminins; la suppression de l'article en certains cas; l'emploi indifférent des formes pronominales *le* & *lo*, *les* & *los*, *le* & *la* (au datif fémin. sing.); le pluriel *quien* pour *quienes*; la contraction de la préposition *de* avec les pronoms : *desto*, ou bien inversement, la séparation de la préposition & de l'article : *de el señor*; les terminaisons des deuxièmes personnes du pluriel en —*des*, pour —*is* : *fuerades*; la formation du futur disjoint : *decir he*; l'omission du *d* final à la 2e pers. plur. de l'impératif : *pone*, *espera*; dans les infinitifs suivis d'un affixe pronominal commençant par *l*, l'assimilation de la lettre *r* finale de l'infinitif : *armalle*, *dallas* (cependant *darlas*, I, 68), *ceñilla*, *ganalle*, *imitallos*, *havellos*; à la 2e pers. plur. d'un impératif suivi d'un pronom affixe, l'interversion

du *d* final du verbe & de la lettre initiale du pronom : *prendelde*, *seguilde*, *llamalde*, *prendeldo*; enfin, un certain nombre d'archaïsmes, qui s'expliquent naturellement dans un texte qui a tant emprunté aux romances réellement antiques, ou vieillis à dessein par les auteurs qui cherchaient à imiter ces derniers.

De l'accentuation.

Pendant les premières décades du dix-septième siècle, les accents, à peu près inusités dans les manuscrits, sont encore rares dans les textes imprimés. Les seuls mots accentués dans les *Mocedades* sont des verbes, & presque toujours à la 3e pers. du parf. de l'indicat. : *llamé*, *maté*, *hablò*, *entrò*, *balò*, *bramò*, *provò*, *llamò*, *errè*, *dexò*, &c. Cependant, tous les parfaits ne sont pas accentués : *toco* (v. 960) rime avec *obligò*, & sur ce point il semble qu'il n'y ait d'autre loi que le caprice de l'imprimeur.

Ainsi, le prés. du subjonctif est accentué en certains passages (v. 1599, *estè* rimant avec *cubrire*; — v. 2628, *te dè la victoria*) & point dans d'autres : *te de a ti mil puntapies*.

La 1re pers. du sing. du futur ne porte jamais l'accent : *cubrire*. *Està* (3e pers. sing. prés. indicat.) est généralement accentué, mais il ne l'est pas toujours.

La distinction, au moyen de l'accent, entre des mots différents par le sens mais semblables par la forme, ou bien entre les formes interrogatives & celles qui ne le sont pas, n'était pas encore usitée. Quant à l'accentuation des *esdrújulos*, on sait qu'elle est bien postérieure.

L'accent employé est presque toujours l'accent grave, mais les mêmes mots portent tantôt le grave & tantôt l'aigu : *está* & *està*.

De la ponctuation.

Nous ne pouvons guère sur ce point encore que constater l'absence de règles fixes, & le peu de scrupule de l'éditeur.

La virgule est plus rarement employée qu'elle ne le fut plus tard. Les vocatifs, par exemple, sont rarement entre virgules :

V. 83. Ve a ponerte en un cavallo
Rodrigo que darte quiero.

Il en est de même des appositions :

V. 1723. Escuderos de Ximena
Hija del conde Lozano,

ainsi que des incidentes explicatives, dont le dernier mot seul est suivi d'une virgule :

V. 136. Murio Gonçalo Bermudes
Que del principe don Sancho
Fue ayo, y.....

Le plus souvent la virgule sépare les différents termes d'une énumération :

V. 202. Mas caducando, durmiendo,
Feneciendo, delirando,
Puedo.....

Elle tient lieu d'ordinaire de point d'exclamation :

V. 2427. A Castilla, a que has llegado.....
V. 2038. Ay my hijo, donde estays?

Le point & virgule marque une suspension assez forte. Il est donc employé, soit comme notre point :

Nunca Conde
Anduvistes tan loçano;
V. 200. Que estoy caduco.....

soit comme nos points suspensifs :

V. 218. Y vera el mundo y el Rey,
Que ninguno en lo criado
Merece; [*Rey*,] Diego Lainez
[*Conde*,] Yo lo merezco; [*Rey*,] Vasallos
[*Conde*,] Tambien como tu, y mejor.

Le point, outre son rôle ordinaire, qui est de marquer la fin d'une phrase, sert aussi parfois de point & virgule, ou même de simple virgule.

Les points d'interrogation & d'exclamation ne se rencontrent jamais à cette époque qu'à la fin de la phrase. Ils sont quelquefois remplacés par le point ordinaire :

V. 1075. Muerto voy, a pobre Conde.

ou même par la virgule :

V. 1062. Que estrañeza,

Les doubles signes ¿? — ¡! apparaissent pour la première fois dans l'édition des *Mocedades* de 1780; les points suspensifs y sont figurés ainsi :: .

Les parenthèses sont usitées, mais elles sont parfois aussi remplacées par des virgules.

V. 1063. Esso fuera, vete, calla,
Locura.....

V. 2228. Que Angel, llega, tente, toca,
Habla por tu enferma boca?

Les *apartés* sont souvent indiqués avec peu d'exactitude, quand ils ne sont pas absolument omis. L'éditeur n'indique point auquel des personnages présents s'adresse la personne qui parle; il faut le deviner d'après le sens général. En certains cas, c'est là une difficulté réelle pour l'intelligence du texte. Voyez, par exemple, les vers 1688 & suivants, dans lesquels Rodrigue s'adresse successivement au roi (*tu hechura soy*), puis à D. Sancho, (*mi principe*), & immédiatement après à Dª Urraca (*Por tus bendiciones llevo — estas palmas*), ainsi qu'on doit le conclure, soit des vers 1392 & suivants, soit de la réponse de Dª Urraca.

Il résulte, si je ne me trompe, de ce qui précède, que l'édition princeps des *Mocedades*, supérieure à beaucoup d'autres de cette époque, est loin cependant de répondre à l'idée que nous nous faisons d'une édition préparée avec soin. Les éditeurs postérieurs sont donc excusables d'avoir essayé de rendre le

texte plus correct & plus lisible. A vrai dire, & malgré quelques améliorations partielles qu'ils y ont introduites, il ne semble pas qu'ils aient toujours apporté à ce travail une attention suffisante. D'ailleurs, les éditions des *Mocedades del Cid* ont été relativement rares. Nous ne connaissons, en effet, après celle de 1621, que les éditions suivantes.

2). *Comedia famosa : Las Mocedades del Cid, primera parte, por D. Guillem de Castro.* Colophon : *Con licencia : en Madrid : en la Imprenta y libreria de Andrés de Sotos, Calle de Bordadores, frente de la Iglesia de San Ginès,* 34 p. in-4°. — La date est déterminée par celle de la 2ª *parte : año* 1780. Cette édition suit d'assez près celle de 1621 : elle n'en diffère que par un assez grand nombre de modifications orthographiques, par quelques variantes dans les indications scéniques, & par de très rares corrections (par exemple *Atlante* pour *Adlante.*)

3). *Comedia famosa : Las Mocedades del Cid* [nos 312 & 313 de la collection] *Con licencia : en Valencia, en la Imprenta de Joseph y Tomas de Orga, en donde se hallará esta y otras de diferentes Titulos. Año* 1796.

L'éditeur essaye d'apporter quelques améliorations dans la ponctuation, dans l'indication des divers personnages, des jeux de scène, des *apartés,* & parfois, mais rarement, dans le texte lui-même. Ainsi, au vers 2192, il lit avec raison : *ya llorando ya riendo;* mais ses corrections ne sont pas toujours heureuses [par exemple, au vers 1233, *pues de plomo*

au lieu de *pies de plomo*], ni bien utiles. Pourquoi, au vers 2286, changer : *Me pesa, Dios es verdad* en *Me pesa mucho en verdad?* ou bien encore, pourquoi remplacer, au vers 2064, *que con gusto o con piedad*, par : *que con gusto y con piedad?*

Dans le romance inséré aux vers 1973 & suivants, l'éditeur de cette *Suelta*, ne comprenant pas sans doute le système d'assonances adopté [*Padre, gavilan(e), pesar(e)*, &c.], a introduit deux vers de son invention, de manière à transformer tout le système en assonances en *á* aigu : *remediar, galan, pesar, &c.* Bien entendu, il ne tient aucun compte de l'orthographe ancienne, qu'il modifie conformément aux habitudes de son époque.

4). M. Mesonero Romanos a donné, en 1857, au tome XLIII de la *Bibliothèque des auteurs Espagnols* de Rivadeneyra (*Dramáticos contemporáneos de Lope*, I, pp. 239-279), sept comédies de Castro, parmi lesquelles figurent les deux parties des *Mocedades del Cid*. L'éditeur connaissait l'édition princeps : il cite du moins quelques passages des préliminaires. Il s'est borné cependant à reproduire purement & simplement la *Suelta* de Valence, sans avoir même pris la peine de la comparer au texte original[1]. Le fait, déjà établi par L. Lemcke[2], résulte clairement des vers 1974 & 1975, première

[1] Il y a même quelques erreurs propres à M. M. R. Par exemple, le vers 2709 est faux, par suite de l'omission de la signature : « *Don Martin* ».

[2] *Zeitschrift f. rom. Phil.*, III, 1879, p. 131.

partie, dans lesquels Mesonero Romanos donne, sans aucun avertissement, le texte du romance tel que l'avait *arrangé* l'éditeur de 1796. « L'insertion de cette prétendue correction dans le texte des *Dramáticos*, dit Lemcke, prouve que ce dernier ne découle point de celui de l'édition princeps, & montre en même temps avec évidence la négligence de l'éditeur espagnol. » Ce dernier, selon l'usage, adopte l'orthographe moderne; il ne donne aucune variante ni aucune note. Les vers ne sont même pas numérotés.

5). L. Lemcke a inséré les *Mocedades* dans le troisième volume de son *Manuel de la littérature espagnole*[1]. Son texte n'est autre que celui de la *Suelta* de Valence, « car il ne put, dit-il, se procurer l'édition originale, extraordinairement rare. » D'ailleurs, il ne connaissait à cette époque ni la date ni le lieu d'impression de cette *Suelta* qu'il reproduisait.

6). C'est cette dernière également dont s'est servie Carolina Michaelis dans ses *Tres flores del teatro antiguo Español*[2]. Quelques-unes des erreurs communes à Lemcke & à Michaelis, ou de celles qui sont propres à chacun de ces éditeurs, ont été signalées par W. Foerster dans la préface de l'édition suivante.

7). *Las Mocedades del Cid de D. Guillem de*

[1] *Handbuch der span. Lit.*, Leipzig, 1856-57, pp. 292-394.
[2] Tome XXVII de la collection de Brockhaus, de Leipzig, pp. 6-163.

Castro, reimpresion conforme à la edicion original publicada en Valencia 1621. *Bonn, libreria Eduardo Weber* 1878. — M. W. Foerster a voulu dans cette *réimpression*, faite sur l'exemplaire de Vienne, « reproduire le texte de Valence autant qu'il a pu le faire sans avoir vu l'ouvrage de ses propres yeux. » M. V. Horák s'est chargé de collationner l'édition princeps & de revoir les épreuves. L'édition se termine par deux pages de *variae lectiones*. Cette reproduction d'un texte devenu très rare a certainement rendu un service signalé[1]. Nous devons toutefois faire quelques réserves au sujet de ce « *fac-similé* », comme l'appelle l'auteur. Nous avons soigneusement comparé le texte de Foerster avec celui de l'exemplaire de 1621, conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid, & nous avons constaté un très grand nombre de différences portant, il est vrai, la plupart du temps sur des détails d'orthographe, de ponctuation peu importants, mais assez nombreuses cependant & parfois assez caractéristiques pour que nous ne puissions les expliquer que par l'une de ces deux hypothèses : ou bien la copie de M. Foerster n'est pas suffisamment exacte, ou bien les deux exemplaires de Vienne & de Madrid, quoique portant également la date de 1621, appartiennent en réalité à deux éditions différentes.

C'est ainsi que le vers I, 473, qui est faux dans

[1] Cf. les articles de Morel-Fatio, dans la *Revue critique*, 12 avril 1879, & de Lemcke, dans le *Zeitschrift f. rom. Phil.*, III, 1879, p. 131.

Foerster (*Como ?* — *Hijo del alma*) est corrigé dans l'exemplaire de Madrid :

Como ? — Hijo, hijo del alma.

Nous lisons : Au vers I, 521 :

Tu mudança, que es tuya, y no la creo,

& non point *lo* creo, comme écrit Foerster; au vers I, 665, *emendalla* & non *enmendalla;* au v. I, 225, *a esta espada y a esta mano,* & non *y esta mano;* au v. I, 1161 (numéroté par erreur 1162 dans Foerster), *y tal estoy* & non *y tal soy,* nécessité d'ailleurs par le mètre & par le sens; presque partout enfin *proprio, sino,* & non *propio, si no.* Dans l'indication scénique qui suit le v. I, 1514, notre texte porte *con sendas espadas* & non *con espadas.* De même, on y lit, I, 2192, *ya llorando ya riendo* & non *y llorando ya riendo,* &c. Ce serait un travail fastidieux que de relever les différences dans la ponctuation, qui sont très nombreuses.

Les autres éditions modernes des *Mocedades del Cid* n'ont aucune prétention critique. Elles se bornent à reproduire le texte de la *Suelta* de Valence ou plus simplement celui de la *Biblioteca de Autores españoles.* Nous nous bornerons à mentionner ici l'édition préparée spécialement pour la *Correspondencia de España* par M. Sánchez Moguel, qui, en quelques pages concises, a présenté le vieux drame

espagnol aux très nombreux lecteurs du grand journal madrilène.

Cet aperçu, quelque rapide qu'il soit, montre que la constitution du texte n'est point sans présenter de sérieuses difficultés, puisque l'on ne peut en somme s'appuyer, pour le faire, que sur l'édition de 1621, & que cette édition, plus correcte sans doute que celle de beaucoup de pièces de Lope ou de Calderón, porte cependant des traces manifestes de la négligence des éditeurs primitifs.

III

LE THÉATRE DE GUILLÉN DE CASTRO ET LES *MOCEDADES DEL CID*

Lorsque G. de Castro commençait à écrire pour le théâtre, les caractères essentiels que devait dans la suite conserver la *Comedia* espagnole étaient à peu près fixés. Les poètes dramatiques de l'Ecole de Séville, ceux de Valence, & surtout le génie supérieur qui éclipsait déjà la gloire des uns & des autres, Lope de Vega, achevaient de lui donner sa forme définitive. Quoique les débuts de Castro comme écrivain se placent dès la fin du seizième siècle, & qu'il soit, par conséquent, antérieur à la plupart des grands dramatiques du dix-septième, il trouvait tout préparé l'instrument dont il devait se servir; il n'avait qu'à marcher sur les traces de ses devanciers dans la voie qu'ils avaient ouverte. Aussi lorsque l'on considère simplement la forme que revêt son théâtre, les divisions de ses pièces en

actos ou *jornadas*, l'emploi des divers mètres, le mélange du tragique & du comique, l'usage du *gracioso*, &c., &c., on ne distingue aucune différence appréciable entre ses drames & ceux de Tárrega, d'Aguilar, de Rey de Artieda ou de Lope. Il n'a, à ce point de vue, rien créé qui lui appartienne en propre. Il paraît ignorer, ou du moins regarder comme non avenues, les tentatives de quelques poètes érudits pour rapprocher le théâtre espagnol du théâtre antique & pour créer un genre de comédies plus savant, plus conforme aux théories vulgairement attribuées aux anciens. Dès le début, il a adopté résolument ce que Lope devait appeler « l'*Art nouveau de faire des comédies.* »

En plusieurs circonstances, il a eu ou il a fait naître l'occasion d'exprimer ses idées sur le théâtre. Il ne se contente pas de combler de louanges Lope de Vega, qu'il appelle, avec tous ses contemporains, *Monstruo de la naturaleza :*

> Por el nombre que le has dado
> Es de todos conocido,

mais il expose explicitement, sur la comédie, des théories qui se rapprochent beaucoup de celles de son modèle & de son maître. « Peut-être vas-tu prétendre, dit le duc de Florence dans le *Curioso impertinente*, que les comédies sont imparfaites parce qu'elles n'observent pas les règles? — Oui, Seigneur, répond son interlocuteur, c'est pour cela même que l'on traite nos poètes de fous. — Eh bien !

voyons, si l'on admet, si l'on souffre avec raison le théâtre dans un État, & s'il s'adresse à la nation tout entière, de telle sorte qu'il doit charmer & distraire également le savant & l'ignorant, le but de l'art c'est uniquement d'atteindre cette fin qu'il se propose. Il ferait beau voir en vérité que Plaute, qui est enterré depuis longtemps, vint encore nous donner des lois dans son Alcoran ! Il est certain que le théâtre est actuellement en Espagne dans toute sa perfection... Les comédies espagnoles méritent assurément d'être vues & d'être écoutées, car elles plaisent par dessus toutes les autres, & qui ne les aime pas est un sot... &c... »

La poétique de notre auteur s'inspire avant tout du goût national, & rien ne laisse croire qu'il ait dû faire parfois, comme Lope, quelque effort pour s'y plier. On peut admettre d'ailleurs qu'à côté de ce dernier, & en même temps que lui, il a contribué par son activité littéraire, par le nombre de ses productions, par la réputation de quelques-unes d'entre elles, à fixer définitivement ce type vraiment national du drame, le seul que connaîtront leurs successeurs. C'est dire déjà que, d'une façon générale, les qualités comme les défauts de son théâtre particulier sont ceux de la *Comédie espagnole* elle-même.

Quoiqu'il ait écrit certaines pièces que nous appellerions aujourd'hui proprement des *comédies*, telles que *El Narciso en su opinión*, *Los mal casados de Valencia*, &c., il suffit de jeter un coup d'œil

sur la liste de ses œuvres pour voir que ses goûts personnels & la tournure de son esprit l'entraînaient de préférence du côté du drame. En recherchant des sujets tragiques, des aventures surprenantes, en s'attachant à peindre ce que la passion a de plus violent, Castro obéissait tout autant à ses goûts personnels qu'à ceux de ses contemporains[1]. En Espagne, ces générations encore turbulentes qui depuis un siècle avaient vu tant de grandes choses, pris part à tant de luttes, assisté à tant de révolutions, se laissaient plus volontiers séduire & entraîner par l'imagination que guider par la raison. Dans la littérature, & particulièrement au théâtre, elles appréciaient moins l'analyse exacte, savante des caractères, que la description, aussi énergique que possible, d'existences aventureuses, la peinture d'âmes passionnées, comme il s'en rencontrait encore beaucoup. Jamais théâtre n'a été mieux approprié au public auquel il était destiné, & c'est là ce qui fait son originalité, comme aussi sa faiblesse. Il faut quelque effort d'esprit, & je dirai presque de l'érudition, pour se replacer aujourd'hui en imagination dans les conditions où se trouvait ce public, & pour juger cet art si particulier comme les contemporains pouvaient le faire. Aujourd'hui nous faisons bon marché des situations trop en dehors de la vie commune, des péripéties trop étonnantes, des dénouements merveilleux. Nous éprouvons une sorte de

[1] C'est sans doute à cause de ce goût pour le pathétique que Montalvan (*Orfeo*, ch. IV) appelle Castro « *el Valenciano Eurípides*. »

défiance si toute la charpente du drame ne repose pas sur des fondements solides, je veux dire sur une reproduction suffisamment exacte de la réalité, sur une analyse plus ou moins profonde, mais toujours consciencieuse, de la vie réelle. Nous sommes devenus plus sages, ou plus timides, & c'est pour celà sans doute qu'entre toutes les pièces espagnoles du dix-septième siècle, celles dont l'intrigue est empruntée, non plus à des aventures extraordinaires, mais à la vie bourgeoise de l'époque, les comédies de cape & d'épée, nous plaisent plus, en général, que les drames ou les tragi-comédies si goûtées alors. Pour notre part, nous préférons — & de beaucoup — aux aventures tragiques où se complait Castro sa jolie comédie des *Mal casados* & surtout son *Narciso en su opinión*, modèle du *Lindo don Diego*, de Moreto. Non point certes que l'on rencontre toujours dans ces dernières pièces un grand souci de la vérité psychologique, ni une étude bien profonde du cœur humain, mais l'auteur, décrivant des objets ou peignant des originaux plus rapprochés de lui, avait naturellement plus de chances de rencontrer quelque trait exact, quelque détail vrai & pris sur le vif. Dans ces conditions, la comédie, si elle n'est pas toujours une œuvre artistique ou littéraire, a du moins la valeur d'un document historique. Pour prendre un autre exemple, la comédie de Tárrega, *El Prado de Valencia*, pièce d'ailleurs des plus médiocres, contient sur la société de Valence & sur ses mœurs des renseignements qui nous inté-

ressent encore, & qui ont même conservé un semblant de vie aux personnages qu'elle met en scène.

Mais comment nous intéresser à ces intrigues d'une étrangeté à la fois raffinée & puérile, à ces personnages qui non seulement n'ont jamais existé, ce qui importerait peu, mais qui semblent ne pas pouvoir exister? Comment ne pas être choqué, je ne dis pas seulement par l'audace des anachronismes, par les fantaisies géographiques, historiques ou autres dont abusent ces dramatiques[1] (nous les leurs pardonnerions, comme nous pardonnons à Corneille celles du *Cid*), mais surtout par l'inconsistance des caractères, par le décousu de l'action, par l'illogisme des dénouements? Cette critique peut paraître sévère, si l'on ne songe qu'aux meilleures comédies des Lope, des Calderón, des Moreto, des Alarcón, des Tellez. Ces excellents auteurs, au moins dans leurs chefs-d'œuvre, ont su atténuer, parfois même éviter tout-à-fait ces défauts habituels du théâtre espagnol : ils y ont en outre porté leurs qualités propres d'esprit ou de style, de telle sorte que les imperfections disparaissent sous les qualités. Mais, ces restrictions faites (& on les multipliera tant que l'on voudra), il faudra bien reconnaître que les défauts que nous venons de signaler se retrouvent, plus ou moins accusés, chez tous les dramatiques espagnols du seizième & du dix-septième siècles : il faudra surtout avouer que chez aucun

[1] Par exemple, dans *Progne y Filomena* de Castro, Tereo, roi de *Francia* (lis. *Tracia*), salue le port d'Athènes d'un coup de canon.

d'eux ils ne se montrent mieux que chez Guillén de Castro.

Cervantes, aussi médiocre critique que grand écrivain, vantait surtout chez notre auteur « la douceur de son génie. » — « *Estimense la suavidad y dulçura de G. de Castro*[1]. » Si l'auteur du *Voyage au Parnasse* veut ici parler uniquement du style de Castro, la vérité de l'assertion est déjà contestable[2], mais si, comme il semble bien, il prétend caractériser son talent d'une façon générale, il est, croyons-nous, difficile de porter un jugement plus faux. Lope, qui ne se piquait pas non plus d'une critique bien exacte dans ses banales appréciations des contemporains, avait du moins rencontré plus juste, quand il louait « le vif génie, la flamme, l'esprit plein de feu » du poète de Valence,

El vivo ingenio, el rayo,
El espíritu ardiente
De don Guillén de Castro[3].

L'énergie, pour ne pas dire la brutalité, voilà en effet le caractère saillant de ce dernier. La lecture de ses drames laisse surtout une impression d'étonnement : on sent chez l'auteur une imagination forte, qui se complaît aux inventions hardies comme aux exagérations du sentiment, qui dédaigne les

[1] *Viaje del Parnaso*, 1614.

[2] Elle s'appliquerait tout au plus, selon nous, à une ou deux comédies, & particulièrement au *Mejor esposo*, où Castro semble vouloir modifier sa manière ordinaire.

[3] Il est vrai que, dans une épigramme sur la *Dido* de Castro, Lope parle du *dulce ingenio* de ce dernier.

nuances & les demi-teintes, qui ignore les finesses d'un art vraiment délicat. Rarement dans l'ancien théâtre espagnol, le goût pour l'action, qui est, après tout, la vraie racine du drame, n'est mieux marqué, & c'est là ce qui donne au théâtre de Castro, malgré tous ses défauts, quelque chose de dramatique, c'est là surtout ce qui agissait sur un public peu exigeant en matière de vraisemblance. Ce qui sans doute lui plaisait dans ces pièces (il est certain que plusieurs d'entre elles eurent un grand succès), ce qu'il recherchait de préférence, c'étaient des façons de sentir héroïques, c'était l'énergie de la passion, la grandeur de l'effort, toutes choses qui trouvaient — nous le verrons plus loin — leur expression naturelle & logique dans l'emphase ordinaire du style.

Le choc violent d'énergies déréglées & de la loi morale fait, en quelque sorte, jaillir le drame; mais, à vrai dire, ce drame lui-même manque trop souvent de sens & de portée morale, parce que les personnages semblent fatalement entraînés par des passions irrésistibles, & parce que la lutte entre cette fatalité aveugle qui les entraîne & la volonté intelligente qui devrait les retenir & les guider n'existe point, ou, ce qui au théâtre revient au même, n'apparaît point. L'auteur ne nous montre guère que les effets dans leur brutalité : il n'a point pris soin de nous introduire auparavant dans ces organisations à demi sauvages encore, pour nous en expliquer les ressorts & le mécanisme, de telle sorte que, faute de com-

prendre l'enchaînement secret qui relie ces effets à leur cause, nous restons étonnés, comme nous le serions en présence de monstres ou de phénomènes. Et la correction que le dénouement apporte d'ordinaire à l'immoralité des passions mises en scène ne nous satisfait point, parce que cette correction tardive n'est point dans la logique des faits, & qu'elle ne s'explique ni ne se justifie par le développement régulier des caractères.

Comment ne pas être surpris, par exemple, de la conversion subite du Prince de *Quanto se estima el honor,* lequel, après avoir poursuivi avec un emportement féroce la satisfaction de sa passion pour Celia, y renonce tout à coup, à la dernière scène, sans que rien laisse prévoir cette métamorphose, uniquement, semble-t-il, parce qu'il faut que la comédie finisse? Cette même remarque peut s'appliquer au Prince de la *Justicia en la Piedad,* qui, au point de vue moral, est cousin germain du précédent, ainsi qu'à toute cette dynastie de jeunes barbares dont la civilisation n'a pas encore adouci la violence.

L'accumulation des événements, & par suite l'obscurité de l'intrigue, sont une conséquence naturelle de ce système. Quelques incidents bien choisis suffiront à un auteur, qui a étudié le cœur humain, pour montrer avec clarté les traits essentiels d'un caractère : souvent c'est assez d'une parole, d'un geste, d'un fait de médiocre importance pour faire deviner la passion secrète, les véritables sentiments

d'un personnage, & l'auteur pourra être ménager d'incidents, si chacun d'eux met en lumière & fait jouer sous nos yeux une face nouvelle de ce caractère. Mais la richesse apparente de l'intrigue n'est en réalité que pauvreté, elle ne peut dans tous les cas qu'embarrasser le spectateur s'il n'existe entre tous les faits ainsi accumulés aucun lien logique, s'il n'y a entre eux que juxtaposition & non dépendance. Cette critique de la comédie d'intrigue, si souvent dirigée contre le drame espagnol, s'applique directement à la plupart des pièces de Guillén de Castro. Je ne saurais mieux le montrer qu'en donnant à l'appui une analyse rapide de quelques-unes de ces dernières. Je les choisis à dessein parmi les plus célèbres.

Le sujet de *Pagar en propia moneda* (*Payer de la même monnaie*) pouvait assez facilement fournir matière à une vraie comédie d'intrigue : Castro en a fait l'un des drames les plus pathétiques & les plus noirs de son théâtre. — La Castille & l'Aragon viennent de se déclarer la guerre. Le prince D. Pedro d'Aragon se rend en Castille, désireux de voir la princesse Elena, dont il est amoureux. Découvert & emprisonné comme espion, il est délivré par Elena, & il s'enfuit avec cette dernière à Saragosse. Mais loin de consentir à l'union des deux amants, le roi d'Aragon fait à son tour emprisonner la malheureuse Elena. D. Pedro cherche à délivrer sa fiancée & il confie son projet au traître Octavio. Ce dernier feint d'entrer dans les intérêts du prince : il lui conseille

de simuler un départ pour la Castille, afin de détourner tout soupçon : il s'arrêtera dans une maison de campagne, où lui-même, Octavio, s'engage à lui amener sans retard la princesse. En effet, il délivre cette dernière, mais il en devient amoureux, & c'est vers son propre château qu'il la fait conduire, tandis que lui-même attire le prince dans une embuscade & le laisse pour mort. Mais tous ses plans sont déjoués. Des brigands attaquent les gens d'Octavio, qui escortaient Elena, l'enlèvent & la conduisent précisément à l'endroit où l'on vient d'assassiner l'infortuné D. Pedro. La scène pathétique qui suit cette rencontre miraculeuse attendrit les honnêtes brigands : ils conduisent Pedro dans leur caverne, le soignent & le guérissent. Cependant les armées de Castille & d'Aragon vont en venir aux mains : tout à coup un jeune seigneur se présente aux deux souverains & s'engage à leur rendre leurs enfants, qu'ils se réclament mutuellement, s'ils consentent à les marier. Les deux rois le promettent, & le jeune cavalier se fait connaître : il n'est autre que la princesse Elena. Le drame se termine par le mariage des amants & par la punition du traître Octavio.

Le sujet de *La Justicia en la Piedad* (*Justice & Pitié*) est du même genre. Celaura, récemment mariée à Atislao qu'elle aime, est en butte aux obsessions du fils du roi de Hongrie. Le prince ne trouve d'autre moyen d'en venir à ses fins que d'emprisonner le mari & de menacer de le tuer, si la jeune

femme lui résiste plus longtemps. Elle cède, mais le prince n'en tue pas moins le mari. Dans son désespoir, Celaura va tout révéler au roi & lui demande justice. Malgré les supplications des seigneurs, amis du prince, malgré les prières de l'infante de Bohême, sa fiancée, &, ce qui est plus surprenant, de Celaura elle-même, le roi condamne son fils à mort. Il va faire exécuter la sentence, lorsqu'une émeute éclate qui délivre le prisonnier & le proclame roi. Mais le malheur a ouvert les yeux au prince; il se repent & replace la couronne sur la tête de son père. De la sorte, la justice & l'amour paternel sont censés également satisfaits. Seuls, Celaura & Atislao — s'il n'était pas mort — auraient le droit de se plaindre.

Qu'on me permette de donner encore les analyses de deux autres drames de Castro, non point à cause de l'intérêt que ces analyses peuvent présenter, mais parce qu'elles servent à appuyer notre jugement, & que d'ailleurs, je le répète, ces œuvres sont fort difficiles à trouver.

Voici d'abord celle de l'*Amor constante*. — Un roi de Hongrie (la Hongrie, la Pologne & la Bohême sont pour les dramaturges espagnols des pays merveilleux où ils aiment à placer leurs intrigues) devient amoureux de Nisida, l'une des dames de sa cour & fille du Duc. Pour l'épouser, il répudie la reine. Il ignore que Nisida aime depuis longtemps le propre frère du roi, Zelauro, dont elle a eu un fils, Leonido. Zelauro, que le roi a tenu quinze ans

en prison, n'a rien de plus pressé, dès qu'il en est sorti, que d'essayer — mais sans succès — d'envahir le royaume de Hongrie « *avec une flotte* », pour détrôner son frère. Le fils qu'il a eu jadis de Nisida a été trouvé dans les champs par un berger, qui l'a élevé. Un jour qu'il errait dans la campagne, Leonido a sauvé la vie à la fille du roi, qui allait être dévorée « *par un lion.* » La jeune princesse est devenue amoureuse de son sauveur, lequel d'ailleurs ne borne pas là ses exploits. Il pénètre en effet à la cour, tue le roi, & venge ainsi, sans le savoir, son père, qui le reconnaît en mourant. Le peuple, les Grands, le proclament roi, & la princesse, montrant moins de scrupules encore que n'en montrera Chimène, l'épouse, quoiqu'il soit, lui aussi, couvert du sang de son père.

Cette intrigue est assez compliquée, mais elle est relativement simple à côté de celle du *Renégat repenti* (*El renegado arrepentido*), drame découvert récemment, & qu'il y a quelques raisons d'attribuer à Castro. — Le fils d'Honorio, roi de « *Noreste* », a renié le catholicisme. Il s'est enfui à Alexandrie, où, sous le nom d'Osman, il est devenu le favori du sultan Cosdroé. Une tempête jette sur les côtes de Syrie Honorio, son père, Adriano, son frère, & Florentina, la jeune femme de ce dernier; ils regagnaient par mer le royaume de Noreste, après la célébration du mariage d'Adriano avec Florentina. Cet Adriano avait été marié en premières noces avec Catalina, mais le mariage n'avait pas été consommé,

parce que le seigneur chargé de conduire Catalina à son fiancé, l'avait enlevée pour son propre compte, pour la perdre d'ailleurs aussitôt, par suite d'une tempête. Catalina, échappée miraculeusement du naufrage, avait échoué en Syrie, où nous la retrouvons esclave du sultan, lequel a jusqu'ici — nouveau miracle — respecté son innocence. Osman reconnaît son père & son frère, mais comme il croit avoir été injustement dépouillé de ses droits au trône, il condamne Honorio à mourir. Adriano & Feliciana abandonnent le vieil Honorio, mais dans leur fuite ils rencontrent Cosdroé, qui s'éprend de Feliciana & l'enlève. Pour comble de complications, Catalina a reconnu en la personne d'Adriano son ancien fiancé, & elle s'attache à ses pas. Tandis que l'on prépare le supplice d'Honorio, « Le Crucifix » apparaît à Osman. Comme, pour justifier son apostasie, le renégat se plaint d'avoir été jadis vertueux & charitable sans profit, le Christ lui prouve qu'en réalité il a été déjà récompensé de ses bonnes actions, & il lui démontre, par des syllogismes en forme, que le mérite des œuvres subsiste toujours. Cependant Feliciana, pressée de près par Cosdroé, a, elle aussi, une vision. — Judith lui apparaît : elle lui enseigne comment une femme d'honneur se débarrasse des Holophernes, & elle lui prête — pour la circonstance — son sabre vengeur. Mais le roi Honorio n'en périrait pas moins, si saint Pierre en personne ne montait en bateau pour aller quérir Recisundo, roi d'Espagne, alors occupé au siège de

Rome. Recisundo n'hésite pas : il part pour la conquête d'Antioche, &, chemin faisant, s'empare de Dinamarca (c'est la ville où se passe le drame), au moment où Feliciana, mettant à profit les conseils de Judith, vient de couper la tête au grand Cosdroé, trop entreprenant. Osman se convertit, ainsi que tout l'empire, & il offre sa main à Feliciana, qui l'accepte. Honorio, Adriano, Catalina & Recisundo reprennent la mer. Tel est, réduit aux événements essentiels, ce drame bizarre, où s'entremêlent une foule de scènes épisodiques entre bergers ou soldats, sorte de féerie extravagante, dont l'attention la plus éveillée a peine à débrouiller les fils.

Il serait fastidieux de multiplier ces analyses : celles qui précèdent suffisent, croyons-nous, à montrer que Castro se préoccupe plus d'étonner, de frapper l'imagination par des péripéties inattendues & par la singularité des événements que de satisfaire la raison. Il montre d'ailleurs, dans le choix des sujets, une assez grande variété, en ce sens tout au moins qu'il les puise à des sources très diverses.

L'idée première du *Rénégat repenti* a été puisée très probablement dans la *Gran conquista de Ultramar*. A Cervantes, Castro doit son *D. Quijote de la Mancha*, où sont mis à la scène les amours de Fernando & de Dorotea & la folie de Cardenio, ainsi que le *Curioso impertinente*, tiré de la nouvelle insérée dans la première partie du *Quijote*, & la *Fuerza de la sangre*, imitée de la nouvelle qui

porte le même titre. Il a emprunté à l'antiquité le sujet des *Amores de Dido y Eneas*, l'un de ses drames les plus célèbres[1], la *Fable de Progne & de Philomèle*, tissu d'atrocités répugnantes, & le *Turno vencido*. L'Ancien & le Nouveau Testament ont fourni aux poètes espagnols un nombre incalculable de sujets. Castro ne s'est point fait faute d'y puiser à son tour, de même que dans les légendes des Saints. Un exemple curieux de ces sortes de sujets nous est offert par la comédie intitulée *El prodigio de los montes y martir del cielo, santa Barbara*, qui n'est, en quelque sorte, qu'une transcription espagnole du vieux thème définitivement fixé par Goethe dans son Faust. Comme Faust, Federico vend son âme au diable pour l'amour de Barbara, mais la sainte sort triomphante de tous les assauts. Elle meurt martyre, &, prise de pitié pour cette âme qui s'est damnée pour elle, elle descend du ciel pour l'arracher au démon. Enfin Castro a plusieurs fois mis à contribution les aventures chevaleresques ou les légendes héroïques du moyen âge. *Le comte de Irlos, le comte Alarcos, la naissance de Montesinos*, & surtout les *Prouesses du Cid* rentrent dans cette catégorie. Mieux que tous les autres peut-être, ces derniers sujets lui permettaient de montrer ses qualités d'imagination & d'énergie, qui, de temps à autre, se font jour, en dépit des faiblesses de l'invention. Il est rare en effet qu'à côté de détails

[1] « La Dido celebradissima... » (Lope, dédicace des *Almenas de Toro*).

puérils & d'imaginations saugrenues, il ne se rencontre certaines scènes véritablement dramatiques, qui, au théâtre, produiraient encore un grand effet. Les complications mêmes de l'intrigue amènent ces situations d'où l'intérêt se dégage tout à coup, & qui, à elles seules, pourraient sauver une pièce, languissante jusque-là. Que l'on songe au cinquième acte de *Rodogune*, si laborieusement préparé, mais si plein de grandeur tragique. Castro, à qui l'étude & la réflexion ont trop manqué, avait certainement l'instinct du théâtre. Il était très capable, lorsque le hasard des rencontres lui fournissait un beau motif scénique, d'en tirer parti, mais, il faut bien l'avouer, ces rencontres sont rares, & il faut acheter ces beautés trop éparses par bien des longueurs, &, si j'ose le dire, par un ennui qui résiste à toutes les horreurs imaginées par l'auteur.

Après ce qui précède, il est à peine besoin d'ajouter que l'art de la composition, — j'entends par là l'art d'ordonner logiquement les diverses parties du drame, de donner à chaque action sa juste proportion & sa place exacte, de subordonner les détails à l'action principale, — manque trop souvent dans les drames de Castro. Il résiste rarement à la tentation d'introduire des ornements étrangers dans la trame de ses pièces, de les surcharger d'épisodes & d'en multiplier inutilement les personnages. Tandis que quelques-uns, — Virués par exemple, — s'appliquaient à faire correspondre les divisions extérieures ou actes du drame avec les phases essentielles

de l'action, Castro coupe arbitrairement l'intrigue sans s'inquiéter de cette exacte correspondance. Ici encore, dans la disposition du plan, de même que dans l'invention du sujet, l'art patient, refléchi fait défaut : il est remplacé par l'inspiration ou par le caprice du moment. L'auteur use & abuse de toutes les facilités que la Poétique nouvelle offrait complaisamment aux dramaturges. Presque jamais l'on ne sent chez lui cette tendance à l'unité, ni ce besoin de clarté qui sont si profondément marqués dans les œuvres classiques françaises; au contraire, dans la plupart de ses pièces, l'intérêt se disperse & s'égare, violemment provoqué mais rarement satisfait par les situations pathétiques, par les coups de théâtre, par les péripéties de toute sorte qui s'enchevêtrent dans un plan touffu, où manque la lumière.

Sous le double rapport de l'invention & de la disposition, l'art de Guillén de Castro diffère donc sensiblement de celui auquel nous ont habitués & notre éducation classique & les traditions de notre propre théâtre. Mais pour bien sentir cette différence à la représentation ou même à la lecture, il faut de la réflexion, il faut certaines habitudes de critique. Le caractère particulier, l'originalité d'une œuvre littéraire ou artistique n'apparaît bien qu'à ceux qui sont à même de comparer. Au contraire, la façon d'exprimer la pensée, le style, frappe d'abord & s'impose à l'attention. C'est pourquoi ce qui, chez Castro, étonnera plus peut-être que tout

le reste & choquera la généralité des lecteurs français, c'est le style. La pureté, ou, pour parler plus modestement, la timidité de notre goût, s'irrite tout d'abord de cette recherche perpétuelle du trait brillant, de cette emphase hors de propos, de cette horreur de la simplicité, trait commun à la plupart des écrivains espagnols du dix-septième siècle, & qui est sensible chez Guillén de Castro. C'est d'ordinaire à Góngora que l'on fait remonter la responsabilité de ce style précieux, & il est incontestable que ses œuvres de la seconde manière sont le modèle achevé du *cultisme*. Mais ce serait une grande erreur de croire que sans Góngora le gongorisme ne serait pas né. Les raffinements & le tortillage de style auxquels son nom est resté attaché étaient très répandus avant lui dans la littérature : c'est même une question que de savoir s'ils n'ont pas toujours existé en Espagne. Ce qui ne souffre aucun doute pour nous, c'est que, dès les dernières décades du seizième siècle, tout le théâtre, à Valence, est résolument & naturellement cultiste. Et cependant il semble que le théâtre, qui vit surtout d'action & qui est censé reproduire le langage comme les mœurs, devrait, mieux que les autres genres littéraires, échapper à ces excès. En l'espèce, il n'en est rien. Que l'on prenne au hasard la première venue des comédies valenciennes de cette époque, & je serais bien étonné si l'on n'y rencontrait bientôt toutes les exagérations du cultisme de Góngora ou du conceptisme de Quevedo.

Castro ne pouvait échapper à la contagion : il ne semble même jamais essayer de le faire, ainsi que le tentèrent certains écrivains, à commencer par Quevedo & par Lope. C'est qu'en réalité le mal était passé dans les veines & dans les moëlles de toute cette génération, & qu'elle ne concevait plus d'autre manière de s'exprimer; & la chose semble si vraie qu'en dehors même des lettrés, qui forment toujours une sorte de coterie, le peuple lui-même comprend sans peine, recherche, adopte ces façons alambiquées de s'exprimer, & qu'il les inventerait au besoin. C'est dire qu'elles ne choquaient en aucune façon un public dont l'intelligence très subtile saisissait aisément ces finesses, dont l'oreille était agréablement chatouillée par ces pointes, qui n'éprouvait enfin aucune lassitude en présence de ces tours de force répétés. Il faut bien ajouter aussi que le vocabulaire spécial de l'*estilo culto* n'était pas inépuisable, que la plupart de ses *conceptos*, de ses *agudezas*, de ses *retruécanos* servaient journellement, ainsi que le témoignent les formulaires burlesques & les parodies que l'on en faisait déjà. Les auditeurs du *patio*, de même que les spectatrices de la *cazuela* avaient depuis longtemps la clef de ces arcanes, le secret de ce jargon. Le mal fera encore des progrès après Castro; il atteindra son maximum d'intensité vers le milieu du dix-septième siècle, mais il est déjà assez accusé chez notre auteur, pour gâter, à notre avis, quelques-unes de ses plus belles pages.

LES *MOCEDADES DEL CID*

De toutes les comédies de Guillén de Castro, la plus connue & la plus digne — sinon la seule vraiment digne — de l'être, c'est la *dilogie* des *Mocedades del Cid.* Ce titre, qui signifie proprement les *Exploits de jeunesse du Cid,* ne convient, à proprement parler, qu'au premier des deux drames. Il nous semble donc plus clair de lui réserver spécialement ce titre & de donner au second de ces drames celui de *Hazañas del Cid,* ou *Prouesses du Cid*, qu'il porte dans certains exemplaires de l'édition princeps.

L'étude des *Mocedades* soulève un certain nombre de questions. Quelles sont les sources auxquelles a puisé l'auteur? Quel usage en a-t-il fait, & quelles modifications y a-t-il apportées? Enfin, quel a été le sort de sa pièce, en Espagne & à l'étranger? Tels sont les points principaux que nous passerons en revue. Si nous en négligeons d'autres qui, à la rigueur, pourraient se rattacher à notre sujet (par exemple, le Cid de l'Histoire & le Cid de la Légende, le Cid Espagnol & le Cid de Corneille), c'est qu'ils ont déjà fait l'objet d'études assez nombreuses & qu'il nous paraît inutile de redire ce qu'il est facile au lecteur de trouver ailleurs.

I. — LES SOURCES DES *MOCEDADES*.

La source principale, & je dirais volontiers la source unique, à laquelle a puisé l'auteur des *Mo-*

cedades & des *Hazañas del Cid*, c'est le *Romancero*. On donne ce nom au recueil de *Romances*, fort divers par leur origine, par leur date, par leurs sujets, dont l'ensemble forme l'une des plus riches collections lyriques qui existent dans aucune littérature. L'une des divisions de ce vaste recueil est constituée par les *Romances* dits *Historiques*, qui ont trait soit à des événements réellement historiques, soit à des légendes nationales, & parmi les Romances historiques, ceux qui ont rapport au Cid Ruy Diaz de Bivar composent un groupe assez nombreux pour avoir formé, à lui seul, un *Romancero* spécial [1].

Le premier en date de ces *Romanceros del Cid* parut en 1612, sous ce titre : *Historia del muy valeroso Caballero el Cid Ruy Diaz de Vivar en romances en lenguage antiguo, recopilados por Juan de Escobar. Alcalá, Juan Gracian*, 1612, in-12 [2].

[1] Les questions qui se rattachent à l'étude si intéressante des Romances espagnols ont été traitées d'une manière magistrale par F. Wolf. Voyez, dans ses *Studien z. Geschichte d. span. u. portug. Nationalliter.*, le chapitre intitulé :*Ueber die Romanzenpoesie d. Span.*, pp. 304-354. Voyez aussi Milá y Fontanals, *Poesía heróico-popular*.

[2] Durán cite quinze éditions de cet ouvrage, Wolf en ajoute trois, & la liste n'est pas close. Nous renvoyons, pour les Romances, à l'édition de Agustin Durán, *Bibliot. de autores españoles*, t. X & XVI. Madrid, Rivadeneyra, 1859. — Le *Romancero* du Cid a été traduit en français dans la *Biblioth. des Romans*, en 1782-84; par Creuzé de Lesser, en 1814; par Abel Hugo, en 1822; par Antony Rénal, en 1842 (*Rom. du Cid*, Baudry, 2 vol.); par Damas-Hinard, en 1844 (*Romances espagnols*, Delahaye, 2 vol.); par le chevalier Regnard, en 1850 (Ancelin, 2 vol.); par Emmanuel de Saint-Albin, en 1866 (*La légende du Cid*, 2e volume, Librairie internationale). — La traduction italienne de Pietro Monti (1838) est estimée, ainsi que celles de Lockart & de Bowring, en anglais.

Les *Mocedades* étant, selon toute vraisemblance, antérieures à cette date, Castro n'a pu se servir du *Romancero* d'Escobar, mais il convient de faire ici une double remarque. La première, c'est que les vieux romances se conservaient depuis longtemps par la tradition populaire & se transmettaient ainsi de génération en génération, de telle sorte que n'eussent-ils été jamais imprimés, ils n'en auraient pas moins pu être connus & utilisés par Castro. En second lieu, non seulement beaucoup d'entre eux avaient été imprimés isolément, *en pliegos sueltos*, surtout dans le courant du seizième siècle, mais encore la plus grande partie des Romances du Cid, réunis par Escobar en 1612, figuraient déjà dans divers Romanceros antérieurs.

C'est ainsi qu'en 1600 avait paru le premier recueil complet de romances : c'est le *Romancero general en nueve partes*, dont les éditions se succédèrent rapidement. Il comprenait naturellement les Romances historiques, auxquels s'appliquaient mieux qu'à tout autre les mots de l'éditeur, Francisco Lopez : « *oydos y aprovados generalmente en España.* » Antérieurement à ce *Romancero general*, certainement connu de Castro, les Romances du Cid avaient été insérés par Timoneda dans sa *Rosa Española*, en 1573, & par un troisième compilateur dans la *Silva de varios Romances*, en 1550[1]. Tous

[1] *Rosa española. Segunda parte de Romances de Joan Timoneda que tratan de Hystorias de España..... Año 1573* [*Valencia*]. — *Cancionero de Romances sacados de las coronicas antiguas de Es-*

ces recueils étaient encore communs en Espagne au début du dix-septième siècle. Un très grand nombre de romances furent particulièrement imprimés à Valence[1].

Castro trouvait donc dans les romances des matériaux à la fois très abondants & très poétiques, dont la popularité ne pouvait qu'être profitable à une œuvre littéraire édifiée sur ces fondements. On peut même assurer que nuls sujets n'avaient de meilleure heure ni plus abondamment inspiré la verve patriotique des chantres populaires aussi bien que des poètes de profession. Les chants relatifs aux exploits du Campéador en particulier commencent très peu de temps après sa mort & ils ne doivent, pour ainsi dire, plus cesser :

Y anssi como sus hazañas,
Sus historias verdaderas
Tienen muchos escritores
Que en España las celebran.

Déjà dans la *Chronique latine* sur la prise d'Almeria par Alphonse VII, en 1147, il est fait allusion à ces chants : « Ipse Rodericus *Mio Cid* semper vocatus, De quo cantatur. » Sans insister davantage sur ce sujet souvent étudié, il suffira de rappeler ici le

paña..... por Sepulveda. Y algunos sacados de los quarenta cantos que compuso Alonso de Fuentes. Medina del Campo, 1570. — Silva de varios Romances en que estan recopilados la mayor parte de los romances castellanos que hasta agora se han compuesto. Zaragoza, Nagera, 1550.

[1] Cf. Wolf & Hoffman (*Primavera y flor de Romances,* notes), & Wolf, *Studien,* p. 343.

Poema del Cid, la *Chronique rimée,* le Chant latin, publié par E. du Méril. Il semble bien probable que toutes ces œuvres, d'une inspiration plus ou moins savante, se fondaient, en partie au moins, sur des traditions & des chants vraiment populaires, sur ces romances qui, en Espagne, naissent spontanément dans les sillons au temps des semailles, selon l'expression de Lope,

estos romances
Nacen al sembrar los trigos,

romances qui, dès le début, — c'est lui encore qui nous l'assure ailleurs, — roulèrent sur les exploits de Rodrigue :

Deven de cantar en vano
Desde el hidalgo al que el trigo
Siembra, aquella de Rodrigo
El sobervio Castellano.....[1].

De telle sorte que nous pouvons dire de ces poèmes ce que Huber disait des *Chroniques Alfonsines* & de la *Chronique du Cid :* « on y sent l'influence directe, & pour ainsi parler, l'air des romances. »

De leur côté, les chroniques n'hésitaient pas à emprunter aux sources populaires, aux légendes poétiques les matériaux de leurs récits. Soit qu'elles reproduisent simplement les données légendaires, soit qu'elles essaient d'y introduire quelque critique,

[1] Paroles placées dans la bouche de Vellido Dolfos, à l'acte II des *Almenas de Toro.*

elles occupent, elles aussi, une place importante dans la littérature relative au Cid. De même qu'à l'époque de Castro, la poésie populaire, après des transformations plus ou moins compliquées, vint en quelque sorte se condenser dans les *Mocedades*, de même ces vieilles chroniques se retrouvent par fragments jusque dans l'*Histoire* de Mariana, malgré ses prétentions à l'exactitude scientifique.

Au surplus, Castro n'était pas le premier poète — tant s'en faut — qui ait eu l'idée d'utiliser ces matériaux si riches. Avant lui, beaucoup avaient tenté de leur donner une forme épique ou même dramatique. Les romances en effet, lyriques par la forme, constituaient par leurs sujets une véritable épopée, éparse en mille lambeaux qu'un rapsode bien inspiré pouvait recoudre. C'était une sorte de *matière épique* flottante, qui attendait pour se transformer définitivement en épopée nationale la main d'un homme de génie. Cet homme ne devait pas venir.

A la vérité, plusieurs tentatives furent faites. Il existe à la Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire, à Madrid, un manuscrit de Fr. Gonzalo de Arredondo sur les exploits du Cid & du comte Fernán González, composé vers 1522 en doubles *redondillas de arte mayor*[1]. En 1568, Diego de Jiménez Ayllón publiait à Anvers *Los famosos y heróicos hechos del invencible cavallero el Cid Ruy Diaz de Bivar, en octava Rima*. Il y racontait chronologiquement

[1] Ms. Durán, n° 42. — Cf. Ticknor, III, p. 4, trad. franç.

toute l'histoire du Cid. Enfin, Pablo de Céspedes avait commencé un poème héroïque du *Cerco de Zamora* dont il existe en manuscrit une centaine d'octaves[1].

Si ces tentatives épiques n'ont eu qu'un succès médiocre, il n'en fut pas de même des adaptations au théâtre des vieux romances & des légendes nationales. D. Agustin Durán, F. Wolf, & d'autres après eux, ont montré avec beaucoup de force comment, à la fin du seizième siècle, & dans la première partie du dix-septième, le théâtre profita de cet héritage, qui semblait légitimement revenir à l'épopée. Le type définitivement fixé de la *Comedia Española* avait en effet avec cet autre genre de poésie également nationale, les romances, des rapports étroits : ils devaient forcément s'unir, ainsi qu'il arriva. Ces rapports & cette alliance ont été trop bien mis en lumière pour que nous jugions nécessaire de le faire ici une fois de plus[2]. Il suffira de montrer, en rappelant quelques faits, que Castro, loin d'ouvrir, par ses emprunts au Romancero, une voie nouvelle, ne faisait que suivre celle où bien d'autres s'étaient engagés avant lui.

En 1579, Juan de la Cueva, dont on connaît

[1] *Boletín de la Acad. de la Historia*, abril 1887.

[2] Schack, I, liv. I : *Die Volksromanzen und deren Zusammenhang mit den Drama.* — *Id., ibid.*, III, p. 88, II, pp. 270, 431, 442, 490. — Depping, *Romanc.*, pp. xxi-xxii, & I, pp. 328, 348, 359, 410; II, pp. 31, 146, 232, 283, 407. — Durán, *Romanc., Pról.*, p. xxvi. — F. Wolf, *Stud.*, pp. 395 & suiv., 480 & suiv., 484 & suiv., 552, 577, 614. — Angel de Saavedra, *Rom. Hist.*, p. 2, &c.

l'esprit inventif, faisait représenter, à Séville, la *Comedia de la muerte del Rey D. Sancho y reto de Zamora por D. Diego Ordoñez*. C'est le sujet même des *Hazañas del Cid*. La pièce, en quatre *jornadas*, offrait une très grande variété de mètres. Elle renfermait plusieurs romances, entre autres celui que Castro a lui-même reproduit :

> Rey don Sancho, rey don Sancho
> No diras que no te aviso.....

La Cueva donnait, la même année & dans la même ville, la *Tragedia de los siete Infantes de Lara*, ainsi que la *Libertad de España por Bernardo del Carpio*, également puisées dans le *Romancero*. Lope de Vega, par une lettre au duc de Sesa écrite entre 1598 & 1600, nous apprend que l'on avait représenté, à Tolède, diverses comédies de Pedro de Liñán, & parmi elles « *dos de El Cid* ». Quelles sont ces deux comédies? La Barrera suppose que ce sont celles qui furent faussement attribuées à Lope lui-même sous le titre de *Libertad de Castilla por el Conde Fernan Gonzalez* & les *Hazañas del Cid*, mais le titre de la première de ces pièces, dont le sujet n'est point celui indiqué par Lope, rend cette conjecture peu probable.

Parmi les contemporains de Castro beaucoup traitèrent avec prédilection des sujets tirés des légendes nationales. Rien de plus fréquent, dans les catalogues dramatiques de cette époque, que les noms des héros de romances, le comte Alarcos, le comte de

Irlos, le comte de Saldaña, Bernardo del Carpio, le comte Peranzulez, Sancho Niño, Fernán González, Grimaldos, les comtes de Carrion & le Cid lui-même. On mettait alors en drames l'histoire antique d'Espagne que d'autres avaient mise en romances. Le nombre de ces pièces atteste la vogue de tels sujets auprès d'un public bien préparé à les goûter [1].

Il ne leur manqua même point d'être parodiées, ce qui est une nouvelle preuve de leur popularité. Ou je me trompe fort, ou cette intention n'était pas très éloignée de l'esprit de Lope lorsqu'au début de sa *Moza de cántaro*, il nous montre le vieux Bernardo se répandant en lamentations sur un soufflet qu'il vient de recevoir. En l'absence de son fils Alonso, c'est sa fille Dª María qui le venge en assassinant l'insulteur [2]. Assurément, Bernardo n'est point un grotesque comme le Chapelain décoiffé de Furetière, mais plusieurs traits indiquent que Lope s'amusait à paraphraser les *Mocedades*. Quevedo qui, lui, semblait prédestiné à cette sorte de littérature, ne s'est pas fait faute de tourner en ridicule « en langage antique » les comtes de Carrion & le Cid lui-même. Cancer y Velasco écrivit spécialement la parodie des *Mocedades del Cid*. Elle est insérée dans la *Parte treinta y nueve de comedias*

[1] Comme preuve de leur popularité, voyez la relation populaire ou *Pasillo del Cid Campeador*, tiré de la comédie [de F. de Zárate ?] *El noble siempre es valiente, ó vida y muerte del Cid, y noble Martin Pelaez*.

[2] La pièce est très postérieure aux *Mocedades*, puisqu'il y est fait allusion à l'expédition anglaise contre Cadix, en 1625.

nuevas de los mejores ingenios de España, *Madrid*, *Buendia*, 1673. — A peu près à la même époque, Santos donnait son roman *El Cid resucitado ó la verdad en el potro.*

En dehors des traditions populaires, qui avaient pris une première forme poétique dans les romances & donné ensuite naissance à des poèmes épiques ou dramatiques, Castro avait à sa disposition les Chroniques générales & la Chronique particulière du Cid, mais il ne nous paraît point s'en être servi, & elles ne lui étaient en réalité que d'une médiocre utilité pour le but qu'il poursuivait. La légende était infiniment plus riche, plus poétique, & elle lui fournissait tous les éléments dont il avait besoin.

II. — COMMENT CASTRO S'EST SERVI DE CES SOURCES.

Le choix que Castro avait à faire entre tous les romances consacrés au Cid lui était dicté par le sujet même qu'il se proposait de traiter. On peut rapporter ces romances à quatre époques principales de la vie du Cid : la jeunesse du Cid, le siége de Zamora, l'exil du Cid & ses guerres pendant cette période, enfin la conquête de Valence, avec l'épisode des Infants de Carrion. Les deux premiers de ces groupes pouvaient seuls lui être directement utiles pour les *Mocedades* & pour les *Hazañas*. Il a négligé les deux autres, dont le second d'ailleurs devait, à son tour, donner naissance à un grand nombre de poèmes ou de pièces de théâtre.

Ainsi qu'on le verra en lisant son drame, Castro ne s'est pas contenté de suivre les données qu'il puisait dans le Romancero : il a tenu à insérer dans ses pièces les romances eux-mêmes, soit en entier, soit par fragments[1]. Les romances auxquels il a ainsi emprunté des passages plus ou moins longs sont, pour les *Mocedades*, au nombre d'une vingtaine.

En voici l'indication exacte :

1. (Durán, n° 725). Diego Laynez éprouve le courage de ses fils.

   Cuidando Diego Laynez.....

2. (726). Même sujet.

   Ese buen Diego Laynez...

3. (727). Le Cid se prépare à venger son père.

   Pensativo estaba el Cid...

4. (728). Duel de Rodrigue & du comte.

   Non es de sesudos homes...

5. (729). Même sujet.

   Consolando al noble viejo...

6. (732). Chimène demande justice au Roi.

   Grande rumor se levanta...

[1] Les romances relatifs aux deux premières parties du *Romancero du Cid* sont au nombre de quatre-vingt-un dans le Recueil de Durán (n°s 724-806), dont trente-neuf pour la première partie & quarante-trois pour la seconde. — Voyez une étude sur les *Romances du Cid*, dans la *Poesía heróico-popular* de Milá y Fontanals, p. 270 & suiv.

7. (733). Même sujet.

Dia era de los Reyes...

8. (734). Même sujet.

En Búrgos está el buen Rey...

9. (735). Même sujet.

Delante el rey de Leon...

10. (736). Même sujet.

Sentado está el Señor Rey...

11. (737). Rodrigue bat cinq rois maures.

Reyes moros en Castilla...

12. (738). Mariage du Cid & de Chimène.

De Rodrigo de Vivar...

13. (739). Même sujet.

A Jimena y á Rodrigo...

14. (742). Miracle du lépreux.

Ya se parte don Rodrigo...

15. (743). Même sujet.

Celebradas ya las bodas...

16. (744). Le Cid & Martin González.

Sobre Calahorra, esa villa...

17. (749). Le Cid est armé chevalier.

Cercada tiene á Coimbra...

18. (753). Le Cid & les rois maures.

En Zamora está Rodrigo...

19. (754.) Même sujet. Le nom de *Cid.*

En Zamora estaba el Rey...

20. (760). L'infante Urraca.

Acababa el rey Fernando...

21-23. (761-63). Trois autres romances sur ce sujet.

Si Castro n'avait à inventer ni les faits ni les personnages, il lui fallait du moins choisir parmi les premiers & préciser le caractère des seconds. Je m'explique. Alors même que le poète, s'autorisant des libertés dont jouissait l'art dramatique à son époque, eût voulu accumuler dans son œuvre le plus grand nombre possible des exploits de son héros, il lui était nécessaire de faire un choix entre des traditions souvent différentes, parfois contradictoires, mais ayant toutes, au même titre, pris rang côte à côte & pêle mêle dans les colonnes hospitalières du *Romancero.* Il lui fallait parfois aussi suppléer à leur silence & combler certaines lacunes. Par exemple, ni les romances ni les chroniques ne s'expliquent sur la cause de la dispute entre D. Diègue & le comte. La *Chronique rimée* parle seulement d'une altercation entre les bergers des deux maisons. Le motif, imaginé par Castro (à moins qu'il ne l'ait puisé dans quelque tradition qui nous échappe), est certainement plus naturel à la fois &

plus dramatique[1]. A plus forte raison, s'il prétendait créer des personnages vraisemblables, logiques, lui fallait-il choisir parmi les types divers entre lesquels, selon les époques, avait hésité l'imagination des auteurs inconnus des romances. Selon l'époque & selon les préjugés ou les intérêts de ces auteurs, le point de vue change, & la même figure apparaît sous les traits les plus opposés. Rien de plus ondoyant, par exemple, rien de plus inconsistant que le caractère du Cid lui-même, si vous consultez successivement la légende & l'histoire, le peuple & les érudits. Le violent *caudillo* de la *Chronique rimée* n'est point le loyal capitaine, fidèle à son prince, que nous dépeint le *Poème du Cid;* à plus forte raison n'est-il pas le chevalier courtois & galant des romances du seizième siècle. La Chimène de l'époque primitive, pour laquelle le mariage avec Rodrigue est une sorte de vengeance, ou, si l'on veut, une compensation qui lui rend un homme pour un homme[2], n'est pas l'épouse craintive dont les adieux au Cid, à San Pedro de Cardeña, ont un charme si touchant. Elle n'a pas été encore transformée en bergère à la fois coquette & naïve, dont les noces mettent en liesse tout le voisinage. Il en va de même pour les principaux personnages du drame. Ils ont besoin d'être précisés, datés, mis d'accord

[1] Cf. Durán, *Rom.*, p. 479, note.

[2] Ces compensations forment encore, dans le théâtre du dix-septième siècle, un ressort dramatique assez employé. Voyez, par exemple, *El verdadero amante,* de Lope de Vega.

avec eux-mêmes d'abord, & ensuite les uns avec les autres. Sinon le portrait, mal fixé, inconsistant, n'aura aucune précision. Castro a-t-il réussi à donner à son sujet ainsi qu'à ses personnages cette unité que ceux-là mêmes qui font bon marché des autres ne sauraient sacrifier?

Ce qui fait l'unité d'action dans les *Mocedades*, c'est le mariage de Rodrigue & de Chimène, compromis par des événements tragiques, qui tout d'abord semblent le rendre impossible. Si l'on considère le drame de Castro dans ses grandes lignes, cette unité d'action est évidente; l'on peut dire même que chacun des trois actes répond suffisamment aux trois parties fondamentales de tout drame régulier : l'exposition, le nœud, le dénouement.

Mais si l'on pénètre dans le détail, on s'aperçoit bientôt que sur cette donnée fondamentale l'auteur a greffé des incidents qui en retardent sans profit le développement, & qu'il introduit des personnages secondaires médiocrement utiles. Tels sont, par exemple, les rôles de l'Infante Dª Urraca & de l'Infant Don Sancho. Admettons, si l'on veut, avec Napoléon & Schlegel, que l'amour de la princesse pour Rodrigue donne plus de grandeur encore à ce dernier, quoique l'intention libéralement prêtée à Castro par Schlegel[1] nous paraisse bien douteuse. Mais comment justifier les scènes assez longues où se font jour les inimitiés de Urraca & de Sancho?

[1] *Cours de littérat. dramatique,* II, p. 181.

On ne le peut faire qu'en montrant comment elles préparent le drame suivant, les *Hazañas*, auquel elles servent de point d'attache & de prélude. C'est une explication, mais, au point de vue de l'art, ce n'est point une excuse. Car de deux choses l'une : ou bien l'on considère les deux drames réunis comme les parties d'un même tout, & alors on cherche vainement l'unité dramatique de cette dilogie, puisque les deux actions sont distinctes & sans rapports réels entre elles, ou bien on les prend isolément, &, dans ce cas, toutes les scènes qui, dans la première partie, annoncent & préparent la seconde, n'ont plus de sens ni d'utilité.

Il y a encore dans les *Mocedades* d'autres hors-d'œuvre qui ne s'expliquent que par le désir de l'auteur de rappeler des faits glorieux pour son héros, alors même que ces faits n'ont aucun rapport avec les amours de Rodrigue & de Chimène. Il en est ainsi, par exemple, de l'épisode du Lépreux, & du duel entre Martin González, le champion d'Aragon, & Rodrigue, le champion de Castille. Encore ici l'auteur essaye-t-il, plus ou moins adroitement, de rattacher cet épisode à l'action principale, en faisant de ce González le chevalier servant de Chimène en même temps que le mainteneur des prétentions de l'Aragon. Je ne parle point d'autres scènes, évidemment trop développées, comme la rencontre de Urraca & de Rodrigue, au deuxième acte, & le combat contre les Maures, car ce que l'on peut ici reprocher à l'auteur, c'est moins

l'intention qui lui a dicté ces scènes que la manière dont il les a traitées. En général, Castro n'a pas résisté au désir d'utiliser quand même les matériaux dont il disposait; il n'a pas su se résigner à des sacrifices devant lesquels un art plus sévère n'eût pas hésité. Le lecteur y aurait perdu quelques scènes curieuses & pittoresques, mais l'intérêt dramatique y eût gagné. Sans le Romancero, Castro n'aurait point fait le *Cid*, mais, en revanche, le Romancero est la cause de la plupart des fautes du *Cid*.

Cette préoccupation de Castro de coudre à la trame de son œuvre la pourpre brillante des romances se manifeste par le nombre de ses emprunts, mais on voit en même temps, par la façon dont il les introduit, qu'il avait un médiocre souci de la vraisemblance & un sentiment assez vague du vrai caractère du drame. L'étude détaillée de ce point nous entraînerait bien loin : un seul exemple suffira. A la scène 20e de l'acte II, Chimène vient demander justice au Roi : c'est un des sujets qui ont fourni le plus de romances[1]. Entre ces variations sur le même thème, Castro n'avait que l'embarras du choix, mais il ne veut pas choisir; il tient à ne rien sacrifier, & la scène s'en ressent. Tout d'abord l'écuyer qui introduit Chimène commence à réciter le début du romance : « Le Roi est assis sur son siège à dossier...

Sentado está el señor Rey
En su silla de respaldo...[2] »

[1] Durán, *Rom.*, I, nos 732, 733, 734, 735, 736.
[2] *Id.*, *ibid.*, no 736.

La citation est si déplacée, si naïve, que l'auteur le remarque lui-même, car il prête à Chimène cette réflexion comique : « Pour me jeter à ses pieds, qu'importe qu'il soit assis ?

Para arrojarme á sus pies
Que importa que esté sentado ? »

Sur ce, Diego Laynez l'interrompt pour placer à son tour ce récitatif : « Vêtus de longs vêtements de deuil, les écuyers de Chimène, fille du comte Lozano, sont entrés quatre par quatre : tous les yeux sont fixés sur elle : la cour demeure attentive, & pour dire ses plaintes, elle s'agenouille sur les degrés du trône :

Arrastrando luengos lutos
Entraron de quatro en quatro
Escuderos de Ximena,
Hija del conde Loçano.
Todos atentos la miran,
Suspenso quedó palacio,
Y para dezir sus quexas,
Se arrodilla en los estrados. »

Cette description achevée, Chimène reprend, pour son propre compte, la suite du romance. Castro n'a fait que découper ce dernier pour en placer les diverses parties dans la bouche de ses personnages.

C'est par des raisons analogues qu'on peut expliquer certaines contradictions ou incohérences dans la peinture des caractères principaux. Sans doute Rodrigue conserve chez Castro les traits dominants

qui, à toutes les époques, ont constitué le fond de son caractère : c'est un héros plein d'audace, toujours fidèle au point d'honneur; c'est le défenseur de la foi catholique, le chef de la croisade contre l'ennemi héréditaire. C'est de lui, plus encore que du Rodrigue de Corneille, que l'on peut dire avec Lemercier[1] : « Rodrigue n'est pas seulement un amant héroïque & invincible, mais l'honneur de la chevalerie espagnole parle, agit & respire tout entier dans le Cid. » A la fin du seizième siècle, il ne pouvait être question de ressusciter sur la scène le chef de bande que chantaient les romances primitifs, vassal médiocrement respectueux de l'autorité royale, sorte de *condottière* populaire, qui menait ses compagnies où l'appelaient ses intérêts particuliers. De même, depuis que la toute puissance de Charles Quint & de Philippe II avait réduit l'aristocratie à une sorte de domesticité, il n'y avait plus place pour ce Campéador, représentant de la féodalité & de la *Rica Hombrla* que nous montrent parfois la *Chronique rimée* & certains romances[2]. Rodrigue est définitivement devenu, grâce aux poètes du seizième siècle, un chevalier discret, courtois,

[1] *Cours analyt. de Littér.*

[2] *Rom.*, n° 751, Durán. — Sur les transformations de la figure du Cid dans la littérature, voyez Sainte-Beuve, *Nouv. lundis*, 7 mars 1864, — F. Wolf, *Iahrb...* I, pp. 120-131, 215-226, — Dozy, *Recherches.....* pp. 652 & suiv., — Walras, *Le Cid, Esquisse littér.*, Douai, 1853, — Ozanam, *Un Pèlerinage au pays du Cid*, Paris, 1853, — A. de Saint-Fargeau, *Le Cid Campéador*, Limoges, 1852, — Malo de Molina, *Rodrigo el Campeador*, Madrid, 1857, pp. 32 & suiv., — De Puymaigre, *Vieux auteurs castillans*, pp. 153-167.

séduisant autant que brave, & c'est ainsi qu'il nous apparait tout d'abord dans les *Mocedades :*

Jeune, charmant, traînant tous les cœurs après soi.

« Que te semble de Rodrigue? », dit l'Infante à Chimène, & celle-ci de répondre : « qu'il est charmant, »

Que te parece, Ximena,
de Rodrigo? — Que es galan.

Galan, c'est le mot qui reviendra sans cessse sur toutes les lèvres :

no es galan, fuerte, y lucido?

dit le roi, & Urraca, à son tour :

Sera un bravo cavallero,
galan, bizarro, y valiente.

Ainsi devaient parler les dames de Marguerite d'Autriche des vaillants cavaliers qui, à la *Plaza Mayor,* rompaient des lances ou combattaient le taureau. Si les hommes l'admirent pour sa bravoure, les femmes l'aiment pour sa beauté & sa bonne grâce : c'est bien le héros que la nation tout entière appellera avec le vieux poète : *El mio Cid,* mon Cid !

Rodrigue est donc devenu le parfait modèle du courtisan : il est conceptiste, il tourne des madrigaux comme Villamediana ou Esquilache. Lorsque, furieux de l'affront qui deshonore sa race, il court

à la recherche de l'insulteur, il aperçoit Chimène & l'Infante; même en un pareil moment il se souvient de ce qu'exigent les règles de la galanterie, & il échange avec elle des fadeurs :

Si, que las dos haveys dado
dos causas a mis dos ojos,
pues lo fueron deste efeto
el darme con tal ventura
Ximena, amor y hermosura,
y tu hermosura y respeto... &c.

Il tue le comte, & tout en ferraillant bravement contre les gens de ce dernier, il trouve le temps & la présence d'esprit d'adresser a l'Infante un vrai bouquet de métaphores galantes, d'allitérations, de *conceptos* :

Bella Infanta, tal favor
Con toda el alma bendigo... &c.

Dans ces passages & dans beaucoup d'autres analogues, Rodrigue est vraiment le contemporain du poète, qui lui fait parler le langage de sa propre époque. Je sais ce que l'on peut dire, au nom de la raison, contre ce style; j'approuve l'indignation qu'il ne manque point d'exciter chez les gens de goût; mais ce mélange d'héroïsme & de galanterie, cette énergie dans l'action unie à ces raffinements dans le langage, était tellement dans les mœurs de l'époque, c'était chose si ordinaire, — j'allais dire si naturelle, — pour cette société, qu'elle n'aurait pas compris ni accepté un héros, fût-il le Cid ou Ber-

nard del Carpio, qui n'aurait point parlé comme elle faisait elle-même. Après cela, comment expliquer, si ce n'est par des raisons que nous avons déjà données, que ce parfait cavalier redevienne, à certains moments, le brutal soldat, le rustre héroïque & discourtois, que nous dépeint Chimène elle-même dans ces paroles?

Cada dia que amanece
veo quien mató a mi padre,
cavallero en un cavallo
y en su mano un gavilan...
Y por hacerme despecho
dispara a mi palomar
flechas que a los vientos tira...
Matame mis palomicas
criadas y por criar :
la sangre que sale de ellas
me ha salpicado el brial.
Embieselo a dezir,
embiome a amenazar... &c.

L'auteur lui-même sent que ce fragment de romance est absolument contraire à l'idée qu'il a voulu nous donner de Rodrigue; aussi essaye-t-il, tout en le conservant, d'en corriger l'effet : « Vous avez rêvé tout cela sans doute, Madame, dit D. Diègue, & la douleur vous égare, car il y a longtemps que Rodrigue est parti en pèlerinage. » — Ce pèlerinage lui-même & le rôle qu'y joue le jeune héros, est assez inattendu. On ne s'imaginait pas que l'impétueux amant de Dª Chimène, ce cavalier dont la bonne mine fait battre tous les cœurs, allait tout à coup se transformer en saint, & nous

édifier non seulement par sa charité, qui garde encore quelque chose d'héroïque, mais encore par ses sermons, car ce sont de véritables sermons qu'il prononce en cette occasion. « Jamais de la vie, dit un berger, qui l'écoute bouche bée, je n'ai vu d'homme à la fois si dévot & si soldat,

> Hombre no he visto en mi vida
> tan devoto y tan soldado. »

Et comme le Cid le reprend gravement & lui démontre qu'on peut être tout ensemble l'un & l'autre, le bonhomme murmure entre ses dents : « Vous avez beau dire, cette grande dévotion prête à rire chez un cavalier couvert de cette armure toute dorée & armé d'éperons d'or. Ces plumes au chapeau, ce cheval, & ce rosaire à la main... » — « On peut être chrétien & chevalier », répète Rodrigue. — Sans doute, & il parle en véritable Espagnol du bon temps, *Castellano rancio y á las derechas,* mais était-ce bien le moment? Que ce mélange de sentiments ait réellement & historiquement existé, M. Agustin Durán l'assure; je n'y contredis point, loin de là; mais je prétends qu'à la scène, il nous étonne, il nous choque. Nous ne reconnaissons plus sous ce moine prêcheur l'amoureux, le galant de tout à l'heure.

Si Guillén de Castro n'a pas toujours su, en ce qui concerne son personnage principal, choisir avec décision entre des modèles parfois contradictoires, il a du moins — & celà suffirait à sa gloire — mis

en relief celui de Chimène. Non point qu'il ait inventé de toutes pièces, comme on l'a dit, l'amour de Rodrigue & de Chimène. Cet amour existe déjà dans le *Romancero,* pour ne pas remonter plus haut ; il était indiqué brièvement dans les traditions populaires. Mais Castro a compris, il a senti tout au moins, l'intérêt dramatique de cette donnée. Sans lui faire encore toute la place qu'elle méritait, en la débarassant d'épisodes inutiles ou de scènes oiseuses, il a trouvé les ressorts essentiels du drame : la lutte entre l'amour & l'honneur, qui est la forme du devoir pour un héros espagnol. Et il l'a si bien senti que, non content de suivre fidèlement sur ce point particulier les indications des romances, il y a insisté ; il a inventé, sur ce thème, quelques-unes des plus belles scènes de sa pièce, par exemple, l'admirable entrevue entre les deux amants, après la mort du comte, si dramatique, si pleine de passion & de tendresse, comme aussi l'ingénieux artifice qui force Chimène à avouer enfin son amour. Il faut remarquer surtout — & ce détail a sa valeur — que le Rodrigue & la Chimène de Castro s'aiment dès le début de la pièce, avant la catastrophe qui va les séparer, tandis que dans les romances, cet amour est postérieur à ces événements. J'ajoute que si le drame intime, qui nous intéresse plus que tout le reste, est un peu perdu au milieu d'épisodes qui dispersent l'attention & affaiblissent l'émotion, du moins ces longueurs ont l'avantage de rendre plus vraisemblable & moins choquant le triomphe gra-

duel, dans l'âme de Chimène, de son amour sur ses ressentiments. Pour oublier ces derniers, Castro lui donne, non point vingt-quatre heures, comme Corneille, mais un an & demi.

Il n'est point tout à fait exact, à mon sens, de prétendre que chez Guillén de Castro « *l'amour n'est que l'accessoire* », pas plus qu'il n'est juste d'opposer « *la passion héroïque* » du Rodrigue français à « *la galanterie espagnole* » du Cid de Castro[1]. Il suffisait de dire, me semble-t-il, qu'à côté de l'amant ce dernier a voulu nous peindre le grand capitaine, le héros chrétien, & mêler, en quelque sorte, à ce drame de la passion toutes les gloires de la légende nationale, au risque d'en compromettre l'unité. Quant au second grief, il est certain que nous préférerions un Cid qui n'eût point lu Góngora, & que la Chimène de Castro reste trop Espagnole, à notre goût : elle est subtile, trop ingénieuse, trop préoccupée parfois du décorum & du *qu'en dira-t-on;* enfin elle parle — celà va de soi — le même langage que son amant. Mais tout cela ne suffit pas à faire oublier l'héroïsme du sentiment, la vérité & la profondeur de la passion. Ce conceptisme & cette galanterie sont une marque du temps, qu'il faut souffrir avec quelque indulgence; sinon, l'on s'expose aux représailles. Un Espagnol d'un goût sévère — il y en a, — n'aurait point de peine à découvrir le même ton de galanterie dans

[1] F. Hémon, *Théâtre de Corneille*, t. I, pp. 38 & 70.

le chef-d'œuvre de Corneille, dont le Rodrigue n'en est pas moins héroïque. Il est remarquable que l'un des hommes qui ont le mieux connu le théâtre espagnol soit arrivé sur ce point à une conclusion absolument opposée à celle que nous venons de citer. « Au lieu de ce souffle de poésie, dit Fr. von Schack, tantôt tendre & tantôt puissant, qui tour à tour nous séduit & nous captive (dans le Cid espagnol), nous trouvons (chez Corneille) une phraséologie retentissante; au lieu de cette lutte entre l'honneur, l'amour & l'affection filiale, une galanterie fort opposée à ces sentiments; au lieu du caractère héroïque de Rodrigue qui, à l'occasion, se joue & s'épanouit avec aisance & facilité, une forfanterie qui s'étale complaisamment... &c. » Nous n'avons garde d'approuver le jugement si passionné de Schack, mais si le critique allemand se trompe lourdement en ce qui concerne Corneille, il nous paraît montrer quelque équité vis à vis de Castro.

Aussi bien que les protagonistes, les autres personnages des *Mocedades* étaient fournis par le *Romancero*. D. Diègue, le comte Lozano, l'Aragonais Martin González gardent, dans le drame de Castro, les caractères, d'ailleurs très simples & très tranchés, qu'ils avaient déjà dans la tradition. Je ne sais même si D. Diègue n'a point, chez notre auteur, plus de grandeur encore & plus de tendresse. Et cependant ce vieillard, qui incarne en lui une race héroïque, deshonorée, souffletée en sa per-

sonne, joue un grand rôle, on serait tenté parfois de dire le premier rôle dans la légende. Jamais, avant ni après Castro, la honte mêlée de rage du vieil hidalgo, puis la joie du père vengé par un fils, n'ont été exprimées avec plus de force que dans les scènes du premier acte, dans l'épreuve brutale à laquelle il soumet ses fils, ni avec plus de délicatesse que dans les tercets que récite le vieillard, en cherchant Rodrigue dans les ténèbres de la nuit : « Non, la brebis qui a perdu son berger, ni le lion a qui l'on a ravi ses petits, n'a bêlé avec plus d'angoisse, n'a rugi avec plus de colère que je ne fais pour mon Rodrigue. Ah ! fils bien aimé... &c.

No la ovejuela su pastor perdido,
ni el leon que sus hijos le han quitado
baló quexosa, ni bramó ofendido
Como yo por Rodrigo, (ay hijo amado!)... &c. »

Je ne dirai rien du comte Lozano, qui avait déjà auparavant & qui conserve dans les *Mocedades* le caractère qu'on lui connaît, altier, arrogant, très espagnol par certains côtés, mais je ferai remarquer que le Martin González, qui se charge de la querelle de Chimène en même temps que de celle de l'Aragon, est un adversaire autrement digne du Campéador que « le pâle don Sanche », qui fait si piteuse mine, lorsque, vaincu, il apporte son épée à Chimène. D. Martin est venu défier tous les vaillants de Castille, & tel est l'effroi qu'inspire son

nom, qu'en l'absence de Rodrigue, personne n'ose relever son défi :

> Temen el valor profundo
> deste hombre, y no es maravilla
> que atemorize a Castilla
> un hombre, que asombra el mundo.

Le roi Fernand, débonnaire & paternel, l'Infant D. Sancho, prince ambitieux, fils & frère peu tendre, Dª Urraca, victime, elle aussi, du point d'honneur, comme elle sera victime de la politique, apparaissent dans ce drame, si varié & si touffu, avec leurs caractères historiques. Il n'est pas jusqu'aux personnages secondaires, dont les noms n'éveillaient chez les Castillans une foule de souvenirs héroïques. Peranzulez, le vieux comte dont la mémoire est restée vivante encore à Valladolid; Arias, autre grande figure tragique, qui bientôt, dans le *Reto* de Zamora, sacrifiera l'un après l'autre ses quatre enfants, pour sauver l'honneur de ses concitoyens; tous avaient leur légende, tous parlaient à l'imagination populaire, & ils contribuaient par là à donner au drame un caractère national, quelque chose de réel & de vivant.

PRINCIPALES IMITATIONS DES *MOCEDADES*

Malgré leur mérite, les *Mocedades del Cid* doivent presque toute leur réputation au *Cid* de Corneille. C'est un fait qu'il faut reconnaître. Aucun

témoignage positif n'indique que la pièce espagnole ait joui de quelque vogue du vivant de l'auteur. Ce dernier devait mourir cinq ans avant le merveilleux succès du chef-d'œuvre français, & il n'eut point la joie — ou la douleur — d'assister au triomphe de son imitateur. L'on sait que le drame du poète de Valence était si oublié quelque temps après, que Diamante, voulant remettre à la scène ce sujet, national entre tous, allait puiser ses inspirations non pas dans les *Mocedades*, ni même dans le *Romancero*, mais dans le *Cid* étranger. La fortune de la pièce de Castro a quelque chose d'attristant, comme une injustice de la destinée. Aussi a-t-on plusieurs fois tenté de rendre à l'auteur des *Mocedades* ce qui lui est dû; mais, par un excès auquel il fallait s'attendre, c'est au détriment de Corneille que l'on a voulu venger Castro d'un oubli si singulier.

Nous n'avons ici aucune prétention de rouvrir un débat qui semble désormais épuisé. Après les études de toute nature auxquelles il a donné naissance, après les plaidoyers qui depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours ont été composés en faveur soit de Corneille soit de Castro, il est venu, semble-t-il, une époque de conciliation entre des opinions extrêmes : Corneille peut jouir de sa gloire, sans que pour cela celle de G. de Castro ait à en souffrir. Celui-ci restera toujours le premier ouvrier qui ait dignement usé d'une matière assez riche pour fournir à plusieurs chefs-d'œuvre. Il a trouvé dans ces matériaux épars les éléments principaux du

drame; il en a indiqué avec netteté l'intérêt particulier. Il a donné une vie nouvelle, en les rapprochant, en les mettant en contact les unes avec les autres, à des figures grandioses ou charmantes. Il a su choisir, il a su trouver parfois ces situations émouvantes, ces cris, ces élans magnifiques, qui devaient éternellement les faire vivre. Il a jeté sur ce fond, « *biographique plus encore que dramatique* », selon l'expression de Sainte-Beuve, une profusion d'ornements de toute sorte, qui en masquent un peu l'ordonnance, mais il y a conservé cette poésie, qui garde encore, dans sa naïveté pittoresque, comme un parfum de l'inspiration populaire. Il a fait, en somme, une œuvre bigarrée, inégale, touffue, où l'on sent courir le souffle épique des vieux romances, & où se joue, comme dans son élément, son âme hardie, inquiète & fière. Corneille, plus libre dans ses mouvements, moins embarrassé de modèles qu'il ignorait, a tout remis au point, moins par la grâce de règles qui l'ont plus gêné que servi (puisqu'il n'a pu les respecter qu'au prix des plus grossiers anachronismes ou d'invraisemblances psychologiques plus graves encore), que par l'inspiration de son génie, simple, clair & vigoureux. Comme on l'a dit, il a apporté dans cette imitation, qui vaut une création, les qualités essentielles de l'esprit français. Il a retranché, — & ces sacrifices ne lui coûtaient pas, — non pas tout peut-être, mais la plus grande partie de ce qui ne concourait pas directement à l'intérêt dramatique. Cla-

veret disait à Corneille : « Il ne vous était pas bien difficile de faire un beau bouquet de jasmin d'Espagne, puisqu'on vous a apporté les fleurs toutes cueillies dans votre cabinet ». En réalité, il y avait de tout dans cette gerbe, des fleurs charmantes assurément, & des fleurs éclatantes, mais aussi beaucoup de verdure inutile & bien des herbes folles. Corneille a taillé, d'une main décidée, dans ce feuillage exubérant, pour le réduire à des proportions plus harmonieuses. Bien souvent il a conservé purement & simplement des beautés auxquelles on ne pouvait toucher qu'en les gâtant, & parfois aussi, en en resserrant d'autres, éparpillées & affaiblies, il leur a donné plus de force, plus de portée & plus d'éclat. Dans tous les cas, son génie s'est constamment échauffé à celui du *Romancero* & de G. de Castro, qui a fait jaillir l'étincelle. « Si l'on admet, dit M. J. Lemaître, le caractère singulier de la tragicomédie du *Cid*, comment l'expliquer? Il se pourrait après tout que G. de Castro y fût pour quelque chose. Relisez la pièce espagnole : elle est fort belle[1]. » Ne le fût-elle pas, nous devrions encore la lire, nous autres Français, par reconnaissance. Le principal mérite de Corneille n'est certainement ni dans l'invention, ni même dans la perfection de chaque partie, mais dans ce fait qu'il a mis en une lumière plus vive encore que n'avait fait Castro ce qui fait le fond & l'intérêt éternel du drame : la

[1] *Impressions de théâtre*, 1888, Corneille, *Le Cid*.

lutte de la passion & du devoir, de l'amour & de l'honneur, chez Rodrigue & chez Chimène. On peut regretter — c'est le sentiment ordinaire des Espagnols, soutenus contre nous par les Allemands, — que l'ordonnance un peu froide & sèche de notre tragédie classique ait remplacé la variété, la libre allure, la richesse pittoresque de l'original. On peut avec d'autres — j'avoue que je suis de ceux-là — préférer à la monotonie de notre alexandrin la variété des mètres castillans & les ressources qu'ils fournissent au poète qui sait les approprier à la diversité des situations & des sentiments[1]. On peut, en un mot, regretter de ne plus trouver dans la pièce française ce qui est proprement espagnol dans celle de Castro, mais, qu'on y prenne garde! c'est sans doute pour cela que la première, d'une vérité plus générale, & d'une portée plus sûre, a mérité, aux dépens de la seconde, de devenir populaire & classique chez toutes les nations civilisées.

Chose singulière! ce n'est pas en Espagne que se sont rencontrés les panégyristes les plus enthousiastes du drame de Castro, mais bien en Allemagne ou en France. Je ne parle pas, bien entendu, des ennemis personnels & des jaloux de Corneille, lesquels, du vivant du poète, avaient leurs raisons pour exalter quand même le modèle du *Cid* français. Mais des juges que l'on peut croire désintéressés &

[1] Voyez cependant l'opinion contraire dans la brochure, d'une précision un peu sévère, de M. A. Morel-Fatio sur la *Comédie espagnole*.

qui certainement sont compétents, tels que Schack, se sont montrés vis-à-vis du *Cid* de Corneille singulièrement sévères. On pourra lire, à titre de renseignement, dans le grand ouvrage du savant allemand, le parallèle qu'il établit entre les deux drames. J'en ai cité plus haut quelques lignes qui laissent deviner quelles sont ses conclusions. La même thèse, je veux dire la supériorité de Castro sur Corneille, a été soutenue, mais avec plus de ménagements & moins d'acrimonie, par Ticknor en Amérique & par M. Em. Ferrière en France[1]. En regard de ces jugements, j'ai hâte de rappeler ceux où il est rendu pleine justice à la part d'originalité du *Cid* français & à ses mérites particuliers. La liste complète en serait longue : il suffira de rappeler les trois beaux articles de Sainte-Beuve, dans les *Nouveaux lundis*[2], l'analyse détaillée & critique des *Mocedades* par M. Viguier[3], celle de Puybusque[4], l'introduction au théâtre de Corneille de M. Hémon, l'édition du *Cid* de M. G Larroumet[5], &c.

La source à laquelle avait directement puisé

[1] Ticknor, II. ch. xx, trad. franç. — Ferrière, *Littérature & philosophie : Corneille & G. de Castro*. Paris, Marpon, 1865. Voyez aussi : A. Fée, *Études sur l'ancien théâtre espagnol*, Paris 1873. *Les trois Cid* (G. de Castro, Corneille, Diamante), pp. 1-147. — H. Lucas, *Docum. relatifs à l'histoire du Cid*, Paris, 1860.

[2] 29 février, 7 & 14 mars 1864.

[3] Dans l'édition de Corneille de Marty-Laveaux.

[4] *Hist. des littér. comparées*..... II, pp. 100-117.

[5] On lira aussi avec plaisir une conférence, faite au théâtre de l'Odéon, le 14 mars 1889, dans laquelle M. E. Lintilhac immole lestement & spirituellement au *Cid* français, G. de Castro, ses *Mocedades* & tout le théâtre espagnol par surcroît.

G. de Castro était loin d'être tarie : bien d'autres devaient encore y venir puiser après lui. En France même, P. Lebrun, dans son *Cid d'Andalousie* (1825), Casimir Delavigne, dans sa *Fille du Cid* (1839), mais surtout Victor Hugo dans la *Légende des siècles* (*Bivar, le Cid exilé, le Romancero du Cid*), & Leconte de Lisle, dans ses *Poèmes Barbares* semblent, par delà Corneille, remonter jusqu'aux vieilles légendes, toujours fécondes. En Espagne, où le *Romancero* est resté populaire, la même inspiration a produit des œuvres nombreuses. Bien peu, il est vrai, méritent de nous arrêter, mais nous ne pouvons passer sous silence le grand roman de D. Antonio de Trueba, *le Cid Campeador, les Filles du Cid,* ni la *Légende du Cid,* rimée une fois de plus par le dernier des troubadours espagnols, Zorrilla, ni surtout le drame de Manuel Fernández y González, *El Cid.* Fernández y G. n'a pas craint de remettre à la scène le sujet même traité par Castro & par Corneille, & il est sorti honorablemeut de cette entreprise aventureuse. Il a montré ce qu'un homme d'imagination, qui connaît le théâtre, peut tirer d'un sujet qui semblait épuisé. Les incidents romanesques inventés ou retrouvés dans la légende, des scènes parfois très ingénieuses, — comme celle où Chimène est invitée par le roi à disposer comme elle l'entend de Rodrigue endormi, — les modifications imaginées pour rendre le dénouement moins choquant, telles que la lettre écrite par le comte en mourant pour léguer Chimène à Rodrigue, enfin

les qualités à la fois poétiques & dramatiques de cette pièce lui assurent une place distinguée dans cette abondante littérature du Cid, qui, sans doute, n'est pas encore près d'être épuisée.

Septembre 1889.

LAS

MOCEDADES DEL CID

COMEDIA PRIMERA

POR

D. GUILLÉN DE CASTRO

TABLEAU

DES

MÈTRES DES MOCEDADES (Iª PARTE)

ACTE PREMIER

Vers 1-129. Quintillas (*ababa* & *abbab*).
— 130-305. Romance (assonance *a-o*).
— 306-357. Redondillas.
— 358-427. Décimas octosyllab. (*abbaaccddc*).
— 428-517. Romance (*a-a*).
— 518-541. Octavas (*ababccdd*).
— 542-569. Romance (*a-o*).
— 570-865. Redondillas.

ACTE DEUXIÈME

— 866-1029. Redondillas.
— 1030-1208. Redondillas & Quintillas mêlées; le 3ᵉ vers de la quintilla *de pié quebrado* (*abbab*).
— 1209-1284. Tercetos.
— 1285-1428. Romance (*i-a*).
— 1429-1712. Redondillas.
— 1713-1820. Romance (*a-o*).

ACTE TROISIÈME

— 1821-1972. Redondillas.
— 1973-2114. Romance (*á* = *a-e*).
— 2115-2718. Redondillas.
— 2719-2894. Romance (*a-a*).
— 2895-2926. Redondillas.
— 2927-3004. Romance (*e-a*).

LAS MOCEDADES[1] DEL CID

LOS QUE HABLAN EN ELLA SON LOS SIGUIENTES :

El Rey D. Fernando[2].
La Reyna su muger.
El Principe Don Sancho.
La Infanta Doña Urraca.
Diego Laynez, padre del Cid[3].
Rodrigo, el Cid.
El conde Loçano[4].
Ximena Gomez, hija del conde.
Arias Gonçalo.
Peransules.
Hernan Dias y Bermudo Lain, hermanos del Cid.
Elvira, criada de Ximena Gomez.
Un maestro de armas del Principe.
D. Martin Gonzales.
Un Rey Moro.
Quatro Moros.
Un pastor.
Dos o tres pajes, y alguna otra gente de acompañamiento[5].

[1] — *Mocedades*, les exploits de jeunesse. — Un assez grand nombre de comédies espagnoles, anciennes ou modernes, portent un titre analogue : *Las Mocedades de Roldán*, *Las Mocedades de Bernardo*, de Lope; *Las Mocedades del duque de Osuna*, de Monroy; *Las Mocedades de Hernán Cortés*, de P. Escosura, *Las Mocedades de Pulgar*, de Ariza, &c.

[2] — Le roi Fernando el Grande, premier roi de Castille, où il règna de 1033 à 1065, était le second fils de Sancho III le Grand, roi de Navarre. Il avait pour frères García, roi de Navarre, Gonzalo, roi de Sobrarbe & de Ribagorza, & Ramiro, roi d'Aragon, ce dernier fils naturel. Il épousa Dª Sancha, fille de Alonso V, roi de Léon. Il eut de cette dernière, Dª Urraca, D. Sancho, Dª Elvira, D. Alonso & D. García.

[3] — Selon Mariana, le Cid descendait de Layn Calvo, juge de Castille, par Fernán Nuño, Layn Nuño, & Diego Laynez. Il eut deux frères, Hernán Díaz & Bermudo Layn. Une vieille tradition, recueillie par la *Crónica general*, la *Crónica del Cid*, & le romance 726 fait de Rodrigue un bâtard, & lui donne trois frères. Le Cid eut de Chimène, Rodríguez de Bivar, & deux filles, Dª Elvira & Dª Sol.

[4] — Les personnages du comte d'Orgaz, surnommé Lozano, de Ximena, sa fille cadette, de Arias Gonzalo, de Peranzúlez, de Martín González figurent dans les romances & dans les chroniques. — Dans l'*Historia* (ou *Gesta*) *Roderici Campidocti*, Dª *Eximina* est fille de Diego, comte d'Oviedo, & parente du roi Alphonse VI.

[5] — La *Suelta* de Valence ajoute : *Música*.

— Il n'y a point d'indication de lieu, mais la plupart des scènes se passent à Burgos, à la fin du règne de Fernando. Quelques épisodes du drame sont placés, dans la *Crónica rimada*, à Zamora, & dans la *Crónica general*, à Palencia. — Nous indiquons en note les changements de lieu, & plaçons entre crochets les indications, scéniques ou autres, ajoutées par nous au texte.

— La pièce dure environ un an & demi. Au vers 1729, Chimène dit :

Señor, hoy haze *tres meses*
Que murio mi padre...

& il s'écoule à peu près un an entre l'acte II & l'acte III. (Voyez v. 1829.) De plus, le troisième acte renferme certains événements qui exigent un temps assez long, par exemple, le pèlerinage du Cid au tombeau de saint Jacques, & son duel avec D. Martin, en Aragon.

— Abréviations : P = Édition *princeps*, Valence, 1621. — V = *Suelta* de Valence, 1796. — R = Éd. Rivadeneyra. — M = Michaelis. — L = Lemcke. — B. A. E = Biblioteca de autores españoles de Rivadeneyra. — D. A = Diccionario de la Academia, 12ᵉ éd. — Rom. = Romancero, édit. Durán.

ACTO[1] PRIMERO [p. 1]

[ESCENA I][2]

Salen el Rey Don Fernando y Diego Laynez, los dos de barba blanca, y el Diego Laynez, decrepito, arrodillase delante el Rey, y dize[3] :

DIEGO LAYNEZ. Es gran premio a mi lealtad.
REY. A lo que deuo me obligo.
DIEGO. Honrale tu Magestad.

[1] — *Acto.* Castro se sert indifféremment, pour désigner les actes, des mots *acto* ou *jornada,* quoique ce dernier terme soit plus fréquent chez lui. Les deux expressions se trouvent parfois dans la même pièce.

[2] — Dans une pièce de l'appartement du roi. — L'indication des scènes n'existe pas dans l'original.

[3] — La scène de l'armement de Rodrigue était indiquée par le Romancero; rom. 749 :

El Rey le ciño la espada,
Paz en la boca le ha dado,
No le diera pescozada
Como á otros habia dado.
Y por hacerle mas honra
La Reyna le dió el caballo,
Y Doña Urraca la Infanta
Las espuelas le ha calzado.....
Mucha honra le hace el Rey..... &c.

— Voyez aussi le rom. 774, où Doña Urraca, assiégée dans Zamora, dit au Cid :

Acordársete debria
De aquel buen tiempo pasado
Cuando fuiste caballero
En el altar de Santiago,
Cuando el Rey fué tu padrino,
Tu, Rodrigo, el afijado :
Mi padre te dió las armas,
Mi madre te dió el caballo,
Yo te calcé las espuelas.....

Cette même scène se trouve dans la *Crónica general* & dans la *Crónica del Cid.* Elle est racontée dans *Guzman de Alfarache* (II, 11). On peut en rapprocher la parodie de Cervantes dans la Veillée des armes du *Quijote* (I, 3)

Vers 1. — Dans *lealtad, lea* est monosyllabe, comme dans *estropeado* (Argensola), *vagueando* (Calderón), &c.

REY. Honro a mi sangre en Rodrigo.
Diego Laynez, alçad. 5
Mis proprias armas le he dado
para armalle Cauallero.
DIEGO. Ya, Señor, las ha velado,
y ya viene...
REY. Ya lo espero.
DIEGO. Excesivamente honrado, 10
Pues don Sancho mi Señor,
mi Principe, y mi Señora
la Reyna, le son, Señor,
padrinos.
REY. Pagan agora
lo que deuen a mi amor. 15

[ESCENA II]

Salen la Reyna y el Principe don Sancho, la Infanta doña Urraca, Ximena Gomez, el conde Loçano, Arias Gonçalo, y Perançules[1].

URRACA. Que te parece, Ximena,
de Rodrigo?
XIMENA. Que es galan,

Vers 4. — De bonne heure, l'imagination populaire avait rattaché le Cid à la famille royale. Voyez *Crónica rimada*, v. 299 & suiv. :

Rodrigo, fijo de don Diego è nieto de Layn Calvo,
E nieto del conde Nuño Alvares de Amaya è visnieto del rey de Leon.

— Nobiliori de genere ortus
Quod in Castella non est illo majus.....
(*Chant latin du douzième siècle.*)

Vers 5. — Dans *Laynez*, *Layn*, *Lain*, *ay*, *ai* sont ordinairement dissyllabiques. Parfois, cependant, ils sont monosyllabiques :

A la sangre de Lain Calvo. (*Rom.*)

Vers 9. — V : *le*.
[1] — R : *y Rodrigo*.

y que sus ojos le dan *A parte.*
al alma sabrosa pena.

REY. Que bien las armas te estan! 20
Bien te asientan!

RODRIGO[1]. No era llano,
pues tu les diste los ojos,
y Arias Gonçalo la mano?

ARIAS. Son del cielo tus despojos,
y es tu valor Castellano. 25

REY. Que os parece mi ahijado?

SANCHO. No es galan, fuerte, y lucido?

CONDE. Brauamente le han honrado
los Reyes.

PERANSULES. Estremo ha sido.

RODRIGO. Besare lo que ha pisado 30
Quien tanta merced me ha hecho.

REY. Mayores las merecias.
Que robusto, que bien hecho!
Bien te vienen armas mias.

RODRIGO. Es tuyo tambien mi pecho. 35

REY. Lleguemonos al altar
del Santo Patron de España.

DIEGO. No hay mas glorias que esperar.

RODRIGO. Quien te sirue, y te acompaña,
al cielo puede llegar. [A²]

Corren una cortina, y parece[2] *el altar de Santiago, y en el una fuente de plata, una espada, y unas espuelas doradas*[3].

REY. Rodrigo, quereys ser Cauallero? [p. 2]

RODRIGO. Si quiero.

[1] — Dans V, Rodrigue est toujours désigné sous le nom de *Cid*.
Vers 22, 23. — « Tu as daigné me les choisir, & A. G. a daigné me les mettre. »
Vers 24. — *Del cielo* = *divinos*.
Vers 29. — *Estremo*. — Cf. vv. 53, 89.
Vers 32. — *Las* sous-entendu *mercedes*, par syllepse.
[2] — V : *aparece*.
[3] — Dans la chapelle de Saint-Jacques.

REY. Pues Dios os haga buen Cauallero.
Rodrigo, quereys ser Cauallero?
RODRIGO. Si quiero. 45
REY. Pues Dios os haga buen Cauallero.
Rodrigo, quereys ser Cauallero?
RODRIGO. Si quiero.
REY. Pues Dios os haga buen Cauallero. —
Cinco batallas campales 50
vencio en mi mano esta espada,
y pienso dexarla honrada
a tu lado.
RODRIGO. Estremos tales
mucho haran, Señor, de nada.
Y assi porque su alabança 55
llegue hasta la esfera quinta,
ceñida en tu confiança,
la quitare de mi cinta,
colgarela en mi esperança.
Y por el ser que me ha dado 60
el tuyo, que el cielo guarde,
de no boluermela al lado
hasta estar asegurado
de no hazertela couarde,

Vers 50. — Cf. *Poema del Cid*, v. 792 :

Que mio Cid Ruy Diaz lid campal ha vencida.

Vers 57. — « Cette épée que ta confiance en moi me permet de ceindre... »
Vers 59. — *Colgarela en mi esperança* = Colgaréla en la esperanza de hacerme luego digno de ceñirla... — Cf. *Barbad. Coron.*, p. 46 :

De una esperanza fallida
Vivi colgado, y la suerte
Gustó de darme la muerte
Colgada como la vida.

Vers 60. — « Par la dignité nouvelle qui la tienne vient de me conférer... »
Vers 60 & suivants. — « Comment rétablir la strophe 60-65, où manque évidemment le mot *juro?* Cf. I, 325 : *Otra vez juro y prometo.* » (Morel Fatio, *Rev. crit.*, 12 avr. 1879.) — Ne peut-on faire dépendre la proposition infinitive de l'idée contenue dans les mots : *en mi esperança?*

Que sera hauiendo vencido 65
cinco campales batallas.

CONDE. Ofrecimiento atreuido !

REY. Yo te dare para dallas
la ocasion que me has pedido.
Infanta, y vos le pone 70
la espuela.

RODRIGO. Bien soberano!

URRACA. Lo que me mandas hare.

RODRIGO. Con un fauor de tal mano
sobre el mundo pondre el pie.

Ponele las espuelas.

URRACA. Pienso que te haure obligado, 75
Rodrigo, acuerdate desto !

RODRIGO. Al cielo me has leuantado.

XIMENA. Con la espuela que le ha puesto [*A parte.*]
el coraçon me ha picado.

RODRIGO. Y tanto seruirte espero, 80
como obligado me hallo.

REYNA. Pues eres ya Cauallero,

Vers 65. — De même, dans la *Crónica rimada,* Rodrigue déclare qu'il ne reverra Chimène qu'après cinq victoires :

V. 420 Mas prometolo a Christus que vos non besse la mano,
Nin me vea con ella en yermo nin en poblado
Hasta que vensa cinco lides en buena lid en campo.

Vers 70. — *Infanta, y vos.* « Et vous, de votre côté, Infante... » Cf. v. 92. — *Pone* (poné) = *poned.* De même *andá, servi, deci, tené,* &c. Cf. Foerster, *Span. Sprachlehre,* p. 320.

Vers 76. — Voyez plus haut (p. 5) le romance auquel il est fait allusion ici. Il est inséré dans la *Parte segunda* des *Mocedades,* v. 1167 & suiv.

Vers 79. — Cf. *Mal casados de Valencia,* I, 1 :

. . . Quita esas espuelas,
Quitalas, y con razon
Las pondré en mi corazon.

— *Amor constante,* II : Leonido : *Sube en el cavallo, y pica.* — Rey : *Harto picado me voy!* — Jeu de mots très fréquent.

ve a ponerte en un cauallo,
Rodrigo, que darte quiero.
Y yo, y mis Damas saldremos 85
a verte salir en el.

SANCHO. A Rodrigo acompañemos.

REY. Principe, salid con el.

PERANSULES. Ya estas honras son estremos. *A parte.*

RODRIGO. Que vasallo merecio 90
ser de su Rey tan honrado?

SANCHO. Padre, y quando podre yo
ponerme una espada al lado?

REY. Aun no es tiempo.

SANCHO. Como no?

REY. Parecerate pesada, 95
que tus años tiernos son.

SANCHO. Ya desnuda, o ya embaynada,
las alas del coraçon
hazen ligera la espada.
Yo, Señor, quando su azero 100
miro de la punta al pomo,
con tantos brios le altero, [p. 3]
que a ser un monte de plomo
me pareciera ligero.
Y si Dios me da lugar 105
de ceñilla, y satisfecho
de mi pujança, lleuar

Vers 89. — M : *estremas*, rime fausse. — Sur la jalousie des courtisans contre le Cid, voyez la *Chanson latine : Donec coeperunt ei invidere Compares aulae, Dicentes regi : Domine, quid facis?... Cum Rodericum sublimari sinis, Displicet nobis.*

Vers 98. — *Las alas del coraçon*, prop. les oreillettes du cœur, autre jeu de mots dont les poètes castillans abusent.

Vers 101. — *Le altero*, je manie, je brandis cette épée. Emploi rare de *alterar*, dans le sens de *blandir, menear, agitar*. — Cf. *La turbacion altera la mano y rige sin orden la aguja. Célest.*, 10. — Il semble difficile d'interpréter : *altero el coraçon*. Voyez cependant v. 1589, & Tirso, *El castigo del pensé que*, II, 2 : *Amor, que es niño, se altera De ver espadas desnudas.*

en hombros, espalda, y pecho,
gola, peto, y espaldar,
Vera el mundo que me fundo 110
en ganalle, y si le gano,
veran mi valor profundo,
sustentando en cada mano
un polo de los del mundo.

REY. Soys muy moço, Sancho, andad, 115
con la edad dareys desuio
a esse brio.

SANCHO. Imaginad
que pienso tener mas brio
quanto tenga mas edad.

RODRIGO. En mi tendra vuestra Alteza 120
para todo un fiel vasallo.

CONDE. Que braua naturaleza!

SANCHO. Ven, y pondraste a cauallo.

PERANSULES. Sera la misma braueza.

REY. Vamos a vellos.

DIEGO. Bendigo, 125
hijo, tan dichosa palma.

REY. Que de pensamientos sigo! [*A parte.*]

XIMENA. Rodrigo me lleua el alma. *A parte.*

URRACA. Bien me parece Rodrigo. *A parte.*

Vanse, y quedan el Rey, el conde Loçano, Diego Laynez, Gonçalo, y Peransules.

Vers 110. — *Me fundo* = Je prétends non sans fondement, *apoyo con motivos y razones eficaces la esperanza de que le he de ganar.*
Vers 119. — *Quanto.* — M : *cuando.*
Vers 122 & 124. — Le comte & Peranzulez parlent de D. Sancho.
Vers 126. — *Palma* = *triunfo.* Jacinto Polo :

Muy bien la palma te está,
Pero si es cosa notoria
Que no es palma de victoria,
Palma de virgen será.

[ESCENA III][1]

REY. Conde de Orgaz, Peransules, 130
Laynez, Arias Gonçalo,
los quatro que hazeys famoso
nuestro Consejo de estado,
esperad, bolued, no os vays,
sentaos, que tengo que hablaros. 135

Sientanse todos quatro, y el Rey en medio de ellos.

Murio Gonçalo Bermudes
que del Principe don Sancho
fue Ayo, y murio en el tiempo
que mas le importaua el Ayo.
Pues dexando estudio y letras 140
el Principe tan temprano,
tras su inclinacion le lleuan
guerras, armas, y cauallos.
Y siendo de condicion
tan indomable, y tan brauo, 145
que tiene asombrado el mundo
con sus prodigios estraños,
un vasallo ha menester
que tan leal, como sabio,
enfrene sus apetitos 150

[1] — Dans une salle du palais. Voyez v. 287.

Vers 130. — *Orgaz*. Le comté d'Orgaz est situé entre Ciudad Real & Tolède, au pied de la Sierra de Yebenes. La légende veut que Chimène soit née dans la ville d'Orgaz. Une autre tradition relative à D. Gonzalo Ruiz de Toledo, seigneur d'Orgaz, a inspiré au Greco l'un de ses chefs-d'œuvre, que l'on peut voir actuellement dans l'église de Santo Tomé, à Tolède. Le nom de *D. Gómez Gormaz*, qui se trouve dans la *Crón. rim.*, dans la *Crón. gener.* & dans le Romanc., est irrégulièrement formé d'un patronymique & du nom d'un château-fort, pris par le Cid.

Vers 142 & 143. — Remarquez le renversement de l'ordre logique des termes de la proposition.

con prudencia, y con recato.
Y assi yo viendo, parientes
mas amigos que vasallos,
que es Mayordomo mayor
de la Reyna Arias Gonçalo, 155
y que de Alonso y Garcia
tiene la cura a su cargo
Peransules, y que el Conde
por muchas causas Loçano,
para mostrar que lo es, 160
viste azero, y corre el campo :
quiero que a Diego Laynez
tenga el Principe por Ayo.
Pero es mi gusto que sea
con parecer de los quatro, 165
columnas de mi corona,
y apoyos de mi cuydado.

ARIAS. Quien como Diego Laynez
puede tener a su cargo
lo que importa tanto a todos, 170
y al mundo le importa tanto?

PERANSULES. Merece Diego Laynez
tal fauor de tales manos.

CONDE. Si, merece, y mas agora
que a ser contigo ha llegado 175
preferido a mi valor [A3]

Vers 159. — L'épithète de *Lozano* (= *airoso, gallardo*), qui n'a en elle-même rien d'offensant, est devenue un véritable surnom pour le comte. Voyez v. 485, & Cf. rom. 717 :

Don García habia por nombre
Postrer Conde muy lozano. .

Vers 161. — *Corre el campo* = entra en son de guerra en los campos de sus contrarios. Cf. Mariana, II, 23 : *Masinissa, con voz de correr los campos comar canos, passó à tierra firme.*

Vers 166. — *Amor constante,* III, Rey :

... Que como soys pilares, donde estriba
El supremo valor de mi grandeza...

tan a costa de mi agrauio. [p. 4]
Hauiendo yo pretendido
el seruir en este cargo
al Principe mi Señor, 180
que el cielo guarde mil años,
deuieras mirar, buen Rey,
lo que siento, y lo que callo
por estar en tu presencia,
si es que puedo sufrir tanto. 185
Si el viejo Diego Laynez
con el peso de los años
caduca ya, como puede,
siendo caduco, ser sabio?
Y quando al Principe enseñe 190
lo que entre exercicios varios
deue hazer un Cauallero
en las plaças, y en los campos,
podra para dalle exemplo,
como yo mil vezes hago, 195
hazer una lança hastillas,
desalentando un cauallo?
Si yo...

REY. Baste!

DIEGO. Nunca, Conde,
anduuistes tan loçano.
Que estoy caduco confieso, 200

Vers 177. — *Agravio* = derecho agraviado. — « El que tiene derecho á un ascenso que no ha conseguido, se cree agraviado; si á este agravio se ha añadido un desprecio de su mérito, se cree ofendido. » (Huerta, *Sinón. Castell.*) Cf. *Quij.*, II, 22. — A rapprocher du *Cid*, de Corneille, I, 1, vv. 43 & suiv. (Edit. Larroumet.)

Vers 182. — *Devieras.* — L'imparfait pour le plus-que-parfait du subjonctif. Cf. Wiggers, *Gramm. d. span. Spr.* p. 231, b.

Vers 186. — Comparez à ce qui suit la scène III de l'acte I du *Cid* (vv. 170-236).

Vers 193. — *Plaça* est synonyme à la fois de *lugar fortificado* & de *torneo, justa.* Ce second sens me paraît préférable ici, comme faisant mieux opposition à *campos.* On sait que l'habileté dans les joûtes faisait partie de l'éducation d'un chevalier.

que el tiempo en fin puede tanto.
Mas caducando, durmiendo,
feneciendo, delirando,
puedo, puedo enseñar yo
lo que muchos ignoraron. 205
Que si es verdad que se muere
qual se biue, agonizando,
para biuir dare exemplos,
y valor para imitallos.
Si ya me faltan las fuerças 210
para con pies y con braços
hazer de lanças hastillas,
y desalentar cauallos,
de mis hazañas escritas
dare al Principe un traslado, 215
y aprendera en lo que hize,
sino aprende en lo que hago.
Y vera el mundo, y el Rey,
que ninguno en lo criado
merece...

REY. Diego Laynez! 220

CONDE. Yo lo merezco...

REY. Vasallos!

CONDE. Tambien como tu, y mejor.

REY. Conde!

DIEGO. Recibes engaño.

CONDE. Yo digo...

REY. Soy vuestro Rey!

DIEGO. No dizes?

Vers 214. — *Cid*, I, v. 185 :

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

Vers 222. — *Cid*, I, v. 223 :

Et par là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

CONDE. Dira la mano 225
lo que ha callado la lengua.

Dale una bofetada[1].

PERANSULES. Tente !
DIEGO. Ay! viejo desdichado!
REY. A! de mi guarda!
DIEGO. Dexadme!
REY. Prendelde!
CONDE. Estas enojado?
Espera, escusa alborotos, 230
Rey poderoso, Rey magno,
y no los haura en el mundo
de hauellos en tu palacio.
Y perdonale esta vez
a esta espada, y a esta mano 235
el perderte aqui el respeto,
pues tantas y en tantos años
fue apoyo de tu corona,
caudillo de tus soldados,
defendiendo tus fronteras, 240
y vengando tus agrauios.
Considera que no es bien
que prendan los Reyes sabios
a los hombres como yo,
que son de los Reyes manos, 245
alas de su pensamiento,

[1] — Comp. à cette scène la scène dernière de l'acte I du *Cavallero bobo*, de Castro, où le Prince Lotario donne également un soufflet au Duc. — Dans la *Crónica rimada*, Rodrigue n'a à venger que le pillage de ses troupeaux par le comte. Dans la *Crón. gen.* & dans la *Crón. del Cid*, on ne dit point la cause du duel. Le romance 726 parle d'un incident de chasse, les rom. 728 & 729 d'un soufflet, mais sans en dire la cause.

Vers 232-233. — *Y aunque los sepa tu palacio, los ignorara el mundo.* — *De* = si. (*Gram. Acad.*, p. 196.)

Vers 237. — *Tantas*, sous-entendu *vezes*.

Vers 246. — *Alas*, parce qu'ils exécutent rapidement la pensée, les ordres du ouverain.

y coraçon de su estado.

REY. Ola?

PERANSULES. Señor?

ARIAS. Señor?

REY. Conde?

CONDE. Perdona. *Vase el Conde.*

REY. Espera, villano!
Seguilde!

ARIAS. Parezca agora 250
tu prudencia, gran Fernando!

DIEGO. Llamalde, llamad al Conde,
que venga a exercer el cargo
de Ayo de vuestro hijo,
que podra mas bien honrallo; 255 [p. 5]
pues que yo sin honra quedo,
y el lleua altiuo y gallardo,
añadido al que tenia,
el honor que me ha quitado.
Y yo me yre, si es que puedo, 260
tropeçando en cada paso
con la carga de la afrenta
sobre el peso de los años,
donde mis agrauios llore
hasta vengar mis agrauios. 265

REY. Escucha, Diego Laynez!

DIEGO. Mal parece un afrentado
en presencia de su Rey.

Vers 250. — *Seguilde* = *Seguidle*, comme plus haut (v. 229) *prendelde* = *prendedle*. — Ces interversions étaient encore fréquentes à l'époque de Castro. On trouve côte-à-côte dans Cervantes les deux formes : *asilde y llevadle*. La lettre *l* se trouve même à la fois avant & après le *d* : *amaldle*. — Cf. Cornu, *Romania*, 1880, IX, p. 71.

Vers 252. — *Cid*, v. 251 :

Comte, sois de mon prince à présent gouverneur, *&c.*

Vers 267-268. — *Cid*, v. 252 :

Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur.

REY. Oyd!
DIEGO. Perdonad, Fernando!
Ay! sangre que honrò a Castilla! 270

Vase Diego Laynes.

REY. Loco estoy!
ARIAS. Va apasionado.
REY. Tiene razon. Que hare, amigos?
Prendere al Conde Loçano?
ARIAS. No, Señor, que es poderoso,
arrogante, rico, y brauo, 275
y auenturas en tu imperio
tus reynos y tus vasallos.
Demas de que en casos tales
es negocio aueriguado
que el prender al delinquente 280
es publicar el agrauio.
REY. Bien dizes. Ve, Peransules,
siguiendo al Conde Loçano;
sigue, tu, a Diego Laynez. [*A Arias.*]

Vers 271. — *Apasionado* = *enojado*. Guevara, *Adrian.*, 13 : *Quando aconteciau algunos casos graves, apasionabase y enojabase de subito.*
Vers 274. — Romance 727 :

Miraba (*el Cid*) el bando temido
Del poderoso contrario,
Que tenia en las montañas
Mil amigos Asturianos.
Miraba como en las Cortes
Del rey de Leon Fernando
Era su voto el primero,
Y en guerras mejor su brazo.

— Ce romance est inséré plus loin, v. 506 & suiv.
Vers 277. — *En tu imperio.* Pour maintenir ton autorité. — Cf. rom. 733 & 734 :

Si yo prendo ó mato al Cid,
Mis cortes revolveránse.

— Dans le *Médico de su honra*, de Calderón, D. Pedro fait arrêter D. Gutierre & D. Arias pour avoir fait mine de dégaîner en sa présence (I, 17).
Vers 282 & 284. — Voyez plus loin (vv. 301, 302) les raisons du choix.

Dezid de mi parte a entrambos : 285
que pues la desgracia ha sido
en mi aposento cerrado,
y está seguro el secreto,
que ninguno a publicallo
se atreua, haziendo el silencio 290
perpetuo, y que yo lo mando
so pena de mi desgracia.

PERANSULES. Notable razon de estado!

REY. Y dile a Diego Laynez [*A Arias.*]
que su honor tomo a mi cargo, 295
y que buelua luego a verme;
y di al Conde que le llamo, [*A Peransules.*]
y le aseguro, y veremos
si puede hauer medio humano
que componga estas desdichas. 300

PERANSULES. Yremos.

REY. Bolued bolando!

ARIAS. Mi sangre es Diego Laynez.

PERANSULES. Del Conde soy primo hermano.

REY. Rey soy mal obedecido : [*A parte.*]
castigare mis vasallos. *Vanse.* 305

Vers 285.— *Entrambos.*— Valdés, *Diál. de las leng.* : « Ni tampoco digo, como algunos, *ambos* y *ambas* por *entrambos* y *entrambas*, porque, aunque al parecer se conforman más con el latin aquéllos que éstos son éstos más usados y han adquirido opinion de mejores vocablos. »

Vers 298.— *Le aseguro. Asegurar*, non pas ici *emprisonner*, mais *donner un sauf-conduit.* — Cf. rom. 734, & la variante de Timoneda :

El Cid envió á llamare
Que venga sobre seguro,
Que le quiere perdonare.

[ESCENA IV][1]

Sale Rodrigo con sus hermanos Hernan Diaz y Bermudo Lain, que le salen quitando las armas.

RODRIGO. Hermanos, mucho me honrays.
BERMUDO. A nuestro hermano mayor
seruimos.
RODRIGO. Todo el amor
que me deueys, me pagays.
HERNAN. Con todo hauemos quedado, 310
que es bien que lo confesemos,
imbidiando los estremos
con que del Rey fuiste honrado.
RODRIGO. Tiempo, tiempo vendra, hermanos,
en que el Rey, placiendo a Dios, 315
pueda emplear en los dos
sus dos liberales manos,
Y os de con los mismos modos
el honor que mereci;
que el Rey que me honra a mi 320
honra tiene para todos.
Yd colgando con respeto
sus armas, que mias son;
a cuyo heroyco blasón
otra vez juro, y prometo : 325
De no ceñirme su espada,
que colgada aqui estara
de mi mano, y està ya
de mi esperança colgada,

[1] — Salle dans le palais de Diego Laynez.
Vers 310. — *Havemos* = *hemos*. Voyez Foerster, *o. c.*, p. 332, nº 16.
Vers 324. — *Blason* = *divisa que un cavallero trae en sus armas*. (Covarrubias, *Tesoro*.)

Hasta que llegue a vencer [A4] 330
cinco batallas campales. [p. 6]

BERMUDO. Y quando, Rodrigo, sales
al campo?

RODRIGO. A tiempo ha de ser.

[ESCENA VI]

Sale Diego Laynez con el baculo partido en dos partes.

DIEGO. Agora cuelgas la espada,
Rodrigo?

HERNAN. Padre!

BERMUDO. Señor! 335

RODRIGO. Que tienes?

DIEGO. No tengo honor. *A parte.*
Hijos!...

RODRIGO. Dilo.

DIEGO. Nada, nada.
Dexadme solo!

RODRIGO. Que ha sido?
De honra son estos enojos.
Vertiendo sangre los ojos, 340
con el baculo partido...

DIEGO. Salios fuera!

RODRIGO. Si me das
licencia, tomar quisiera
otra espada.

DIEGO. Esperad fuera!
Salte, salte como estas! 345

HERNAN. Padre!

BERMUDO. Padre!

DIEGO. Mas se aumenta
mi desdicha.

RODRIGO. Padre amado!
DIEGO. Con una afrenta os he dado *A parte.*
a cada uno una afrenta.
Dexadme solo!
BERMUDO. Cruel 350
es su pena.
HERNAN. Yo la siento.
DIEGO. Que se caera este aposento *A parte.*
si hay quatro afrentas en el.
No os vays?
RODRIGO. Perdona.
DIEGO. Que poca
es mi suerte!
RODRIGO. Que sospecho! 355
Pues ya el honor en mi pecho
toca a fuego, al arma toca.

Vanse los tres.

[ESCENA VI]

DIEGO. Cielos! peno, muero, rabio!
No mas baculo rompido,
pues sustentar no ha podido 360
sino al honor, al agrauio.
Mas no os culpo como sabio,
mal he dicho, perdonad;
que es ligera autoridad
la vuestra, y solo sustenta 365
no la carga de una afrenta,
sino el peso de una edad.
Antes con mucha razon
os vengo a estar obligado,

Vers 360. — « Il a pu me soutenir honoré, mais non outragé. »

pues dos palos me haueys dado 370
con que vengue un bofeton.
Mas es liuiana opinion
que mi honor fundarse quiera
sobre cosa tan ligera.
Tomando esta espada, quiero 375
lleuar baculo de acero,
y no espada de madera.

Ha de hauer unas armas colgadas en el tablado, y algunas espadas.

Sino me engaño, valor
tengo que mi agrauio siente.
En ti, en ti, espada valiente, 380
ha de fundarse mi honor!
De Mudarra el vengador
eres. Tu acero afamolo
desde el uno al otro polo :
pues vengaron tus heridas 385
la muerte de siete vidas,
venga en mi un agrauio solo!
Esto es blandir, o temblar?
pulso tengo toda via,
aun yerue mi sangre fria, 390
que tiene fuego el pesar.

Vers 380. — *Cid*, v. 255 :

Et toy, de mes exploits glorieux instrument, &c.

Vers 382. — Voyez le rom. 694 :

Sale Mudarra Gonzalez
El valiente vengador...

— Pour venger Doña Lambra, sa femme, offensée par les sept Infants de Lara, Ruy Velázquez livra à Almanzor ces derniers & leur père, Gonzalo Gustios. Almanzor, après avoir tué les sept Infants, présenta leurs têtes à Gustios. Mais celui-ci eut d'Axa, fille d'Almanzor, Mudarra le Bâtard, qui vengea ses frères & tua Ruy Velázquez.

Vers 389. — *Pulso.* « *Seguridad ó firmeza en la mano para ejecutar una acción con acierto, como jugar la espada.* » (Dicc. Acad.)

Bien me puedo auenturar.
Mas, ay cielo! engaño es,
que qualquier tajo, o reues
me lleua tras si la espada, 395
bien en mi mano apretada,
y mal segura en mis pies.
Ya me parece de plomo,
ya mi fuerça desfallece,
ya caygo, ya me parece 400
que tiene a la punta el pomo.
Pues que he de hazer? Como, como,
con que, con que confiança
dare paso a mi esperança,
quando funda el pensamiento 405
sobre tan flaco cimiento [p. 7]
tan importante vengança?
O caduca edad cansada!
Estoy por pasarme el pecho.
A! Tiempo ingrato, que has hecho? 410
Perdonad, valiente espada,
y estad desnuda, y colgada,
que no he de embaynaros, no!
Que pues mi vida acabò
donde mi afrenta comiença, 415
teniendo os a la verguença
direys la que tengo yo.
Desuaneceme la pena!
Mis hijos quiero llamar;
que aunque es desdicha tomar 420
vengança con mano agena,
el no tomalla condena

Vers 394. — *Que* = *puesto que.*
Vers 416. — L'épée, exposée nue à tous les yeux, est, en quelque sorte, au pilori. « Ta honte proclamera la mienne. » Voyez v. 512 & suiv.
Vers 418. — *Desvaneceme,* trouble mes idées, *me turba el sentido.*

con mas veras al honrado.
En su valor he dudado,
teniendome suspendido 425
el suyo par no sabido,
y el mio por acabado.
Que hare?... No es mal pensamiento.—
Hernan Dias?

[ESCENA VII][1]

Sale Hernan Dias.

HERNAN. Que me mandas?
DIEGO. Los ojos tengo sin luz, 430
la vida tengo sin alma.

[1] — Romance 725 :

Mandó llamar á sus hijos,
Y sin decilles palabra
Les fué apretando uno á uno
Las fidalgas tiernas palmas...
Mas prestando el honor fuerzas,
A pesar del tiempo y canas,
A la fría sangre y venas,
Les apretó de manera
Que dijeron : Señor, basta,
¿ Qué intentas ó qué pretendes?
Suéltanos ya que nos matas. —
Mas cuando llegó á Rodrigo,
Casi muerta la esperanza
Del fruto que pretendia,..
Soltedes, padre, en mal hora,
Soltedes, en hora mala... &c.

Romance 726 :

Al mayor habia tomado,
Queriendo hablarle en secreto;
Metióle en un apartado,
Tomóle el dedo en la boca,
Fuertemente le ha apretado.....
Al Cid metiera el postrero
Qu'era el mas chico, y bastardo.
Tomóle el dedo en la boca,
Fuertemente le ha apretado :
Con el gran dolor que siente,
Un bofeton le ha amagado.

HERNAN. Que tienes?
DIEGO. Ay hijo! ay hijo!
Dame la mano; estas ansias
con este rigor me aprietan.

Tomale la mano a su hijo, y aprietasela lo mas fuerte que pudiere.

HERNAN. Padre, padre, que me matas! 435
Suelta, por Dios! suelta, ay cielo!
DIEGO. Que tienes? que te desmaya?
Que lloras, medio muger?
HERNAN. Señor!
DIEGO. Vete! vete! calla!
Yo te di el ser? No es posible! 440
Salte fuera!
HERNAN. Cosa estraña! *Vase.*
DIEGO. Si assi son todos mis hijos
buena queda mi esperança! —
Bermudo Lain?

[ESCENA VIII]

Sale Bermudo Lain.

BERMUDO. Señor?
DIEGO. Una congoja, una basca 445
tengo, hijo! Llega, llega,
dame la mano! *Aprietale la mano.*
BERMUDO. Tomalla
puedes. Mi padre, que hazes?
Suelta! dexa! quedo! basta!
Con las dos manos me aprietas? 450
DIEGO. A infame! Mis manos flacas
son las garras de un leon?

Y aunque lo fueran, bastaran
a mouer tus tiernas quexas?
Tu eres hombre? Vete, infamia 455
de mi sangre!

BERMUDO. Voy corrido. *Vase.*

DIEGO. Hay tal pena? hay tal desgracia?
En que columnas estriba
la nobleza de una casa
que dio sangre a tantos Reyes! 460
Todo el aliento me falta. —
Rodrigo?

[ESCENA IX].[1]

Sale Rodrigo.

RODRIGO. Padre? Señor,
es posible que me agrauias?
Si me engendraste el primero,
como el postrero me llamas? 465

DIEGO. Ay hijo! muero!

RODRIGO. Que tienes?

DIEGO. Pena, pena, rabia, rabia!

Muerdele un dedo de la mano fuertemente.

RODRIGO. Padre, soltad en mal hora!
Soltad, padre, en hora mala!

[1] — Comparer à une scène très semblable (II, 1) du *Cavallero bobo*, entre le Duc, souffleté comme Diego Laynez, & ses trois fils. Anteo, l'aîné, y joue le rôle de Rodrigue.

Sino fuerades mi padre 470
dieraos una bofetada!

DIEGO. Ya no fuera la primera.

RODRIGO. Como?

DIEGO. Hijo, hijo del alma!
Esse sentimiento adoro,
essa colera me agrada, 475
essa braueza bendigo!
Essa sangre alborotada [A5]
que ya en tus venas rebienta, [p. 8]
que ya por tus ojos salta,
es la que me dio Castilla, 480
y la que te di heredada
de Lain Caluo, y de Nuño,
y la que afrentó en mi cara
el Conde, el Conde de Orgaz,

Vers 470. — Romance 725 (suite) :

... Que á no ser padre, no hiciera
Satisfaccion de palabras,
Antes con la mano mesma
Vos sacara las entrañas,
Faciendo lugar el dedo
En vez de puñal ó daga.

— *Fuerades*, forme archaïque (= *fuerais*) encore fréquente au dix-septième siècle, surtout dans les *esdrújulos*. On trouve parfois, par analogie, la formation illogique: *distedes* = *disteis* [dedistis]. Enfin, *—eis* (*—edes*) devient aussi *—és : tenés, ternés* [*tendreis*].

Vers 473. — Romance 725 :

Llorando de gozo el viejo
Dijo : Fijo de mi alma,
Tu enojo me desenoja,
Y tu indignacion me agrada...

— Romance 726 :

El padre, que aquesto vido,
Grandes abrazos le ha dado :
Ven acá, tu, hijo amado,
A tí encomiendo mis armas...

Vers 474. — *Cid*, v. 262 & suiv. :

Agréable colère !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnoy mon sang à ce noble couroux..., &c.

esse a quien Loçano llaman. 485
Rodrigo, dame los braços!
Hijo, esfuerça mi esperança,
y esta mancha de mi honor
que al tuyo se estiende, laua
con sangre, que sangre sola 490
quita semejantes manchas.
Si no te llamè el primero
para hazer esta vengança,
fue porque mas te queria,
fue porque mas te adoraua. 495
Y tus hermanos quisiera
que mis agrauios vengaran,
por tener seguro en ti
el mayorazgo en mi casa.
Pero pues los vi, al prouallos, 500
tan sin brios, tan sin alma,
que doblaron mis afrentas,
y crecieron mis desgracias,
a ti te toca, Rodrigo :
cobra el respeto a estas canas. 505
Poderoso es el contrario,

Vers 488 & 489. — *Cid*, v. 267 :

... D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel.

Et dans une variante supprimée :

Mon honneur est le sien, & le mortel affront
Qui tombe sur mon chef rejaillit sur le sien.

Vers 490. — *Cid*, v. 274 :

Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.

Vers 499. — *Mayorazgo*. — Ce mot signifie à la fois le fils aîné, héritier du titre & des biens — comme c'est ici le cas, — & les privilèges attachés à la qualité de fils aîné, dans les familles nobles.

Vers 505. — Romance 725 :

Esos brios, mi Rodrigo,
Muéstralos en la demanda
De mi honor que está perdido
Si en tí no se cobra y gana.

Vers 506. — Voyez la note au vers 275.

y en palacio, y en campaña
su parecer el primero,
y suya la mejor lança.
Pero pues tienes valor 510
y discurso no te falta,
quando a la verguença miras
aqui ofensa, y alli espada,
no tengo mas que dezirte,
pues ya mi aliento se acaba, 515
y voy a llorar afrentas,
mientras tu tomas venganças.

[ESCENA X]

Vase Diego Laynes, dexando solo a Rodrigo.

RODRIGO. Suspenso de afligido
estoy. Fortuna, es cierto lo que veo?
Tan en mi daño ha sido 520
tu mudança, que es tuya, y no la creo?
Posible pudo ser, que permitiese
tu inclemencia que fuese
mi padre el ofendido, estraña pena!
y el ofensor el padre de Ximena? 525

Vers 512-13. — Voyez les vers 415 & 416. — *Cid*, v. 286 & suiv. :

Enfin tu sçais l'affront, & tu tiens la vengeance,
Je ne te dy plus rien; venge-moy, venge-toy,
Montre-toy digne fils d'un père tel que moy;
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vay les déplorer; va, cours, vole & nous venge.

Vers 521. — *La.* — V : *lo.*
Vers 524-25. — *Cid*, vv. 298-300 :

O Dieu! l'étrange peine!
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène!

De même, la chute de chacune des Stances du monologue de Rodrigue, dans Corneille, ramène le refrain des Octaves de Castro.

Que hare, suerte atreuida,
si el es el alma que me dio la vida?
Que hare (terrible calma!)
si ella es la vida que me tiene el alma?
Mezclar quisiera en confiança tuya 530
mi sangre con la suya;
y he de verte su sangre? braua pena!
Yo he de matar al padre de Ximena?
Mas ya ofende esta duda
al santo honor que mi opinion sustenta. 535
Razon es que sacuda [p. 9]
de amor el yugo, y la ceruiz esenta
acuda a lo que soy, que hauiendo sido
mi padre el ofendido,
poco importa que fuese, amarga pena! 540
el ofensor el padre de Ximena.
Que imagino? Pues que tengo
mas valor que pocos años,
para vengar a mi padre
matando al Conde Loçano, 545
que importa el bando temido

Vers 526. — *Atrevida* = *descomedida, enojosa, irrespetuosa.* — Guevara : « Cosa enojosa, cosa superba, cosa *atrevida,* cosa inconsiderada, y aun cosa irrespetuosa es querer uno ordenar la república. »

Vers 528. — *Calma,* incertitude. — *Mal casados de Val.,* p. 372, B. A. E : *Estoy en calma,* je ne sais que dire. — Cf. v. 534 : Mas ya ofende *esta duda.*

Vers 530. — *En confianza tuya* = *confiado en ti, suerte.*

Vers 532. — *Brava* = *fiera, dura.*

Vers 535. — *Mi opinion sustenta* = *mantiene mi fama.*

Vers 542 & suiv. — Tout le passage qui suit n'est autre chose que le romance 727, avec quelques changements :

Pensativo estaba el Cid,
Viéndose de pocos años,
Para vengar á su padre
Matando al conde Loçano.
Miraba el bando temido..., &c.

— A partir du vers 570, le romance est changé en *Redondilla.*

Vers 543. — *Mas valor que pocos años.* — *Cid,* v. 406 :

La valeur n'attend pas le nombre des années.

del poderoso contrario,
aunque tenga en las montañas
mil amigos Asturianos?
Y que importa que en la Corte 550
del Rey de Leon Fernando,
sea su voto el primero,
y en guerra el mejor su braço?
Todo es poco, todo es nada
en descuento de un agrauio, 555
el primero que se ha hecho
a la sangre de Lain Caluo.
Darame el cielo ventura
si la tierra me da campo,
aunque es la primera vez 560
que doy el valor al braço.
Lleuare esta espada vieja
de Mudarra el Castellano,
aunque esta bota, y mohosa
por la muerte de su amo. 565
Y si le pierdo el respeto,
quiero que admita en descargo
del ceñirmela ofendido,
lo que la digo turbado :
Haz cuenta, valiente espada, 570
que otro Mudarra te ciñe,
y que con mi braço riñe
por su honra maltratada.
Bien se que te correras
de venir a mi poder, 575
mas no te podras correr
de verme echar paso atras.

Vers 555. — *En descuento*, pour régler, pour solder.
Vers 561. — Remarquez ici encore le renversement des termes [= *doy al valor el brazo*]. Le romance dit : *á la honra esfuerzo y brazo*.
Vers 563. — *Castellano*, quoi qu'il fût de Grenade, mais son père Gustios était de Burgos.

Tan fuerte como tu acero
me veras en campo armado :
segundo dueño has cobrado 580
tan bueno como el primero.
Pues quando alguno me vença,
corrido del torpe hecho,
hasta la cruz en mi pecho
te escondere de verguença! *Vase.* 585

[ESCENA XI][1]

Salen a la ventana doña Urraca y Ximena Gomez.

URRACA. Que general alegria
tiene toda la ciudad
con Rodrigo!
XIMENA. Assi es verdad,
y hasta el sol alegra el dia.
URRACA. Ser: un brauo Cauallero, 590
galan, bizarro, y valiente.
XIMENA. Luze en el gallardamente
entre lo hermoso lo fiero.
URRACA. Con que brio, que pujança,
gala, esfuerço, y marauilla, 595
afirmandose en la silla,
rompio en el ayre una lança!
Y al saludar, no le viste
que a tiempo pico el cauallo?
XIMENA. Si lleuo para picallo 600
la espuela que tu le diste,
Que mucho?

[1] — Place sous les fenêtres du palais.
Vers 589. — Le sujet est *el dia*.

URRACA. Ximena, tente,
porque ya el alma recela
que no ha picado la espuela
al cauallo solamente. 605

[ESCENA XII]

Salen el Conde Loçano, y Peransules, y algunos criados.

CONDE. Confieso que fue locura,
mas no la quiero emendar.
PERANSULES. Querralo el Rey remediar [p. 10]
con su prudencia y cordura.
CONDE. Que ha de hazer?
PERANSULES. Escucha agora, 610
ten flema, procede a espacio. —
XIMENA. A la puerta de palacio
llega mi padre, y, Señora,
Algo viene alborotado.
URRACA. Mucha gente le acompaña. — 615
PERANSULES. Es tu condicion estraña.
CONDE. Tengo condicion de honrado.
PERANSULES. Y con ella has de querer
perderte?

Vers 604 & 605. — L'Infante veut-elle parler d'elle-même ou de Chimène? — Les deux interprétations sont également plausibles. Il se peut que Urraca s'exprime volontairement avec une obscurité calculée.

Vers 606. — *Cid*, v. 351 :

> Je l'avouë entre nous, mon sang, un peu trop chaud,
> S'est trop émeu d'un mot, & l'a porté trop haut,
> Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

Vers 611. — *Flema*, sang-froid. — « Ils n'ont que du *flegme* dans les veines ». (Pascal, *Prov.*)

Vers 618 & suiv. — *Cid*, v. 373 :

> Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance.....
> — Un seul jour ne perd pas un homme tel que moi.
> Tout l'État périra s'il faut que je périsse.

CONDE. Perderme? No,
que los hombres como yo 620
tienen mucho que perder,
Y ha de perderse Castilla
antes que yo.
PERANSULES. Y no es razon
el dar tu...
CONDE. Satisfacion?
Ni dalla, ni recebilla! 625
PERANSULES. Porque no? No digas tal!
Que duelo en su ley lo escriue?
CONDE. El que la da y la recibe,
es muy cierto quedar mal,
Porque el uno pierde honor, 630
y el otro no cobra nada;
el remitir a la espada
los agrauios es mejor.
PERANSULES. Y no hay otros medios buenos?
CONDE. No dizen con mi opinion. 635
Al dalle satisfacion
no he de dezir por lo menos,
Que sin mi, y conmigo estaua
al hazer tal desatino,
o porque sobraua el vino, 640
o porque el seso faltaua?

Vers 628. — *Y* [s. e. *el que*] *la recibe*. — *Cid*, vers supprimés par Corneille :

Ces satisfactions n'apaisent point une âme :
Qui les reçoit n'a rien, qui les fait se diffame,
Et de pareils accords l'effet le plus commun
Est de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un.

Vers 635. — *Cid*, v. 365 :

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime...

Vers 638-41 — « Ne me faudra-t-il pas dire pour le moins qu'en agissant si sottement, j'étais ou je n'étais pas hors de moi : dans le premier cas, parce que j'avais trop bu ; dans le second, parce que la raison me manque. » Le sens exigerait proprement : *sin mi ó conmigo*, & *el seso falta*, mais une raison prosodique peut

PERANSULES. Es assi.
CONDE. Y no es desuario
el no aduertir, que en rigor
pondre un remiendo en su honor
quitando un giron del mio? 645
Y en hauiendo sucedido,
hauremos los dos quedado,
el con honor remendado,
y yo con honor perdido.
Y sera mas en su daño 650
remiendo de otro color,
que el remiendo en el honor
ha de ser del mismo paño.
No ha de quedar satisfecho
de essa suerte, cosa es clara; 655
si sangre llamè a su cara,
saque sangre de mi pecho!
Que manos tendre y espada
para defenderme del.
PERANSULES. Essa opinion es cruel. 660
CONDE. Esta opinion es honrada.
Procure siempre acertalla
el honrado y principal;
pero si la acierta mal,
defendella, y no emendalla. 665
PERANSULES. Aduierte bien lo que hazes,
que sus hijos...
CONDE. Calla, amigo;
y han de competir conmigo
un caduco, y tres rapazes? *Vanse.*

expliquer la substitution de *y* à *ó*, & l'on peut d'autre part expliquer : *la raison me manquait en ce moment-là.* — Cf. rom. 728 : *Conde tirano... su fervor* [el de vuesa sangre] *Os movió á desaguisado Privandovos de razon.*

[ESCENA XIII]

Sale Rodrigo.

XIMENA. Parece que està enojado 670
mi padre, ay Dios! Ya se van.
URRACA. No te aflixas; trataran
alla en su razon de estado.
Rodrigo viene.
XIMENA. Y tambien
trae demudado el semblante. 675
RODRIGO. Qualquier agrauio es gigante [*A parte.*]
en el honrado. Ay mi bien!
URRACA. Rodrigo, que cauallero
pareces!
RODRIGO. Ay prenda amada!
URRACA. Que bien te asienta la espada 680
sobre seda, y sobre azero!
RODRIGO. Tal merced...
XIMENA. Alguna pena
señala, que puede ser?
URRACA. Rodrigo!
RODRIGO. Que he de verter [*A parte.*]
sangre del alma? Ay Ximena! 685
XIMENA. O fueron vanos antojos,
o pienso que te has turbado.
RODRIGO. Si, que las dos haueys dado [p. 11]
dos causas a mis dos ojos,
Pues lo fueron deste efeto 690
el darme con tal ventura,

Vers 673. — *Alla* — « *Allá* á veces denota algo que como si estuviera lejano no se distingue con claridad ni se puede definir. » (Cuervo, *Diccion.*, s. v.)

Ximena amor y hermosura,
y tu hermosura y respeto.

XIMENA. Muy bien ha dicho, y mejor
dixera, si no ygualara 695
la hermosura.

URRACA. Yo trocara *A parte.*
con el respeto el amor. —
Mas bien huuiera acertado
si mi respeto no fuera,
pues solo tu amor pusiera 700
tu hermosura en su cuydado,
Y no te causara enojos
el ver ygualarme a ti
en ella.

XIMENA. Solo senti
el agrauio de tus ojos, 705
Porque yo mas estimara
el vel estimar mi amor
que mi hermosura.

RODRIGO. O rigor
de fortuna! O suerte auara! *A parte.*
Con glorias creces mi pena! 710

URRACA. Rodrigo!

XIMENA. Que puede ser? [*A parte.*]

RODRIGO. Señora! — Que he de verter [*A parte.*]
sangre del alma? Ay Ximena!
Ya sale el Conde Loçano.
Como, terribles enojos! 715

Vers 694. — Exemple du Gongorisme alors à la mode. — « Bien dit! mais il eût mieux dit encore, s'il ne nous eût pas égalées en beauté. — *Urraque, à part :* Pour moi, j'échangerais volontiers son respect contre son amour. — *A Chimène :* Il aurait mieux dit si le respect ne l'avait retenu, car alors ton amour lui eût fait prendre garde seulement à ta beauté, & tu n'aurais pas lieu de te plaindre de le voir m'égaler à toi sur ce point. — *Chimène :* Je ne me plains que d'une chose, c'est qu'[ainsi] il ne rend point justice à tes beaux yeux [en m'égalant à toi]. Car, pour moi, j'aimerais mieux lui voir préférer mon amour à ma beauté. — *Rodrigue, à part :* O Fortune! tu accrois ma peine en me donnant si grand sujet d'orgueil! »

teniendo el alma en los ojos,
pondre en la espada la mano?

[ESCENA XIV]

Salen el Conde Loçano, y Peransules, y los criados.

PERANSULES. De lo hecho te contenta,
y ten por carcel tu casa.
RODRIGO. El amor alli me abrasa, *A parte.* 720
y aqui me yela el afrenta.
CONDE. Es mi carcel mi aluedrio,
si es mi casa.
XIMENA. Que tendra?
Ya está hecho brasa, y ya està
como temblando de frio. 725
URRACA. Hacia el Conde está mirando
Rodrigo, el color perdido.
Que puede ser?
RODRIGO. Si el que he sido [*A parte.*]
soy siempre, que estoy dudando?
XIMENA. Que mira? A que me condena? 730
RODRIGO. Mal me puedo resoluer. [*A parte.*]
XIMENA. Ay triste!
RODRIGO. Que he de verter *A parte.*
sangre del alma? Ay Ximena!
Que espero? O amor gigante,
en que dudo? Honor, que es esto? 735
En dos balanças he puesto
ser honrado, y ser amante?

Vers 716. — « Ayant mon âme [Chimène] sous les yeux », c'est-à-dire sous les yeux de Chimène.
Vers 722. — Mon bon plaisir est ma prison, si je n'en ai d'autre que mon palais.
Vers 726. — P : *Hasia.*
Vers 736. — *Balanças* = plateaux de la balance.

[ESCENA XV]

Salen Diego Laynez y Arias Gonçalo.

Mas mi padre es este; rabio
ya por hazer su vengança,
que cayo la una balança 740
con el peso del agrauio.
Couardes mis brios son,
pues para que me animara
huue de ver en su cara
señalado el bofeton. 745

DIEGO. Notables son mis enojos!
Deue dudar, y temer.
Que mira, si echa de ver
que le animo con los ojos?

ARIAS. Diego Laynez, que es esto? 750

DIEGO. Mal te lo puedo dezir.

PERANSULES. Por aca podremos yr, [*Al Conde.*]
que está ocupado aquel puesto.

CONDE. Nunca supe andar torciendo
ni opiniones, ni caminos. 755

RODRIGO. Perdonad, ojos diuinos, [*A parte.*]
si voy a matar muriendo! —
Conde!

CONDE. Quien es?

RODRIGO. A esta parte
quiero dezirte quien soy.

XIMENA. Que es aquello? Muerta estoy! — 760

CONDE. Que me quieres?

RODRIGO. Quiero hablarte.
Aquel viejo que està alli,
sabes quien es?

CONDE. Ya lo se.

Porque lo dizes?

RODRIGO. Porque? [p. 12]

Habla bajo, escucha.

CONDE. Di. 765

RODRIGO. No sabes que fue despojo
de honra, y valor?

CONDE. Si seria.

RODRIGO. Y que es sangre suya y mia
la que yo tengo en el ojo?
Sabes?

CONDE. Y el sabello (acorta 770
razones!), que ha de importar?

RODRIGO. Si vamos a otro lugar
sabras lo mucho que importa.

CONDE. Quita, rapaz, puede ser?
Vete, nouel Cauallero, 775
vete, y aprende primero
a pelear, y a vencer.
Y podras despues honrarte

Vers 758 & suiv. — *Cid*, v. 397 :

A moi, comte, deux mots. — Parle. — Oste-moy d'un doute.
Connais-tu bien Don Diègue ? — Ouy. — Parlons bas; écoute.
Sçais-tu que ce vieillard fut la mesme vertu
La vaillance & l'honneur de son temps? le sçais-tu ?
— Peut-estre. — Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sçais-tu que c'est son sang? le sçais-tu ? — Que m'importe ?
— A quatre pas d'icy je te le fais sçavoir.
— Jeune présomptueux! — Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années, &c.

— Voyez, sur la rencontre entre Rodrigue & le Comte, les rom. 728 [*Non es de sesudos homes*] & 729 [*Consolando al noble viejo*].

Vers 765. — *Habla bajo*. — Cette recommandation s'explique, chez Castro, par la présence de Chimène. Elle est plus difficile à comprendre chez Corneille.

Vers 766, 769 — V : *despojos*, & *los ojos*. — Rom. 728 :

Cuidarais que era mi padre
De Lain Calvo sucesor,
Y que no sufren los tuertos
Los que han de buenos blason, &c.

Vers 775. — *Novel*. — « En lo antiguo se entendía por el caballero que aun no tenía divisa, por no haberla ganado con las armas ». (*D. A.*)

de verte por mi vencido,
sin que yo quede corrido 780
de vencerte, y de matarte.
Dexa agora tus agrauios,
porque nunca acierta bien
venganças con sangre, quien
tiene la leche en los labios. 785

RODRIGO. En ti quiero començar
a pelear, y aprender;
y veras si se vencer,
vere si sabes matar.
Y mi espada mal regida 790
te dira en mi braço diestro,
que el coraçon es maestro
desta ciencia no aprendida.
Y quedare satisfecho,
mezclando entre mis agrauios 795
esta leche de mis labios,
y esa sangre de tu pecho.

PERANSULES. Conde!

ARIAS. Rodrigo!

XIMENA. Ay de mi!

DIEGO. El coraçon se me abrasa. [*A parte.*]

RODRIGO. Qualquier sombra desta casa [*Al Conde.*] 800
es sagrado para ti...

XIMENA. Contra mi padre, Señor?

RODRIGO. Y assi no te mato agora. [*Al Conde.*]

XIMENA. Oye!

RODRIGO. Perdonad, Señora,
que soy hijo de mi honor. — 805
Sigueme, Conde!

CONDE. Rapaz
con soberuia de gigante,
matarete si delante
te me pones; vete en paz!

Vete, vete, sino quies 810
que como en cierta ocasion
di a tu padre un bofeton,
te de a ti mil puntapies.

RODRIGO. Ya es tu insolencia sobrada!

XIMENA. Con quanta razon me aflixo! 815

DIEGO. Las muchas palabras, hijo,
quitan la fuerça a la espada.

XIMENA. Deten la mano violenta,
Rodrigo!

URRACA. Trance feroz!

DIEGO. Hijo! hijo! con mi boz 820
te embio ardiendo mi afrenta.

Entranse acuchillando el Conde y Rodrigo, y todos tras ellos, y dizen dentro lo siguiente.

CONDE. Muerto soy!

XIMENA. Suerte inhumana!
Ay padre!

PERANSULES. Matalde! muera!

URRACA. Que hazes, Ximena?

XIMENA. Quisiera
echarme por la ventana. 825
Pero bolare corriendo,
ya que no baxo bolando.
Padre!

DIEGO. Hijo!

URRACA. Ay Dios!

Sale Rodrigo acuchillandose con todos.

Vers 810. — *Quies* = *quieres*, forme poétique & populaire, usitée dans les romances. — Voyez Foerster, *o. c.*, p. 377. — Rom. 729 :

Faciendo dél menosprecio
El Conde se ha sonreido.
— Vete, rapaz, non te faga
Azotar cual paje niño.

RODRIGO. Matando
he de morir.
URRACA. Que estoy viendo?
CRIADO 1°. Muera! que al Conde matò. 830
CRIADO 2°. Prendeldo!
URRACA. Espera, que hazeys?
Ni le prendays, ni mateys!
Mirad que lo mando yo,
Que estimo mucho a Rodrigo,
y le ha obligado su honor. 835
RODRIGO. Bella Infanta, tal fauor
con toda el alma bendigo.
Mas es la causa estremada [p. 13]
para tan pequeño efeto,
interponer tu respeto 840
donde sobrara mi espada.
No matallos, ni vencellos
pudieras mandarme a mi,
pues por respetarte a ti
lo dexo con vida a ellos. 845
Quando me quieras honrar,
con tu ruego, y con tu boz,
deten el viento veloz,
para el indomito mar.
Y para parar el sol 850
te le opon con tu hermosura,
que para estos fuerça pura
sobra en mi braço español,
Y no yran tantos viniendo,
como parare matando. 855

Vers 831. — *Espera* = *Esperá, Esperad.*
Vers 838. — « Mais la cause [qui fait cesser cette lutte, c'est-à-dire ton intervention] est sans proportion avec le peu d'importance de cette lutte ».
Vers 850. — *Para, parar, pura.* — Ces allitérations & *retruécanos* sont trop dans le goût du temps pour qu'on ne les juge pas intentionnelles.

URRACA. Todo se va alborotando.
Rodrigo, a Dios te encomiendo,
Y el sol, el viento, y el mar
pienso, si te han de valer,
con mis ruegos detener, 860
y con mis fuerças parar.

RODRIGO. Beso mil vezes tu mano. —
Seguidme!

CRIADO 2°. Vete al abismo!

CRIADO 3°. Sigate el demonio mismo!

URRACA. O valiente Castellano! 865

Vers 863. — *Seguidme.* — Rodrigue s'adresse aux gens du comte.

Vers 865. — Rodrigo est le Castillan par excellence : *el mas famoso Castellano.* Il dit lui-même dans un romance :

Soy el Cid Campeador,
Castellano á las derechas.

FIN DEL ACTO PRIMERO

ACTO SEGUNDO

[ESCENA I][1]

Sale el Rey don Fernando, y algunos criados con el.

REY. Que ruido, grita, y lloro,
que hasta las nuues abrasa,
rompe el silencio en mi casa,
y en mi respeto el decoro?
Arias Gonçalo, que es esto? 870

[ESCENA II]

Sale Arias Gonçalo.

ARIAS. Una grande aduersidad!
Perderase esta ciudad
sino lo remedias presto.

[1] — Une salle dans le palais du Roi.

[ESCENA III]

Sale Peransules.

REY. Pues que ha sido?
PERANSULES. Un enemigo...
REY. Peransules?
PERANSULES. Un rapaz 875
ha muerto al Conde de Orgaz.
REY. Valame Dios! Es Rodrigo?
PERANSULES. El es, y en tu confiança
pudo alentar su osadia.
REY. Como la ofensa sabia [p. 14] 880
luego cay en la vengança.
Un gran castigo he de hazer.
Prendieronle?
PERANSULES. No, Señor.
ARIAS. Tiene Rodrigo valor,
y no se dexo prender. 885
Fuese, y la espada en la mano,
lleuando a compas los pies,
parecio un Roldan Frances,
parecio un Hector Troyano.

Vers 875 & suiv. — *Cid,* vv. 632 & suiv. :

... Sire, le comte est mort...
— Dès que j'ay sceu l'affront, j'ay préveu la vengeance.

Vers 878. — *En tu confiança,* comptant sur votre protection. — Voyez les vers 899, 1736, 2984 & suiv.

Vers 887. — *Llevando a compas los pies.* Terme d'escrime, désignant certaines voltes & certains mouvements de pied. — *Quij.*, II, 13 : « Mejor es retirarnos con buen compas de pies, que es la verdadera destreza. » — Quevedo, *Buscon*, 10 : « Daba un salto, y decia : con este compas gano los grados del perfil. » — Calderón joue sur le mot, dans le *Médico de su honra,* I, 15 :

Hoy con mis pies de compas
Si no con compas de pies.

Vers 889. — P : *Ector.*

[ESCENA IV]

Salen por una puerta Ximena Gomez, y por otra Diego Laynez, ella con un pañuelo lleno de sangre, y el teñido en sangre el carrillo.

XIMENA. Justicia, justicia pido! 890
DIEGO. Justa vengança he tomado.
XIMENA. Rey, a tus pies he llegado.
DIEGO. Rey, a tus pies he venido.
REY. Con quanta razon me aflixo! [*A parte.*]
Que notable desconcierto! 895
XIMENA. Señor, a mi padre han muerto.
DIEGO. Señor, matole mi hijo.
Fue obligacion sin malicia.
XIMENA. Fue malicia, y confiança.
DIEGO. Hay en los hombres vengança. 900
XIMENA. Y haura en los Reyes justicia.
Esta sangre limpia y clara
en mis ojos considera.
DIEGO. Si essa sangre no saliera,
como mi sangre quedara? 905
XIMENA. Señor, mi padre he perdido.
DIEGO. Señor, mi honor he cobrado.
XIMENA. Fue el vasallo mas honrado.
DIEGO. Sabe el cielo quien lo ha sido.

Vers 890. — Comparez l'entrée de Celaura demandant également justice au roi dans la *Piedad en la Justicia*, de Castro. [Acte II, p. 318, Rivadeneyra.] — *Cid*, vv. 647 & suiv. :

Sire, Sire, justice! — Ah! Sire, écoutez-nous.
— Je me jette à vos pieds. — J'embrasse vos genoux.
— Je demande justice. — Entendez ma défense.....
— Il a tué mon père. — Il a vengé le sien, &c.

— Il n'y a pas moins de cinq romances sur ce sujet [nos 732, 733, 734, 735, 736]. Voyez, en particulier, le rom. 732 :

Justicia, buen Rey, te pido, &c.

Vers 901. — *Cid*, v. 653 :

Au sang de ses sujets un Roy doit la justice.

Pero no os quiero aflixir : 910
soys muger, dezid, Señora.

XIMENA. Esta sangre dira agora
lo que no acierto a dezir,
Y de mi justa querella
justicia assi pedire, 915
porque yo solo sabre
mezclar lagrimas con ella.
Yo vi con mis proprios ojos
teñido el luciente azero :
mira si con causa muero 920
entre tan justos enojos!
Yo llegue casi sin vida,
y sin alma, triste yo!
a mi padre que me hablò
por la boca de la herida. 925

Vers 910. — Dans le *Cid*, c'est le roi qui impose silence à D Diègue :

Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

Vers 918. — *Cid*, v. 659 :

... Mes yeux ont veu son sang
Couler à gros bouillons, &c.

Vers 922. — *Cid*, v. 667 :

J'ay couru sur le lieu sans force & sans couleur.

Vers 924. — *Cid*, v. 680 :

Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Vers 925. — Métaphore très commune dans le théâtre espagnol. — Voyez *Piedad en la Justicia*, II :

... Mil bocas abrió en su pecho,
Viendo yo por todas ellas
Salir llamando justicia
Tras la sangre, la inocencia.

— *Amor constante*, III :

Pero acabe tu rigor
Con esa daga esta vida,
Que la boca de la herida
Podra decillas mejor (sous-entendu *tus sinrazones*).
Que para dezir tu mengua,
Con mi agravio averiguada,
Le dara mi sangre honrrada
Con cada gota una lengua.

— Mêmes images encore dans la *Fuerza de la costumbre*.

Atajole la razon
la muerte, que fue cruel,
y escriuio en este papel
con sangre mi obligacion.
A tus ojos poner quiero 930
letras que en mi alma estan,
y en los mios como iman
sacan lagrimas de azero.
Y aunque el pecho se desangre
en su misma fortaleza, 935
costar tiene una cabeça
cada gota desta sangre.

REY. Leuantad!

DIEGO. Yo vi, Señor,
que en aquel pecho enemigo
la espada de mi Rodrigo 940
entraua a buscar mi honor.
Llegue, y hallele sin vida,
y puse con alma esenta
el coraçon en mi afrenta,
y los dedos en su herida. 945
Laue con sangre el lugar
adonde la mancha estaua,
porque el honor que se laua
con sangre se ha de lavar.
Tu, Señor, que la ocasion 950
viste de mi agrauio, aduierte
en mi cara de la suerte
que se venga un bofeton.

Vers 928. — *Papel*, le mouchoir ensanglanté. — *Cid*, v. 676 :

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.

Vers 936. — *Costar tiene* = *tiene que* ou *de* (archaïsme).
Vers 937. — V : *de esta*.
Vers 943. — *Alma esenta* = débarrassée désormais de souci.

Que no quedara contenta
ni lograda mi esperança, 955
sino vieras la vengança [p. 15]
adonde viste la afrenta.
Agora si en la malicia
que a tu respeto obligò,
la vengança me tocò, 960
y te toca la justicia,
Hazla en mi, Rey soberano,
pues es proprio de tu Alteza
castigar en la cabeça
los delitos de la mano. 965
Y solo fue mano mia
Rodrigo : yo fui el cruel
que quise buscar en el
las manos que no tenia.
Con mi cabeça cortada 970
quede Ximena contenta,
que mi sangre sin mi afrenta
saldra limpia, y saldra honrada.

REY. Leuanta, y sosiegate,
Ximena.

XIMENA. Mi llanto crece! 975

Vers 954. — *Quedara.* — Voyez v. 182.

Vers 958. — « Nous avons manqué au respect que nous te devions, mais je devais, moi, songer à la vengeance, comme tu dois songer, toi, à faire justice maintenant. » — *Cid,* vv. 719 & suiv. :

Si montrer du courage & du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moy seul doit tomber l'éclat de la tempeste :
Quand le bras a failly, l'on en punit la teste...
Sire, j'en suis la teste, il n'en est que le bras.

Vers 970. — *Cid,* v. 729 :

Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène.

Vers 974. — *Cid,* v. 739 :

Pren du repos, ma fille, & calme tes douleurs.

[ESCENA V]

Salen doña Urraca y el Principe don Sancho, con quien les acompañe.

URRACA. Llega, hermano, y fauorece
a tu Ayo.
SANCHO. Assi lo hare.
REY. Consolad, Infante, vos
a Ximena, y vos, yd preso. [*A Diego Laynez*]
SANCHO. Si mi padre gusta deso, 980
presos yremos los dos.
Señale la fortaleza,
mas tendra su Magestad
a estas canas mas piedad.
DIEGO. Deme los pies vuestra Alteza. 985
REY. A castigalle me aplico.
Fue gran delito.
SANCHO. Señor,
fue la obligacion de honor,
y soy yo el que lo suplico.
REY. Casi a mis ojos matar 990
al Conde, toco en traycion.
URRACA. El Conde le dio ocasion.
XIMENA. El la pudiera escusar.
SANCHO. Pues por Ayo me le has dado,
hazle a todos preferido, 995

Vers 980. — *Deso.* — V : *de eso.*

Vers 990. — Toute dispute en présence du Roi, ou même dans son palais, était en effet considérée comme une sorte de trahison. D. Diego Hurtado de Mendoza fut disgracié pour s'être disputé avec un seigneur dans le palais de Philippe II. Il énumère lui-même beaucoup de faits analogues dans une sorte d'apologie, sous forme de lettre au cardinal Espinosa, faussement datée de 1579 (elle est de 1567). — Cf. *Alonso,* ch. III : *Al que en el palacio real inconsideramente echa mano á la espada, tiene por pena el cortársela, por no haber respetado el lugar.*

pues que para hauello sido
le importaua el ser honrado.
Mi Ayo bueno estaria
preso mientras biuo estoy!

PERANSULES. De tus hermanos lo soy, 1000
y fue el Conde sangre mia.

SANCHO. Que importa?

REY. Baste!

SANCHO. Señor,
en los Reyes soberanos
siempre menores hermanos
son criados del mayor. 1005
Con el Principe heredero
los otros se han de ygualar?

PERANSULES. Preso le manda lleuar.

SANCHO. No hara el Rey si yo no quiero.

REY. Don Sancho!

XIMENA. El alma desmaya! 1010

ARIAS. Su braueza marauilla.

SANCHO. Ha de perderse Castilla
primero que preso vaya.

REY. Pues vos le haueys de prender.

DIEGO. Que mas bien puedo esperar? 1015

SANCHO. Si a mi cargo ha de quedar,
yo su alcayde quiero ser.
Siga entretanto Ximena
su justicia.

XIMENA. Harto mejor
perseguire el matador. 1020

SANCHO. Conmigo va.

REY. Enorabuena!

XIMENA. Ay Rodrigo! pues me obligas, [*A parte*]

Vers 1017. — *Alcayde*, de l'arabe *al caid*, le chef. *Alcalde*, de l'arabe *al cadi*, le juge. Dans *Alcalde*, la lettre *l* est introduite par épenthèse, comme dans *albayalde* (arabe *albayad*), *arrabalde* (arabe *arrabad*), &c.

si te persigo veras.

URRACA. Yo pienso valelle mas *A parte.*
quanto tu mas le persigas. 1025

ARIAS. Sucesos han sido estraños.

SANCHO. Pues yo tu Principe soy,
ve confiado !

DIEGO. Si voy.
Guardete el cielo mil años!

[ESCENA VI]

Sale un paje, y habla a la Infanta.

PAJE. A su casa de plazer 1030
quiere la Reyna partir;
manda llamarte.

URRACA. Haure de yr, [B]
con causa deue de ser. [p. 16]

REY. Tu, Ximena, ten por cierto
tu consuelo en mi rigor. 1035

XIMENA. Haz justicia!

REY. Ten valor !

XIMENA. Ay Rodrigo! que me has muerto! [*A parte.*]

[ESCENA VII][1]

Vanse, y salen Rodrigo y Eluira, criada de Ximena.

ELVIRA. Que has hecho, Rodrigo?

RODRIGO. Eluira,
una infelize jornada.

[1] Dans l'appartement de Chimène. — Toute cette scène a été presque littéralement traduite par Corneille, dans la scène I de l'acte III.

Vers 1039. — *Infelize.* — Cette orthographe, de tous temps très fréquente en

A nuestra amistad pasada, 1040
y a mis desuenturas mira.

ELVIRA. No mataste al Conde?

RODRIGO. Es cierto,
importauale a mi honor.

ELVIRA. Pues, Señor,
quando fue casa del muerto 1045
sagrado del matador?

RODRIGO. Nunca al que quiso la vida,
pero yo busco la muerte
en su casa.

ELVIRA. De que suerte?

RODRIGO. Està Ximena ofendida. 1050
De sus ojos soberanos
siento en el alma el disgusto,
y por ser justo,
vengo a morir en sus manos,
pues estoy muerto en su gusto. 1055

ELVIRA. Que dizes? Vete, y reporta
tal intento, porque està
cerca palacio, y vendra
acompañada.

RODRIGO. Que importa?
En publico quiero hablalla, 1060
y ofrecelle la cabeça.

ELVIRA. Que estrañeza!
Esso fuera (vete, calla!)
locura, y no gentileza.

poésie, se trouvait parfois en prose. Dans l'ancien Léonais, l'*e* final se maintenait : *virtude, cárcere;* de même que l'*o* dans l'ancien castillan : *apóstolo, ángelo.* — *Jornada* = *lance*, prouesse.

V. 1057. — Corneille semble avoir fait de *Ximena* le sujet de *está : Cid*, v. 765 :

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.

Vers 1064. — *Gentileza* = *cortesia, urbanidad.*

RODRIGO. Pues que hare?
ELVIRA. Que siento! ay Dios! 1065
Ella vendra, que recelo?
Ya viene, valgame el cielo!
Perdidos somos los dos.
A la puerta del retrete
te cubre desa cortina. 1070
RODRIGO. Eres diuina. *Escondese Rodrigo.*
ELVIRA. Peregrino fin promete *[A parte.]*
ocasion tan peregrina.

[ESCENA VIII]

Salen Ximena Gomez, Peransules, y quien los acompañe.

XIMENA. Tio, dexadme morir!
PERANSULES. Muerto voy, a pobre Conde! 1075
XIMENA. Y dexadme sola adonde
ni aun quexas puedan salir.

[ESCENA IX]

Vanse Peransules y los demas que salieron acompañando à Ximena.

Eluira, solo contigo
quiero descansar un poco.
Mi mal toco *Sientase en una*[1] *almoada.* 1080
con toda el alma : Rodrigo
mató a mi padre.
RODRIGO. Estoy loco! *[A parte.]*

Vers 1070. — *Desa.* — V : *de su.*
[1] *En una.* — V : *en la.*

XIMENA. Que sentire, si es verdad...
ELVIRA. Di, descansa.
XIMENA. Ay afligida!
que la mitad de mi vida 1085
ha muerto la otra mitad?
ELVIRA. No es posible consolarte?
XIMENA. Que consuelo he de tomar,
si al vengar
de mi vida la una parte, 1090
sin las dos he de quedar?
ELVIRA. Siempre quieres a Rodrigo?
Que mato a tu padre mira.
XIMENA. Si, y aun preso, ay Eluira!
es mi adorado enemigo. 1095
ELVIRA. Piensas perseguille?
XIMENA. Si,
que es de mi padre el decoro,
y assi lloro
el buscar lo que perdi,
persiguiendo lo que adoro. 1100
ELVIRA. Pues como haras, no lo entiendo,

Vers 1084 & suiv. — *Cid,* vv. 800 & suiv. :

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ay plus sur celle qui me reste.
— Reposez-vous, Madame.

Vers 1092 & suiv. — *Cid,* vv. 809 & suiv. :

Il vous prive d'un père, & vous l'aimez encore!
— C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore!
— Pensez-vous le ponrsuivre?

Vers 1099. — *El buscar lo que perdi,* de chercher ce que j'ai perdu à jamais [c'est-à-dire Rodrigue].

Vers 1101 & suiv. — *Cid,* vv. 845 & suiv. :

Après tout, que pensez-vous donc faire?...
— Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui.
— Eh bien, sans vous donner la peine de poursuivre,
surez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

estimando el matador
y el muerto?

XIMENA. Tengo valor,
y haure de matar muriendo.
Seguirele hasta vengarme. 1105

[ESCENA X]

Sale Rodrigo, y arrodillase delante de Ximena. [p. 17]

RODRIGO. Mejor es que mi amor firme
con rendirme
te de el gusto de matarme,
sin la pena del seguirme.

XIMENA. Que has emprendido? Que has hecho? 1110
Eres sombra, eres vision?

RODRIGO. Pasa el mismo coraçon,
que pienso que està en tu pecho.

XIMENA. Jesus! Rodrigo, Rodrigo
en mi casa?

Vers 1112. — « Mon cœur, qui est le tien. »
Vers 1114 & suiv. — *Cid*, vv. 852 & suiv. :

Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moy!...
— ... Ecoute-moy. — Je me meurs...
. . . . . — Quatre mots seulement.
Après ne me répons qu'avecque cette épée...
De la main de ton père un coup irréparable
Deshonoroit du mien la vieillesse honorable...
Ce n'est pas qu'en effet contre mon père & moy
Ma flame assez longtemps n'ait combatu pour toy;
Juge de son pouvoir! Dans une telle offense
J'ay pû délibérer si j'en prendrois vengeance...
Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
A moins que d'opposer à tes plus forts appas
Qu'un homme sans honneur ne te méritoit pas,
Que malgré cette part que j'avois en ton âme,
Qui m'aima généreux me haïroit infâme...
Mais quitte envers l'honneur & quitte envers mon père,
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire.

RODRIGO Escucha!
XIMENA. Muero! 1115
RODRIGO. Solo quiero,
que en oyendo lo que digo,
respondas con este azero.

Dale su daga.

Tu padre el Conde, Loçano
en el nombre, y en el brio, 1120
puso en las canas del mio
la atreuida injusta mano.
Y aunque me vi sin honor,
se mal logro mi esperança
en tal mudança, 1125
con tal fuerça que tu amor
puso en duda mi vengança.
Mas en tan gran desuentura
lucharon a mi despecho
contrapuestos en mi pecho 1130
mi afrenta con tu hermosura.
Y tu, Señora, vencieras,
a no hauer imaginado,
que afrentado,
por infame aborrecieras 1135
quien quisiste por honrado.
Con este buen pensamiento,
tan hijo de tus hazañas,
de tu padre en las entrañas
entrò mi estoque sangriento. 1140
Cobre mi perdido honor,

Vers 1124. — *Mal logro.* — V : *malogró.* — « Dans un tel changement, l'espérance que je nourrissais se vit frustrée avec tant de violence que mon amour rendit incertaine ma vengeance. »

Vers 1129 — *A mi despecho.* — Corneille : *& quoyque j'en soûpire.*

mas luego a tu amor rendido
he venido,
porque no llames rigor
lo que obligacion ha sido, 1145
Donde disculpado veas
con mi pena mi mudança,
y donde tomes vengança,
si es que vengança deseas.
Toma, y porque a entrambos quadre 1150
un valor, y un aluedrio,
haz con brio
la vengança de tu padre,
como hize la del mio.

XIMENA. Rodrigo, Rodrigo, ay triste! 1155
yo confieso, aunque la sienta,
que en dar vengança a tu afrenta
como cauallero hiziste.
No te doy la culpa a ti
de que desdichada soy, 1160
y tal estoy,
que haure de emplear en mi
la muerte que no te doy.
Solo te culpo agrauiada
el ver que a mis ojos vienes 1165

Vers 1144 & suiv. — *Cid*, vv. 900 & suiv. :

J'ay fait ce que j'ay deu, je fais ce que je dois...
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celuy qui met sa gloire à l'avoir répandu.
— Ah! Rodrigue, il est vray, quoy que ton ennemie
Je ne puis te blasmer d'avoir fuy l'infamie...
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien.

Vers 1146. — « Afin de me faire pardonner par mon supplice mon changement [de conduite] vis-à-vis de toi. »

Vers 1150. — *Cid*, v. 930 :

Ma générosité doit répondre à la tienne.

Vers 1161. — *Y tal estoy*. V & tous les éditeurs à sa suite : *y tal soy*. Le troisième vers de ces *quintillas* peut être de cinq syllabes (voyez v. 1125).

a tiempo que aun fresca tienes
mi sangre en mano y espada.
Pero no a mi amor rendido,
sino a ofenderme has llegado,
confiado 1170
de no ser aborrecido,
por lo que fuiste adorado.
Mas vete, vete, Rodrigo!
Disculpara mi decoro
con quien piensa que te adoro, 1175
el saber que te persigo.
Justo fuera sin oyrte
que la muerte hiziera darte;
mas soy parte
para solo perseguirte, 1180
pero no para matarte.
Vete, y mira a la salida
no te vean, si es razon [B²]
no quitarme la opinion [p. 18]
quien me ha quitado la vida. 1185

RODRIGO. Logra mi justa esperança,
matame!

XIMENA. Dexame!

RODRIGO. Espera,
considera

Vers 1174, 1182 & suiv. — *Cid*, vv. 970 & suiv. :

Et je veux que la voix de la plus noire envie,
Elève au ciel ma gloire & plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore & que je te poursuis.
Va-t-en. . . . . .
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hazard.

Vers 1179. — *Cid*, v. 990 :

Va, je suis ta partie, & non pas ton bourreau.

Vers 1188 & suiv. — *Cid*, vv. 961 & suiv. :

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

que el dexarme es la vengança,
que el matarme no lo fuera. 1190

XIMENA. Y aun por esso quiero hazella.

RODRIGO. Loco estoy, estas terrible!
Me aborreces?

XIMENA No es posible,
que predominas mi estrella.

RODRIGO. Pues tu rigor que hazer quiere? 1195

XIMENA. Por mi honor, aunque muger,
he de hazer
contra ti quanto pudiere,
deseando no poder.

RODRIGO. Ay Ximena! quien dixera... 1200

XIMENA. Ay Rodrigo! quien pensara...

RODRIGO. Que mi dicha se acabara?

XIMENA. Y que mi bien feneciera?
Mas ay Dios! que estoy temblando
de que han de verte saliendo. 1205

RODRIGO. Que estoy viendo?

XIMENA. Vete, y dexame penando.

RODRIGO. Quedate, yreme muriendo. *Entranse los tres.*

Vers 1193. — *Cid*, v. 963 :

Va, je ne te hay point. — Tu le dois. — Je ne puis.

Vers 1195. — *Cid*, vv. 980 & suiv. :

— A quoy te résous-tu ?
— Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
Je feray mon possible à bien venger mon père;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir...
Rodrigue, qui l'eust cru! — Chimène, qui l'eust dit!
— Que nostre heur fust si proche & si-tost se perdit!

Vers 1194. — *Que predominas mi estrella* : « Car ton influence est prépondérante sur mon étoile, sur mon destin. » — Vic. Espinel, *Egloga :*

... en su vigor estaba
Predominando Venus en el cielo.

Vers 1208. — *Cid*, v. 993 :

Adieu, je vais traisner une mourante vie.

— *Entranse.* — V : *ranse.*

[ESCENA XI][1]

Sale Diego Laynez solo.

DIEGO. No la ouejuela su pastor perdido,
ni el leon que sus hijos le han quitado, 1210
balò quexosa, ni bramò ofendido,
Como yo por Rodrigo (ay hijo amado!)
voy abraçando sombras descompuesto
entre la oscura noche que ha cerrado.
Dile la seña, y señalele el puesto 1215
donde acudiese en sucediendo el caso.
Si me haura sido inobediente en esto?
Pero no puede ser! Mil penas paso!
Algun inconueniente le haura hecho,
mudando la opinion, torcer el paso. 1220
Que elada sangre me rebienta el pecho!
Si es muerto, herido, o preso? Ay cielo santo!
y quantas cosas de pesar sospecho!
Que siento?... Es el? Mas no merezco tanto;
sera que corresponden a mis males 1225
los ecos de mi boz, y de mi llanto.
Pero entre aquellos secos pedregales
bueluo a oir el galope de un cauallo...
Del se apea Rodrigo. Hay dichas tales?

[1] — Comparer à cette scène la scène V de l'acte III du *Cid*. — Le lieu de la scène, chez Castro, est un lieu désert & sauvage aux environs de Burgos. Il est difficile de comprendre, dans Corneille, où elle se passe.

Vers 1213. — *Cid*, v. 1013 :

A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense t'embrasser, & n'embrasse qu'une ombre.

Vers 1223. — *Cid*, v. 1003 :

Toujours quelques soucis en ces évènements
Troublent la pureté de nos contentements, &c.

Vers 1128. — « Corneille n'aurait jamais osé faire entendre ce galop de cheval, qui aurait trop averti les spectateurs du changement & de l'éloignement du lieu. Il a mieux aimé mettre vaguement son don Diègue en quête par les rues... » (Sainte-Beuve. *N. L.*, VII, p. 282.)

Vers 1229. — *Del.* — V : *de el.*

[ESCENA XII][1]

Sale Rodrigo.

DIEGO. Hijo?
RODRIGO. Padre?
DIEGO. Es posible que me hallo 1230
entre tus braços? Hijo, aliento tomo
para en tus alabanças empleallo.
Como tardaste tanto? Pies de plomo
te puso mi deseo, y pues veniste, [p. 19]
no he de cansarte preguntando el como. 1235
Brauamente prouaste! bien lo hiziste!
bien mis pasados brios imitaste!
bien me pagaste el ser que me deuiste!
Toca las blancas canas que me honraste,
llega la tierna boca a la mexilla 1240
donde la mancha de mi honor quitaste.
Soberuia el alma a tu valor se humilla,
como conseruador de la nobleza
que ha honrado tantos Reyes en Castilla.

[1] — Encore une scène imitée de très près par Corneille. [*Cid*, III, sc. VI.]
Vers 1230. — *Hallo* — Sur l'indicatif dans cette construction, voyez Wiggers, *Gram*, p. 233, d, & 237, 3.
Vers 1232. — *Cid*, v. 1027 :

Laisse-moy prendre haleine afin de te loüer.

Vers 1233. — *Pies*. — V : *pues*, par confusion sans doute avec le *pues* du vers suivant.
Vers 1237. — *Cid*, v. 1028 :

Ma valeur n'a point lieu de te désavoüer
Tu l'as bien imitée, &c.

Vers 1239. — *Cid*, v. 1036 :

Touche ces cheveux blancs à qui tu rens l'honneur.
Vien baiser cette joue & reconnoy la place,
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

RODRIGO. Dame la mano, y alça la cabeça, 1245
a quien como la causa se atribuya
si hay en mi algun valor, y fortaleza.

DIEGO. Con mas razon besara yo la tuya,
pues si yo te di el ser naturalmente,
tu me le has buelto a pura fuerça suya. 1250
Mas sera no acabar eternamente
sino doy a esta platica desuios.
Hijo, ya tengo preuenida gente :
Con quinientos hidalgos deudos mios
(que cada qual tu gusto solicita) 1255
sal en campaña a exercitar tus brios.
Ve, pues la causa, y la razon te incita,
donde estan esperando en sus cauallos,
que el menos bueno a los del sol imita.
Buena ocasion tendras para empleallos, 1260
pues Moros fronterizos arrogantes
al Rey le quitan tierras, y vasallos.
Que ayer con melancolicos semblantes
el Consejo de Guerra, y el de Estado
lo supo por espias vigilantes. 1265
Las fertiles campañas han talado

Vers 1245. — *Cid*, v. 1039 :

L'honneur vous en est deu, je ne pouvois pas moins,
Étant sorti de vous & nourry par vos soins.

Vers 1254. — Ces cinq cents (ailleurs trois cents) hidalgos, parents de Laynez, sont déjà mentionnés dans les romances. Voyez rom. 737, 738 :

Todos eran hijos dalgo
Los que Rodrigo traia...
Amigos son y parientes...
Trescientos eran.

— Cf. Sainte-Beuve, *o. l.*

Vers 1261 & suiv. — Détails empruntés textuellement au romance 737. Corneille a substitué à cette *correría* ou *jornada fronteriza*, l'invraisemblable descente des Maures à Séville par le Guadalquivir. — Voyez *Cid*, 1073 & suiv.

Vers 1264. — Il est à peine besoin de faire remarquer l'anachronisme de ces détails.

de Burgos, y pasando montes de Oca,
de Nagera, Logroño, y Bilforado,
Con suerte mucha, y con verguença poca,
se lleuan tanta gente aprisionada, 1270
que ofende al gusto, y el valor prouoca.
Sal les al paso, emprende esta jornada,
y dando brio al coraçon valiente
prueue la lanza quien prouò la espada.
[p. 20] Y el Rey, sus Grandes, la plebeya gente, 1275
no diran que la mano te ha seruido
para vengar agrauios solamente.
Sirue en la guerra al Rey, que siempre ha sido
digna satisfacion de un cauallero,
seruir al Rey a quien dexò ofendido. 1280

RODRIGO. Dame la bendicion.

DIEGO. Hazello quiero.

RODRIGO. Para esperar de mi obediencia palma
tu mano beso, y a tus pies la espero.

DIEGO. Tomala con la mano, y con el alma. *Vanse*

Vers 1267. — Les monts d'Oca forment la séparation entre les bassins de l'Ebre & du Duero, ainsi qu'entre la Vieille-Castille & la Rioja. Logroño, Nájera (Rioja) & Bilforado (Belorado, Castille) sont sur la route qui de Navarre & d'Aragon conduit à Burgos. Outre ces villes, le romance 737 nomme encore Santo Domingo (de la Calzada), entre Nájera & Belorado.

Vers 1271. — *Ofende el gusto,* fait peine.

Vers 1277. — *Cid,* v. 1092 :

Ne borne pas ta gloire à venger un affront.

Vers 1280. — Les romances & surtout la *Crónica rimada* expriment souvent des sentiments fort différents à l'égard de l'autorité royale.

Vers 1282. — Remarquez le jeu de mots sur *palma* & *mano*. — *Cid,* v. 1091 :

Mais reviens-en plûtost les palmes sur le front.

Vers 1283. — *La,* c'est-à-dire *la bendicion.*

[ESCENA XIII][1]

Sale la Infanta doña Urraca asomada a una ventana.

URRACA. Que bien el campo y el monte 1285
le parece a quien lo mira,
hurtando el gusto al cuydado,
y dando el alma a la vista!
En los llanos, y en las cumbres,
que a concierto se diuisan 1290
aqui los pimpollos verdes,
y alli las pardas encinas!
Si aculla brama el leon,
aqui la mansa auecilla
parece que su braueza 1295
con sus cantares mitiga.
Despeñandose el arroyo,
señala que como estiman
sus aguas la tierra blanda,
huyen de las peñas biuas. 1300
Bien merecen estas cosas
tan bellas, y tan distinctas,
que se imite a quien las goza,
y se alabe a quien las cria.

[1] — Scène XIII. — Maison de campagne de la reine, dans les environs de Burgos.

Vers 1285. — Comp. les tercets de Malgesi l'Enchanteur sur les plaisirs des champs, à l'acte II du *Conde Dirlos*, de Castro.

Espeso bosque, monte en cuyas faldas...
O bien aventurado desengaño,
Que de las poblaciones me des via, &c.

Vers 1287. — « Se conciliant notre sympathie, provoquant au plaisir aux dépens de nos soucis, & invitant l'âme à jouir de ce qu'elle voit ».

Vers 1290. — *A concierto,* dans un ensemble harmonieux.

Vers 1293. — *El leon.* — Invraisemblances devant lesquelles les dramatiques Espagnols reculaient rarement. Leonido, dans *El amor constante*, tue un lion en présence de l'Infante.

Bienauenturado aquel 1305
que por sendas escondidas
en los campos se entretiene,
y en los montes se retira!
Con tan buen gusto la Reyna
mi madre, no es marauilla 1310
si en esta casa de campo
todos sus males aliuia.
Salio de la Corte huyendo
de entre la confusa grita,
donde unos toman vengança 1315
quando otros piden justicia.
Que se haura hecho Rodrigo,
que con mi presta venida
no he podido saber del
si está en saluo, o si peligra? 1320
No se que tengo, que el alma
con cierta melancolia
me desuela en su cuydado. —
Mas ay! estoy diuertida.
Una tropa de cauallos 1325
dan poluo al viento que imitan,
todos a punto de guerra.
Jesus, y que hermosa vista!
Saber la ocasion deseo,
la curiosidad me incita. 1330
— A! caualleros! A! hidalgos! —
Ya se paran, y ya miran.
A! capitan! el que lleua
banda, y plumas amarillas! —
Ya de los otros se aparta, 1335

Vers 1319. — *Del.* — V : *de el.*
Vers 1324. — *Divertida*, distraite. — *Quijote*, II, 34 : « Porque trahigo en tantas cosas *divertidos* los pensamientos que de la principal á que venia se me olvidaba. »
Vers 1326. — *Que imitan :* dont ils imitent la légèreté.

la lança a un arbol arrima,
ya se apea del cauallo,
ya de su lealtad confia,
ya el cimiento desta torre,
que es todo de peña biua, 1340
trepa con ligeros pies,
ya los miradores mira.
Aun no me ha visto. — Que veo? [p. 21]
Ya le conozco. Ay tal dicha?

[ESCENA XIV]

Sale Rodrigo.

RODRIGO. La boz de la Infanta era. 1345
Ya casi las tres esquinas
de la torre he rodeado.
URRACA. A! Rodrigo!
RODRIGO. Otra vez grita.
Por respetar a la Reyna
no respondo, y ella misma 1350
me hizo dexar el cauallo. —
Mas Jesus, Señora mia!
URRACA. Dios te guarde! Donde vas?
RODRIGO. Donde mis hados me guian,
dichosos pues me guiaron 1355
a merecer esta dicha.
URRACA. Esta es dicha? No, Rodrigo!
La que pierdes lo seria;

Vers 1342. — *Miradores.* — « Cierto género de corredor ó galeria, puesto en parage que se descubra mucha tierra, desde donde se divierte y espacia la vista mirando á una parte y otra. » (Dicc. Acad. de Autorid.)
Vers 1349. — Voyez vv. 866 & suiv.
Vers 1350. — *Ella misma,* c'est-à-dire *el respeto de la Reyna misma.*
Vers 1358. — *La que pierdes,* s. ent. *dejando á Ximena.*

bien me lo dize por señas
lo sobreuista amarilla. 1360

RODRIGO. Quien con esperanças biue
desesperado camina.

URRACA. Luego no las has perdido.

RODRIGO. A tu seruicio me animan.

URRACA. Saliste de la ocasion 1365
sin peligro, y sin heridas?

RODRIGO. Siendo tu mi defensora
aduierte como saldria.

URRACA. Donde vas?

RODRIGO. A vencer Moros,
y assi la gracia perdida 1370
cobrar de tu padre el Rey.

URRACA. Que notable gallardia! *A parte.*
Quien te acompaña?

RODRIGO. Esta gente
me ofrece quinientas vidas,
en cuyos hidalgos pechos 1375
yerue tambien sangre mia.

URRACA. Galan vienes, brauo vas,
mucho vales, mucho obligas;
bien me parece, Rodrigo,
tu gala, y tu valentia. 1380

Vers 1360. — *Sobrevista.* — Proprement, la visière du casque. Si l'on conserve ce texte, il faut entendre que le mot désigne ici soit les plumes jaunes dont il est parlé ailleurs (voyez vv. 1335, 1411, 1486, 2166), soit une sorte de bonnet dont le casque était parfois surmonté :

Cavalga Diego Laynez,
Y en cima del casco lleva
Un bonete colorado.

Mais il faut peut-être lire *sobrevesta.* La *sobrevesta* était une sorte de casaque que l'on mettait par-dessus l'armure. Comp. ce passage de Grossi : « Ecco ad uno squillo di tromba uscir dai due padiglioni bianchi dodici cavalieri colla *sopravveste* bianca e le plume bianche nel cimiero. » — La couleur jaune passait pour être celle du chagrin, de la maladie & de la mort.

Vers 1375. — *Cuyos*, correction de V. — P : *cuyas.*

Vers 1378. — *Obligar = ganar la voluntad con obsequios.*

RODRIGO. Estimo con toda el alma
merced que fuera diuina,
mas mi humildad en tu alteza
mis esperanças marchita.

URRACA. No es imposible, Rodrigo, 1385
el ygualarse las dichas
en desiguales estados,
si es la nobleza una misma.
Dios te buelua vencedor,
que despues...

RODRIGO. Mil años biuas! 1390

URRACA. Que he dicho? *A parte.*

RODRIGO. Tu bendicion
mis vitorias facilita.

URRACA. Mi bendicion, ay Rodrigo!
Si las bendiciones mias
te alcançan, seras dichoso. 1395

RODRIGO. Con no mas de recebillas
lo sere, diuina Infanta.

URRACA. Mi voluntad es diuina.
Dios te guie, Dios te guarde,
como te esfuerça, y te anima, 1400
y en numero tus vitorias
con las estrellas compitan.
Por la redondez del mundo,
despues de ser infinitas,
con las plumas de la fama 1405
el mismo sol las escriua.

* Vers 1385 & suiv — L'Infante laisse entendre à mots couverts que la différence de leurs situations n'est pas un obstacle absolu à leur union. L'Infante de *El amor constante* dit de même :

Si yo de mi calidad
La mitad te diese a ti,
Seria posible assi
Merecer la otra mitad..., &c.

Y ve agora confiado
que te valdre con la vida.
Fia de mi estas promesas
quien plumas al viento fia? 1410

RODRIGO. La tierra que ves adoro,
pues no puedo la que pisas;
y la eternidad del tiempo
alargue a siglos tus dias.
Oyga el mundo tu alabança 1415
en las bocas de la imbidia,
y mas que merecimientos
te de la fortuna dichas.
Y yo me parto en tu nómbre
por quien vençó mis desdichas, 1420
a vencer tantas batallas [B⁴]
como tu me pronosticas. [p. 22]

URRACA. Deste cuydado te acuerda !

RODRIGO. Lo diuino no se oluida.

URRACA. Dios te guie!

RODRIGO. Dios te guarde! 1425

URRACA. Ve animoso.

RODRIGO. Tu me animas;
toda la tierra te alabe!

URRACA. Todo el cielo te bendiga! *Vanse.*

Vers 1410. — Après *fia*, l'édit. princeps met un simple point. Le texte est ainsi très obscur, à moins de lire *fie*, ou d'y introduire arbitrairement des changements plus graves encore. En rendant la phrase interrogative, si la pensée est précieuse, le sens du moins est clair : « A-t-il confiance en ma promesse, celui qui livre ainsi aux vents les plumes de son casque ? » Nous avons dit que souvent le simple point tient la place du point d'interrogation dans les *Mocedades*. Voyez, par exemple, au vers 1594, où P n'a qu'un point ordinaire.

Vers 1417. — « Que la Fortune qui t'a faite riche en mérites, te fasse plus riche encore en félicités. »

Vers 1423. — *Deste cuydado*, de cet intérêt que tu m'inspires.

[ESCENA XV][1]

Gritan de adentro los Moros, y sale huyendo un pastor.

MOROS. Li li, li li!
PASTOR. Jesus mio,
que de miedo me acompaña! 1430
Moros cubren la campaña,
mas de sus fieros me rio,
De su lança, y de su espada,
como suba, y me remonte
en la cumbre de aquel monte, 1435
todo de peña tajada.

[ESCENA XVI]

Sale un Rey Moro, y cuatro Moros con el, y el pastor entrase huyendo.

REY MORO. Atad bien essos Christianos.
Con mas concierto que priesa
yd marchando.
MORO 1°. Braua presa!
REY MORO. Es hazaña de mis manos. 1440
Con asombro, y marauilla,
pues en su valor me fundo,
sepa mi poder el mundo,
pierda su opinion Castilla!
Para que te llaman magno, 1445
Rey Fernando, en paz y en guerra,

[1] — Champ de bataille à quelque distance de Burgos. — Le berger joue ici le rôle de *gracioso*. Ces rôles sont assez communs dans les comédies de Castro.

pues yo destruyo tu tierra
sin oponerte a mi mano?
Al que grande te llamò
biue el cielo! que le coma, 1450
porque despues de Mahoma
ninguno mayor que yo.

Sale el pastor sobre la peña.

PASTOR. Si es mayor el que es mas alto,
yo lo soy entre estos cerros.
Que apostaremos, a! perros, 1455
que no me alcançays de un salto?
MORO 2°. Que te alcança una saeta?
PASTOR. Sino me escondo, si hara.
Morillos, bolue, espera
que el Christiano os acometa! 1460
MORO 3°. Oye, señor, por Mahoma! [*Al Rey.*]
que Christianos...
REY MORO. Que os espanta?
MORO 4°. Alli poluo se leuanta.
MORO 1°. Y alli un estandarte asoma.
MORO 2°. Cauallos deuen de ser. 1465
REY MORO. Logren pues mis esperanças.
MORO 3°. Ya se parecen las lanças.
REY MORO. Ea! Morir, o vencer!

Toque dentro una trompeta.

MORO 2°. Ya la bastarda trompeta
toca al arma. *Dizen dentro a bozes:*
Santiago! 1470

Vers 1459. — *Bolve, espera.* — 2e pers. plur.
Vers 1469. — *Bastarda,* c'est-à-dire *de estos bastardos.*
Vers 1470. — *¡Santiago!* & *¡Cierra España!* étaient les cris de guerre traditionnels des armées espagnoles.

REY MORO. Mahoma! Hazed lo que hago!

Otra vez dentro :

Cierra España!

REY MORO. O gran Profeta!

Vanse, y suena la trompeta, y caxas de guerra, y ruido de golpes dentro.

PASTOR. Bueno! Mire lo que va
de Santiago a Mahoma!
Que brauo herir! Puto! toma 1475
para peras, bueno va!
Boto a san! braueza es
lo que hazen los Christianos;
ellos matan con las manos,
sus cauallos con los pies. 1480
Que lançadas! pardies! toros
menos brauos que ellos son;
assi calo yo un melon
como despachurran Moros.
El que como cresta el gallo 1485
trae un penacho amarillo,
o! lo que haze, por dezillo
al Cura, quiero mirallo.
Pardios! no tantas hormigas
mato yo en una patada, 1490 [p. 23]
ni siego en una manada
tantos manojos de espigas,
Como el derriba cabeças.
O hideputa! es de modo,

Vers 1475. — *Dar para peras* signifie « ne pas promettre poires molles » &, par suite, *tomar para peras*, recevoir de bons coups.

Vers 1477. — *Voto a san!... Voto al soto!... Pardiez*, &c., formules de jurons atténués.

que va salpicado todo 1495
de sangre mora... Brauezas
Haze, voto al soto!... Ya
huyen los Moros. A! galgos!
Ea! Christianos hidalgos,
seguildos, mata! mata! — 1500
Entre las peñas se meten
donde no siruen cauallos;
ya se apean... alcançallos
quieren... de nueuo acometen.

Salen Rodrigo y el Rey Moro, cada uno con los suyos acuchillandose.

RODRIGO. Tambien pelean a pie 1505
los Castellanos, Morillos!
A matallos, a seguillos!
REY MORO. Tente! Espera!
RODRIGO. Rindete!
REY MORO. Un Rey a tu valentia
se ha rendido, y a tus leyes. 1510

Rindesele el Rey.

RODRIGO. Toca al arma! Quatro Reyes
he de vencer en un dia.

Vanse todos, lleuandose presos a los Moros.

PASTOR. Pardios! que he hauido plazer
mirandolos desde afuera :
las cosas desta manera 1515
de tan alto se han de ver.

[ESCENA XVII][1]

Entrase el pastor, y salen el Principe D. Sancho, y un Maestro de armas con sendas espadas negras, y tirandole el Principe, y tras el reportandole Diego Laynez.

MAESTRO. Principe! Señor! Señor!
DIEGO. Reportese vuestra Alteza,
que sin causa la braueza
desacredita el valor. 1520
SANCHO. Sin causa?
DIEGO. Vete, que enfadas [*Al Maestro*]
al Principe. —

Entrase el Maestro.

Qual ha sido?
SANCHO. Al batallar el ruido
que hizieron las dos espadas,
Y a mi el rostro señalado. 1525
DIEGO. Hate dado?
SANCHO. No, el pensar
que a querer me pudo dar,
me ha corrido, y me ha enojado.
Y a no escaparse el Maestro,
yo le enseñara a saber. 1530
No quiero mas aprender.
DIEGO. Bastantemente eres diestro.
SANCHO. Quando tan diestro no fuera,
tampoco importara nada.
DIEGO. Como?
SANCHO. Espada contra espada 1535
nunca por esso temiera.

[1] — Scène XVII. — Dans une salle du palais du roi.
Vers 1525. — *Señalado.* — Indiqué comme touché.

Otro miedo el pensamiento
me aflixe, y me atemoriza.
Con una arma arrojadiza
señala mi nacimiento 1540
Que han de matarme, y sera
cosa muy propinqua mia
la causa.

DIEGO. Y melancolia
te da esso?

SANCHO. Si, me da.
Y haziendo discursos vanos, 1545
pues mi padre no ha de ser,
vengo a pensar, y a temer
que lo seran mis hermanos.
Y assi los quiero tan poco
que me ofenden.

DIEGO. Cielo santo! 1550
A no respetarte tanto
te dixera...

SANCHO. Que soy loco?

DIEGO. Que lo fue quien a esta edad
te ha puesto en tal confusion.

SANCHO. No tiene demostracion 1555
esta ciencia?

DIEGO. Assi es verdad. [B5]
Mas ninguno la aprendio [p. 24]
con certeza.

SANCHO. Luego di,
locura es creella?

DIEGO. Si.

Vers 1539. — *Con una.* — V : *con un.*
Vers 1510. — *Señala mi.* Correction de R. — P & V : *Señala en mi.* Comp. v 1585.
Vers 1554. — *Confusion* = *desasosiego, turbacion.*

SANCHO. Seralo el temella?
DIEGO. No. — 1560
SANCHO. Es mi hermana?
DIEGO. Si, Señor.

[ESCENA XVIII]

Sale doña Urraca, y un paje que le saca un venablo tinto en sangre.

URRACA. En esta suerte ha de ver
mi hermano, que aunque muger,
tengo en el braço valor.
Hoy, hermano...
SANCHO. Como assi? 1565
URRACA. Entre unas peñas...
SANCHO. Que fue?
URRACA. Este venablo tire,
con que matè un jauali,
Viniendo por el camino
caçando mi madre, y yo. 1570
SANCHO. Sangriento està, y le arrojò
tu mano? Ay cielo diuino!
Mira si tengo razon? *Entre los dos.*
DIEGO. Ya he caydo en tu pesar.

Vers 1560. — *Amor constante*, Jorn. 2ª :

Quieres matarme de pena
en agueros y en locuras ?
Crees y con tanto estremo,
que te tienen dese modo ?
— No las creo yo del todo,
pero del todo las temo.

Vers 1568. — Dans le *Perfeto Cavallero,* Diana chasse aussi le sanglier.
Vers 1570. — *Mi madre.* — V : *mi padre.*
Vers 1573. — De même, dans *El Médico de su honra,* de Calderón, D. Pedro, que son frère vient de blesser légèrement par mégarde, prévoit que celui-ci le tuera un jour.

URRACA. Que te ha podido turbar 1575
el gusto?
SANCHO. Cierta ocasion,
Que me da pena.
DIEGO. Señora,
una necia astrologia
le causa melancolia,
y tu la creciste agora. 1580
URRACA. Quien viene a dalle contento
como su disgusto aumenta?
DIEGO. Dize que a muerte violenta
le inclina su nacimiento.
SANCHO. Y con una arma arrojada 1585
herido en el coraçon...
DIEGO. Y como en esta ocasion
la vio en tu mano...
URRACA. Ay cuytada!
SANCHO. Alterome de manera
que me ha salido a la cara. 1590
URRACA. Si disgustarte pensara
con ella, no la truxera.
Mas tu credito has de dar
a lo que abominan todos?
SANCHO. Con todo buscare modos 1595
como poderme guardar.
Mandare hazer una plancha,
y con ella cubrire
el coraçon, sin que estè
mas estrecha, ni mas ancha. 1600
URRACA. Guarda con mas preuencion
el coraçon : mira bien
que por la espalda tambien
hay camino al coraçon.

Vers 1603. — Tous ces détails trouveront leur confirmation dans la *Segunda parte* des *Mocedades*.

SANCHO. Que me has dicho? Que imagino? 1605
Que tu de tirar te alabes
un venablo, y de que sabes
del coraçon el camino
Por las espaldas? Traydora,
temo que causa has de ser 1610
tu de mi muerte. Muger,
estoy por matarte agora,
Y asegurar mis enojos.

DIEGO. Que hazes, Principe!

SANCHO. Que siento?
Esse venablo sangriento 1615
rebienta sangre en mis ojos.

URRACA. Hermano, el rigor reporta
de quien justamente huyo :
no es mi padre como tuyo
el Rey mi señor?

SANCHO. Que importa? 1620
Que eres de mi padre hija,
pero no de mi fortuna :
naci heredando.

URRACA. Importuna
es tu arrogancia, y prolija.

DIEGO. El Rey viene.

SANCHO. Que despecho! [*A parte.*] 1625

URRACA. Que hermano tan enemigo!

Vers 1619. — *Como tuyo*, c'est-à-dire : como *lo es* tuyo.
Vers 1622. — *De mi fortuna*, de même condition, de même rang que moi.

[ESCENA XIX][1]

Salen el Rey don Fernando y el Moro que embia Rodrigo, y otros que le acompañan.

REY. Diego, tu hijo Rodrigo
un gran seruicio me ha hecho,
Y en mi palabra fiado
licencia le he concedido 1630
para verme.
DIEGO. Y ha venido?
REY. Sospecho que haura llegado, [p. 25]
Y en prueua de su valor...
DIEGO. Grande fue la dicha mia!
REY. Hoy a mi presencia embia 1635
un Rey por su embaxador.

Sientase el Rey.

Boluio por mi, y por mis greyes;
muy obligado me hallo.
REY MORO. Tienes, Señor, un vasallo
de quien lo son quatro Reyes. 1640
En esquadrones formados,
tendidas nuestras banderas,
corriamos tus fronteras,
venciamos tus soldados.

[1] — Scène XIX. — L'idée de cette scène se trouve dans les romances, 737, 748, 753 & 754, auxquels Castro a emprunté beaucoup d'expressions.
Vers 1627. — Rom. 755 :

Túvose por muy contento (*el Rey*)
Y al Cid se lo agradecía.

Comp., dans le *Cid*, le début de la scène III de l'acte IV.

Talauamos tus campañas, 1645
cautiuauamos tus gentes,
sugetando hasta las fuentes
de las soberuias montañas,
Quando gallardo y ligero
el gran Rodrigo llegò : 1650
peleò, rompio, matò,
y venciome a mi el primero.
Vinieronme a socorrer
tres Reyes, y su venir
tan solo pudo seruir 1655
de dalle mas que vencer.
Pues su esfuerço varonil
los nuestros dexando atras,
quinientos hombres no mas
nos vencieron a seys mil. 1660
Quitonos el Español
nuestra opinion en un dia,
y una presa que valia
mas oro que engendra el sol.
Y en su mano vencedora 1665
nuestra diuisa Otomana,
sin venir lança Christiana
sin una cabeça Mora,
Viene con todo triumfando
entre aplausos excesiuos, 1670
atropellando cautiuos,
y banderas arrastrando,
Asegurando esperanças,
obligando coraçones,
recibiendo bendiciones, 1675
y despreciando alabanças,

Vers 1657. — *Los nuestros*, s. ent. *esfuerços*.
Vers 1675. — Comp. *Cid*, v. 1114 & suiv.

Y ya llega a tu presencia.

URRACA. Venturosa suerte mia! [*A parte.*]

DIEGO. Para llorar de alegria
te pido, Señor, licencia, 1680
Y para abraçalle, ay Dios!
antes que llegue a tus pies.

[ESCENA XX]

Entra Rodrigo, y abraçanse.

Estoy loco!

RODRIGO. Causa es
que nos disculpa a los dos.
Pero ya esperando estoy 1685 [*Al Rey.*]
tu mano, y tus pies, y todo.

Arrodillase delante el Rey.

REY. Leuanta, famoso Godo,
leuanta!

RODRIGO. Tu hechura soy.
Mi Principe! [*A D. Sancho.*]

SANCHO. Mi Rodrigo!

RODRIGO. Por tus bendiciones lleuo 1690 [*A Dª Urraca.*]
estas palmas.

URRACA. Ya de nueuo,
pues te alcançan, te bendigo.

REY MORO. Gran Rodrigo!

RODRIGO. O Almançor!

Vers 1687. — *Godo.* — On sait que la noblesse d'Espagne se vantait de descendre directement des Goths de Pélage.

Vers 1691. — *Estas palmas.* — Voyez vv. 1392 & suiv.

Vers 1693. — *Almançor,* nom fréquemment employé pour désigner un roi maure quelconque. Chimène, dans un romance, appelle son père « *terror de los Almançores* ».

REY MORO. Dame la mano, el mio Cide!
RODRIGO. A nadie mano se pide 1695
donde està el Rey mi Señor.
A el le presta la obediencia.
REY MORO. Ya me sujeto a sus leyes
en nombre de otros tres Reyes
y el mio. — O Ala! paciencia! [*A parte*] 1700
SANCHO. El mio Cid le ha llamado.
REY MORO. En mi lengua es mi Señor,
pues ha de serlo el honor
merecido, y alcançado.
REY. Esse nombre le està bien. 1705
REY MORO. Entre Moros le ha tenido.
REY. Pues alla le ha merecido,
en mis tierras se le den.
Llamalle el Cid es razon, [p. 26]
y añadira, porque asombre, 1710
a su apellido este nombre,
y a su fama este blason.

Vers 1694. — *Cide.* — Orthographe nécessitée par la rime.
Vers 1695. — Rom. 753 :

... Yo no soy señor
Adonde está el rey Fernando.

— Dans le romance 731, Rodrigue est moins respectueux :

Por besar mano de rey
No me tengo por honrado.

Voyez la remarque de A. Durán sur ces derniers vers.
Vers 1701 & suiv. — Voyez Milá y Fontanals, *Poesía her. pop.*, p. 225. — Rom. 753 :

Siendo dende allí adelante
El Cid Rui Diaz llamado,
Apellido, entre los Moros,
De home de valor y estado.

Vers 1705 & suiv. — Rom. 754 :

D'este dia en adelante
Cid á Rodrigo le digan;
Pues Moros se lo llamaron,
Mucho á el le convenía.

[ESCENA XXI]

Sale Ximena Gomez enlutada[1], *con quatro*[2] *escuderos tambien enlutados, con sus lobas.*

ESCUDERO 1°. Sentado està el Señor Rey
en su silla de respaldo.
XIMENA. Para arrojarme a sus pies 1715
que importa que estè sentado?
Si es magno, si es justiciero,
premie al bueno, y pene al malo,
que castigos y mercedes
hazen seguros vasallos. 1720
DIEGO. Arrastrando luengos lutos
entraron de quatro en quatro
escuderos de Ximena,
hija del Conde Loçano.
Todos atentos la miran, 1725
suspenso quedó palacio,
y para dezir sus quexas
se arrodilla en los estrados.
XIMENA. Señor, hoy haze tres meses
que murio mi padre a manos 1730

[1] — *Enlutada.* — *Cid*, 1135 :

Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crespes, habits, lugubres ornemens,
Pompe que me prescrit sa première victoire...

[2] — *Quatro escuderos.* — Ils sont trente, dans le romance 736.

Vers 1713. — A partir de ce vers, Castro insère presque textuellement le romance 736.

Vers 1715. — Sur ce passage, voyez l'Introduction, p. c.

Vers 1721. — Ce « deuil » se composait de la *loba* ou longue robe traînante & de la *toca de negro cendal*, ou coiffure de fine étoffe noire.

Vers 1729. — *Tres meses.* — Le romance dit : *Seis meses.*

de un rapaz, a quien las tuyas
para matador criaron.
Don Rodrigo de Biuar
soberuio, orgulloso, y brauo,
profanò tus leyes justas, 1735
y tu le amparas ufano.
Son tus ojos sus espias,
tu retrete su sagrado,
tu fauor sus alas libres,
y su libertad mis daños. 1740
Si de Dios los Reyes justos
la semejança, y el cargo
representan en la tierra
con los humildes humanos,
no deuiera de ser Rey 1745
bien temido, y bien amado,
quien desmaya la justicia,
y esfuerça los desacatos.
A tu justicia, Señor,
que es arbol de nuestro amparo, 1750
no se arrimen malhechores
indignos de ver sus ramos.
Mal lo miras, mal lo sientes,
y perdona si mal hablo,
que en boca de una muger 1755
tiene licencia un agrauio.
Que dira, que dira el mundo

Vers 1737 & suiv. — *Cid*, v. 1378 :

Pour luy tout vostre empire est un lieu de franchise :
Là, sous vostre pouvoir, tout lui devient permis, &c.

Vers 1740. — Castro omet un trait expressif du romance :

Tú le celas, tú le encubres,
Y despues de puesto en salvo
Castigas á tus merinos,
Porque no pueden prendallo.

de tu valor, gran Fernando,
si al ofendido castigas,
y si premias al culpado? 1760
Rey, rey justo, en tu presencia,
aduierte bien como estamos,
el ofensor, yo ofendida,
yo gimiendo, y el triumfando,
el arrastrando banderas, 1765
y yo lutos arrastrando,
el leuantando trofeos,
y yo padeciendo agrauios,
el soberuio, yo encogida,
yo agrauiada, y el honrado, 1770
yo aflixida, y el contento,
el riendo, y yo llorando.

RODRIGO. Sangre os dieran mis entrañas *A parte.*
para llorar, ojos claros!

XIMENA. Ay Rodrigo! ay honra! ay ojos! 1775 [*A parte.*]
Adonde os lleua el cuydado?

REY. No haya mas, Ximena, baste!
Leuantaos, no lloreys tanto,
que ablandaran vuestras quexas
entrañas de azero, y marmol; 1780
que podra ser que algun dia
troqueys en plazer el llanto,
y si he guardado a Rodrigo,
quiça para vos le guardo.
Pero por hazeros gusto, 1785
buelua a salir desterrado,
y huyendo de mi rigor [p. 27]
exercite el de sus braços,

Vers 1783. — *Cid*, v. 1391 :

Et ta flame en secret rend graces à ton Roy
Dont la faveur conserve un tel amant pour toy.

y no asista en la ciudad
quien tan bien prueua en el campo. 1790
Pero si me days licencia,
Ximena, sin enojaros,
en premio destas vitorias
ha de lleuarse este abraço.

RODRIGO. Honra, valor, fuerça, y vida, 1795
todo es tuyo, gran Fernando,
pues siempre de la cabeça
baxa el vigor a la mano.
Y assi te ofrezco a los pies
essas banderas que arrastro, 1800
essos Moros que cautiuo,
y essos aueres que gano.

REY. Dios te me guarde, el mio Cid!

RODRIGO. Beso tus heroycas manos,
y a Ximena dexo el alma. *A parte.* 1805

XIMENA. Que la opinion pueda tanto, *A parte.*
que persigo lo que adoro?

URRACA. Tiernamente se han mirado; [*A parte.*]
no le ha cubierto hasta el alma
a Ximena el luto largo, 1810
ay cielo! pues no han salido
por sus ojos sus agrauios.

SANCHO. Vamos, Diego, con Rodrigo,
que yo quiero acompañarlo,
y verme entre sus trofeos. 1815

DIEGO. Es honrarme, y es honrallo.
Ay hijo del alma mia!

Vers 1789. — Le début du *Poema del Cid* nous montre précisément le Cid n'osant entrer à Burgos.

Vers 1803. — *El mio Cid.* — Ce sont les termes mêmes par lesquels le *Poema* désigne toujours Rodrigue.

Vers 1811. — « Ce ne sont pas des reproches qui sortent de ses yeux ».

XIMENA. Ay enemigo adorado! [*A parte.*]
RODRIGO. O amor, en tu sol me yelo!
URRACA. O amor, en celos me abraso! 1820

FIN DEL ACTO SEGUNDO

ACTO TERCERO

[ESCENA I][1]

Salen Arias Gonçalo y la Infanta doña Urraca.

ARIAS. MAS de lo justo adelantas,
Señora, tu sentimiento.
URRACA. Con mil ocasiones siento,
y lloro con otras tantas.
Arias Gonçalo, por padre 1825
te he tenido.
ARIAS. Y soylo yo
con el alma.
URRACA. Ha que murio,
y está en el cielo mi madre
Mas de un año, y es crueldad

[1] — Dans une salle du palais du roi, plus d'un an après l'acte précédent. (Voyez v. 1828.)

Vers 1829. — La reine Dª Sancha ne mourut en réalité que le 15 décembre 1067, deux ans après le roi.

lo que esfuerçan mi dolor 1830
mi hermano con poco amor,
mi padre con mucha edad.
Un moço que ha de heredar,
y un viejo que ha de morir,
me dan penas que sentir, 1835
y desdichas que llorar.

ARIAS. Y no aliuia tu cuydado
el ver que aun viuen los dos,
y entre tanto querra Dios [p. 28]
pasarte a mejor estado, 1840
A otros reynos, y a otro Rey
de los que te han pretendido?

URRACA. Yo un estraño por marido?

ARIAS. No lo siendo de tu ley,
Que importa?

URRACA. Assi me destierra 1845
la piedad que me criò?
Mejor le admitiera yo
de mi sangre, y de mi tierra,
Que mas quisiera mandar
una ciudad, una villa, 1850
una aldea de Castilla,
que en muchos reynos reynar.

ARIAS. Pues pon, Señora, los ojos
en uno de tus vasallos.

URRACA. Antes haure de quitallos 1855
a costa de mis enojos.
Mis libertades te digo
como al alma propria mia.

ARIAS. Di, no dudes.

Vers 1833. — Les plaintes de Dª Urraca, qui se trouvaient déjà dans le Romancero, préparent ici la deuxième partie de la dilogie.

Vers 1844. — *Ley* = *fé, religión.*

URRACA. Yo querria
al gran Cid, al gran Rodrigo. 1860
Castamente me obligò,
pense casarme con el.
ARIAS. Pues quien lo estorba?
URRACA. Es cruel
mi suerte, y honrada yo.
Ximena y el se han querido, 1865
y despues del Conde muerto
se adoran.
ARIAS. Es cierto?
URRACA. Cierto
sera, que en mi daño ha sido.
Quanto mas su padre llora,
quanto mas justicia sigue, 1870
y quanto mas le persigue,
es cierto que mas le adora.
Y el la ydolatra adorado,
y està en mi pecho aduertido

Vers 1859 & suiv. — Ces détails sont empruntés au romance 774, mais Castro en a adouci les traits, comme il a embelli le caractère de Urraca :

Pensé de casar contigo,
No lo quiso mi pecado,
Casástete con Jimena,
Fija del Conde Lozano :
Con ella hubiste dinero...
Bien casástete, Rodrigo,
Muy mejor fueras casado ;
Dejaste fija de rey
Por tomar la de un vasallo.

— Ces vers des *Mocedades* ont inspiré à Corneille les stances de l'Infante (acte V, sc. II) :

— Mais pour estre vaillant, tu n'es pas fils de Roy...
Mais c'est trop de scrupule...
Rodrigue, avec honneur je vivrais sous tes loix...
Il est digne de moy, mais il est à Chimène, &c.

Vers 1873. — M : *ydólatra,* fausse accentuation. Il faut scander : *y el · la ydolatra.*

Vers 1874. — *Està,* sous-entendu *Rodrigo.* — *Advertido* = *experto, avisado.* Cf. Cervantes : « Puesto que el ser muchos (*mis trabajos*) me ha hecho algo *advertida...* »

no del todo aborrecido, 1875
pero del todo oluidado;
Que la muger ofendida
del todo desengañada,
ni es discreta, ni es honrada,
sino aborrece, ni oluida. 1880
Mi padre viene, despues
hablaremos,... mas ay cielo!
ya me ha visto.

ARIAS. A tu consuelo
aspira.

[ESCENA II]

Salen el Rey don Fernando, y Diego Laynez, y los que le acompañan[1].

DIEGO. Beso tus pies,
Por la merced que a Rodrigo 1885
le has hecho; vendra bolando
a seruirte.

REY. Ya esperando
lo estoy.

DIEGO. Mi suerte bendigo.

REY. Doña Urraca, donde vays?
esperad, hija, que hazeys? 1890
que os aflije? que teneys?
haueys llorado? llorays?
Triste estays?

URRACA. No lo estuuiera,
si tu, que me diste el ser,

[1] — V : *y acompañamiento.*

Vers 1885. — Quelle est cette faveur ? Sans doute celle dont il est parlé aux vers 1925 & suivants.

eterno huuieras de ser, 1895
o mi hermano amable fuera.
Pero mi madre perdida,
y tu cerca de perderte,
dudosa queda mi suerte,
de su rigor ofendida. 1900
Es el Principe un leon
para mi.

REY. Infanta, callad :
la falta en la eternidad
suplire en la preuencion.
Y pues tengo, gloria a Dios! 1905
mas reynos, y mas estados
adquiridos que heredados,
alguno haura para vos.
Y alegraos, que aun bivo estoy,
y si no...

URRACA. Dame la mano! 1910

REY. Es don Sancho buen hermano,
yo padre, y buen padre soy.
Yd con Dios!

URRACA. Guardete el cielo!

REY. Tened de mi confiança.

URRACA. Ya tu bendicion me alcança. *Vase.* 1915

ARIAS. Ya me alcança tu consuelo.

Vers 1900. — *De su rigor = del rigor de mi hermano.*

Vers 1906 & suiv. — Les rois d'Espagne regardaient les terres conquises par eux comme une propriété personnelle, dont ils pouvaient disposer comme bon leur semblait. — Voyez le rom. 760 & la note de Durán.

Vers 1913. — *Guardete.* — V : *Guardate.*

[ESCENA III]

Sale un criado[1]. [p. 29]

REY. Resuelto està el de Aragon,
pero ha de ver algun dia
que es Calahorra tan mia
como Castilla y Leon. 1920
Que pues letras y letrados
tan varios en esto estan,
mejor lo aueriguaran
con las armas los soldados.
Remitir quiero a la espada 1925
esta justicia que sigo,
y al mio Cid, al mi Rodrigo
encargalle esta jornada.
En mi palabra fiado
lo he llamado.
ARIAS. Y ha venido? 1930
DIEGO. Si tu carta ha recebido,
con tus alas ha bolado.

[ESCENA IV]

Sale otro criado.

CRIADO. Ximena pide licencia
para besarte la mano.

[1] — Ce *criado* vient remettre à D. Fernando une lettre du roi d'Aragon.

Vers 1917 & suivants. — Le défi ou *reto* de l'aragonais Martín Gonzàlez, que les historiens nomment Gómez, se trouve déjà dans la *Chronique rimée* (vers 500 & suiv.). Castro a emprunté cet épisode au romance 744. Dans le romance 743, ce duel, ainsi que l'épisode du lépreux, se place après le mariage de Rodrigue & de Chimène — *El* (rey) *de Aragon* est D. Ramiro, fils naturel de Sancho le Grand, & frère du roi Fernando. Calahorra avait été donnée par D. García de Navarre à son second fils, Ramiro, mais, à la mort de García, ses frères Fernando de Castille & Ramiro d'Aragon se disputèrent ses États. (Mariana, liv. IX, chap. V.)

REY. Tiene del Conde Loçano 1935
la arrogancia, y la impaciencia.
Siempre la tengo a mis pies
descompuesta, y querellosa.
DIEGO. Es honrada, y es hermosa.
REY. Importuna tambien es. 1940
A disgusto me prouoca
el ver entre sus enojos
lagrimas siempre en sus ojos,
justicia siempre en su boca.
Nunca imaginara tal; 1945
siempre sus querellas sigo.
ARIAS. Pues yo se que ella y Rodrigo,
Señor, no se quieren mal.
Pero assi de la malicia
defendera la opinion. 1950
O quiça satisfacion
pide, pidiendo justicia,
Y el tratar el casamiento
de Rodrigo con Ximena
sera aliuio de su pena. 1955
REY. Yo estuue en tu pensamiento,
Pero no lo ose intentar
por no crecer su disgusto.
DIEGO. Merced fuera, y fuera justo.
REY. Quierense bien?
ARIAS. No hay dudar. 1960
REY. Tu lo sabes?

Vers 1937 & suiv. — *Cid*, vv. 1330 & suiv. :

— Sire, Chimène vient vous demander justice.
— La fascheuse nouvelle, & l'importun devoir!

904364A

Vers 1950 & suiv. — *Cid*, v. 1335 :

— Chimène le poursuit & voudroit le sauver.
— On m'a dit qu'elle l'aime, & je vay l'éprouver.

Vers 1951. — *Satisfacion = cumplimiento del deseo ó del gusto.*

ARIAS. Lo sospecho.
REY. Para intentallo que hare?
De que manera podre
aueriguallo en su pecho?
ARIAS. Dexandome el cargo a mi, 1965
hare una prueua bastante.
REY. Dile que entre.
ARIAS. Este diamante
he de prouar. — Oye! [*Al criado.*]
CRIADO. Di.

El primer criado habla al oydo con Arias Gonçalo, y el otro sale a auisar a Ximena.

REY. En el alma gustaria
de gozar tan buen vasallo 1970
libremente.
DIEGO. Imaginallo
haze inmensa mi alegria.

[ESCENA V]

Sale Ximena Gomez.

XIMENA. Cada dia que amanece
veo quien matò a mi padre

Vers 1962. — *Intentallo,* comme au vers 1957, = *tratar el casamiento.*

Vers 1964. — *Averiguallo en su pecho* = *inquirir la verdad de su amor buscándola en su corazón.*

Vers 1973. — Ces plaintes de Chimène sont empruntées à peu près textuellement au romance 734 : *En Búrgos está el buen Rey.* — Dans ce romance, l'assonnance est en *á-e* (*padre*). Il faut donc, selon un usage très ancien dans la poésie populaire castillane & commun particulièrement dans les romances, ajouter un *e* paragogique aux terminaisons aigues, afin de former une assonnance complète (*gavilane, pesare, vae, palomare,* &c.). Voyez, sur ce point de métrique, une intéressante discussion entre F. Wolf & Amador de los Ríos, au 2e vol. de l *Histoire de la Littérature* de ce dernier (*Notes*, p. 596), & l'appendice second de la *Poesía heróico-popular,* de Milá y Fontanals. — Pour rétablir une asson-

cauallero en un cauallo, 1975
y en su mano un gauilan.
A mi casa de plazer
donde aliuio mi pesar,
curioso, libre, y ligero,
mira, escucha, viene, y va, 1980
Y por hazerme despecho
dispara a mi palomar
flechas que a los vientos tira,
y en el coraçon me dan.
Matame mis palomicas 1985
criadas, y por criar;
la sangre que sale de ellas
me ha salpicado el brial.
Embieselo a dezir,
embiome a amenazar, 1990
con que ha de dexar sin vida
cuerpo que sin alma està. [p. 30]
Rey que no haze justicia
no deuria de reynar,
ni pasear en cauallo, 1995
ni con la Reyna folgar.

nance, en apparence plus régulière, V, suivi par R, M & L, a introduit deux vers dans le texte :

Cada dia que amanece,
Sin poderlo remediar,
Veo quien matò a mi padre,
Tan ufano y tan galan... &c.

Vers 1977-1980. — Ces quatre vers ont été ajoutés au romance par Castro.

Vers 1988. — *Brial,* sorte de jupe de soie ou de fine étoffe. C'est le *blialt* ou *bliaud* français, vêtement que les chevaliers portaient sous la cotte de mailles & dont la jupe couvrait le corps, de la ceinture aux genoux.

Vers 1990. — Romance 733 :

Envióme á menazare
Que me cortará mis haldas
Por vergonzoso lugare, &c.

Vers 1996. — *Con la Reyna folgar.* — Romance 733 : *holgare.* Romance 734 : *fablare.* — En copiant les romances, Castro oublie que la reine est morte « depuis plus d'un an ».

Justicia, buen Rey, justicia!

REY. Baste, Ximena, no mas!

DIEGO. Perdonad, gentil Señora,
y vos, buen Rey, perdonad. 2000
Que lo que agora dixiste
sospecho que lo soñays.
Pensando vuestras vengança
si os desuanece el llorar,
lo haureys soñado esta noche, 2005
y se os figura verdad.
Que Rodrigo ha muchos dias,
Señora, que ausente està,
porque es ydo en romeria
a Santiago : ved, mirad 2010
como es posible ofenderos
en esso que le culpays?

XIMENA. Antes que se fuese ha sido.
Si podre disimular? *A parte.*
Ya en mi ofensa, que estoy loca 2015
solo falta que digays.

[ESCENA VI][1]

Dentro un criado y el portero.

PORTERO. Que quereys?

CRIADO. Hablar al Rey.
Dexadme, dexadme entrar!

Sale el primer criado.

Vers 2001 & suiv. — Voyez Introduction, p. civ.

[1] — Scène VI. — Comp. *Cid*, acte IV, scène V. — « Cette petite ruse du Roi, dit Voltaire, est prise de l'auteur espagnol... Ce moyen paraît aujourd'hui peu digne de la noblesse du tragique. » On remarquera que, dans les *Mocedades*, ce n'est pas le roi, mais Arias, qui imagine cette ruse. (Voyez v. 1965.) De même, c'est un valet, & non le roi, qui annonce la mort de Rodrigue.

REY. Quien mi palacio alborota?
ARIAS. Que teneys? adonde vays? 2020
CRIADO. Nueuas te traygo, el buen Rey,
de desdicha, y de pesar :
el mejor de tus vasallos
perdiste, en el cielo està.
El Santo Patron de España 2025
venia de visitar,
y salieronle al camino
quinientos Moros, y aun mas.
Y el con veynte de los suyos
que acompañandole van 2030
los acomete, enseñado
a no boluer paso atras.
Catorze heridas le han dado,
que la menor fue mortal.
Ya es muerto el Cid, ya Ximena 2035
no tiene que se cansar,
Rey, en pedirte justicia.
DIEGO. Ay! mi hijo, donde estays?
Que estas nueuas, aun oydas *A parte.*
burlando, me hazen llorar. 2040
XIMENA. Muerto es Rodrigo? Rodrigo
es muerto? No puedo mas! *A parte.*
Jesus mil vezes!...
REY. Ximena,
que teneys, que os desmayays?
XIMENA. Tengo un laço en la garganta, 2045
y en el alma muchos hay.

Vers 2021. — *El buen rey.* — Sur l'emploi de l'article devant le vocatif, voyez Wiggers, p. 31, nº 4. — Cf. Cervantes : *Válate Dios, la mujer.* — *Dios te bendiga, la muchacha.*

Vers 2045. — *Un lazo en la garganta.* — L'expression peut être prise ici dans le sens propre : *j'étouffe!* — D'ordinaire, elle est synonyme de *tener la soga á la garganta,* courir un grave péril.

REY. Biuo es Rodrigo, Señora,
que yo he querido prouar
si es que dize vuestra boca
lo que en vuestro pecho està. 2050
Ya os he visto el coraçon;
reportalde, sosegad.

XIMENA. Si estoy turbada, y corrida, [*A parte.*]
mal me puedo sosegar.
Boluere por mi opinion, 2055
ya se el como, estoy mortal!
Ay honor, quanto me cuestas! —
Si por agrauiarme mas
te burlas de mi esperança,
y prueuas mi libertad, 2060
si miras que soy muger,
veras que lo aciertas mal;
y si no ygnoras, Señor,
que con gusto, o con piedad
tanto atribula un plazer, 2065
como congoxa un pesar,
veras que con nueuas tales
me pudo el pecho asaltar
el plazer, no la congoxa.
Y en prueua desta verdad, 2070

Vers 2051. — Voyez v. 1964. — *Cid,* v. 1354 :

Chimène, ta douleur a paru trop visible.

Vers 2053. — Dans P, l'*a parte* ne commence qu'au vers 2055.

Vers 2056. — *Mortal* = *muy cercano á morir ó que lo parece.*

Vers 2059 & 2060. — *Esperança,* mon espoir de venger mon père. — *Libertad,* mon cœur, qui est libre.

Vers 2064. — *Con gusto o con piedad.* — V : *gusto y con. Gusto* se rapporte à *plazer,* & *piedad* à *pesar.* — *Cid,* v. 1350 :

Sire, on pasme de joye ainsi que de tristesse, &c.

— Dans ces explications, la Chimène de Corneille nous paraît plus subtile encore & moins naturelle que celle de Castro.

hagan publicos pregones [p. 31]
desde la mayor ciudad
hasta en la menor aldea,
en los campos, y en la mar,
y en mi nombre, dando el tuyo 2075
bastante siguridad,
que quien me dè la cabeça
de Rodrigo de Biuar
le dare con quanta hazienda
tiene la casa de Orgaz, 2080
mi persona, si la suya
me ygualare en calidad.
Y sino es su sangre hidalga
de conocido solar,
lleue con mi gracia entera 2085
de mi hazienda la mitad.
Y si esto no hazes, Rey,
proprios y estraños diran,
que tras quitarme el honor,
no hay en ti para reynar 2090
ni prudencia, ni razon,
ni justicia, ni piedad.

Vers 2072. — La formule solennelle de ce *pregón* rappelle le passage suivant de la *Justicia en la Piedad*, où Celaura demande également vengeance :

Habré de pedir venganza...
A los pechos de los hombres,
A los frutos de las selvas,
A los rayos de las nubes,
Al poder de las estrellas,
Y haráme el cielo justicia
Si es que me falta en la tierra!

Vers 2077. — On sait que, d'après les lois de la chevalerie, le chevalier était le protecteur né des orphelins & des veuves, & le grand redresseur de torts. Il est curieux de remarquer qu'à l'époque où Castro s'appuyait encore sur ces traditions, Cervantes les tournait en ridicule. — *Cid*, v. 1401 :

A tous vos cavaliers, je demande sa teste.

— Voyez *Mocedades*, v. 2973.

REY. Fuerte cosa haueys pedido!
No mas llanto, bueno està.
DIEGO. Y yo tambien, yo, Señor, 2095
suplico a tu Magestad,
que por dar gusto a Ximena
en un pregon general
asegures lo que ofrece
con tu palabra Real. 2100
Que a mi no me da cuydado,
que en Rodrigo de Biuar
muy alta està la cabeça,
y el que alcançalla querra
mas que gigante ha de ser, 2105
y en el mundo pocos hay.
REY. Pues las partes se conforman,
ea! Ximena, ordenad
a vuestro gusto el pregon.
XIMENA. Los pies te quiero besar. 2110
ARIAS. Grande valor de muger!
DIEGO. No tiene el mundo su ygual.
XIMENA. La vida te doy, perdona, [*A parte.*]
honor, si te deuo mas. *Vanse.*

Vers 2093. — Voyez le curieux développement de ce vers dans le *Cid*, vv. 1406 & suivants.

Vers 2098. — *General* = *que ha de publicarse por todas partes.*

Vers 2104. — *Cid*, v. 1436 :

Quel courage assez vain s'oseroit prendre à luy?
Qui se hazarderoit contre un tel adversaire?
Qui seroit ce vaillant ou bien ce téméraire?

[ESCENA VII][1]

Salen el Cid Rodrigo, y dos soldados suyos, y el pastor en habito de lacayo, y una boz de un gafo dize de dentro, sacando las manos, y lo demas del cuerpo muy llagado y asqueroso.

GAFO. No hay un Christiano que acuda 2115
a mi gran necesidad?
RODRIGO. Essos cauallos atad...
Fueron bozes?
SOLDADO 1°. Son sin duda.
RODRIGO. Que puede ser? El cuydado
haze la piedad mayor: 2120
oyes algo?
SOLDADO 2°. No, Señor.
RODRIGO. Pues nos hemos apeado,
Escuchad...

[1] — Scène VII. — L'épisode du lépreux se trouve dans la *Crónica general*, dans la *Crónica del Cid*, & dans les romances 742 & 743. — Dans le *Poema del Cid*, il y a un miracle analogue : l'archange Gabriel apparaît à Rodrigue, à Figueruela, lorsqu'il est banni par le roi Alphonse. — On lit dans les actes du concile de Hérmedes (diocèse de Palencia), célébré en 1160, le passage suivant, qui, s'il est bien authentique, montre la haute antiquité de la légende : « . . . Magnus Royz Didaz cognomine (*alias* cognomento) Cith Campeator fecit ecclesiam juxta fortalitium portae de Burgis in fosso & Pizzina ubi in peregrinatione & voto de Sancto Iacobo cum aliis magnatibus invenit Sanctum Lazarum in forma pauperis lacerati. » — F. Wolf a prouvé que la date de ce document a été falsifiée. (*Jahrb. f. rom. Phil.*, 1862, pp. 350-352.) Cf. Milá y Fontanals, *Poes. her. pop.*, p. 210; A. Buitrago y Romero, *Historia de Burgos*, p. 67; Tejada, *Col. de Cánones*, X, 65. — Le nouveau *Chemin de Saint-Jacques*, fait par Sancho, comte de Castille, passait par la Rioja, Briviesca & Burgos. Voyez Mariana, VIII, 11.

Vers 2115 & suiv. — Romance 743 :

Allà en medio del camino,
Un gafo le aparecia,
Metido en un tremedal,
Que salir dél no podia.
Grandes voces está dando;
Por amor de Dios pedia
Que le sacasen de allí
Pues dello se serviria.
Cuando lo oyera Rodrigo
Del caballo descendia;
Ayudólo á levantar,
Y consigo lo subia.
Llevváralo á su posada,
Consigo cenado habia;
Hiciérales una cama,
En la cual ambos dormian, &c.

Vers 2120. — « L'attention, la sollicitude donnent plus de prix à la pitié. »

PASTOR. No escucho cosa.
SOLDADO 1°. Yo tampoco.
SOLDADO 2°. Yo tampoco.
RODRIGO. Tendamos la vista un poco 2125
por esta campaña hermosa,
Que aqui esperaremos bien
los demas, proprio lugar
para poder descansar.
PASTOR. Y para comer tambien. 2130
SOLDADO 1°. Traes algo en el arçon?
SOLDADO 2°. Una pierna de carnero.
SOLDADO 1°. Y yo una bota...
PASTOR. Essa quiero.
SOLDADO 1°. Y casi entero un jamon.
RODRIGO. Apenas salido el sol 2135
despues de hauer almorçado,
quereys comer?
PASTOR. Un bocado.
RODRIGO. A nuestro santo Español
Primero gracias le hagamos,
y despues podreys comer. 2140
PASTOR. Las gracias suelense hazer
despues de comer : comamos.
RODRIGO. Da a Dios el primer cuydado,
que aun no tarda la comida.
PASTOR. Hombre no he visto en mi vida 2145
tan deuoto, y tan soldado!
RODRIGO. Y es estorbo el ser deuoto [p. 32]
al ser soldado?
PASTOR. Si es.
A que soldado no ves
desalmado, o boquirroto? 2150

Vers 2128. — *Los demas*. — Dans les romances, Rodrigue a vingt compagnons.
Vers 2146. — Voyez Introduction, p. cv.
Vers 2150. — *Boquirroto* = *hablador*.

RODRIGO. Muchos hay, y ten en poco
siempre a qualquiera soldado
hablador, y desalmado,
porque es gallina, o es loco.
Y los que en su deuocion 2155
a sus tiempos concertada
le dan filos a la espada,
mejores soldados son.

PASTOR. Con todo en esta jornada
da risa tu deuocion 2160
con dorada guarnicion,
y con espuela dorada,
Con plumas en el sombrero,
a cauallo, y en la mano
un rosario.

RODRIGO. El ser Christiano 2165
no impide al ser cauallero.
Para general consuelo
de todos, la mano diestra
de Dios mil caminos muestra,
y por todos se va al cielo, 2170
Y assi el que fuere guiado
por el mundo peregrino,
ha de buscar el camino
que diga con el estado.
Para el bien que se promete 2175
de un alma limpia y sencilla,
lleue el frayle su capilla,
y el clerigo su bonete,

Vers 2155 & suiv. — « Ceux dont la vaillance est inspirée (mot à mot aiguisée) par une piété opportune... »
Vers 2161. — *Guarnicion*, les ornements d'or de l'armure.
Vers 2171. — Constr. : *El peregrino que fuere*... &c.
Vers 2175. — « Pour atteindre le but où aspire une âme... »
Vers 2177. — *Capilla y bonete*, le capuchon & le bonnet carré, c'est-à-dire le clergé régulier & le clergé séculier.

Y su capote doblado
lleue el tosco labrador, 2180
que quiça acierta mejor
por el surco de su arado.
Y el soldado y cauallero,
si lleua buena intencion,
con dorada guarnicion, 2185
con plumas en el sombrero,
A cauallo, y con dorada
espuela, galan diuino,
sino es que yerra el camino,
hara bien esta jornada, 2190
Porque al cielo caminando,
ya llorando, ya riendo,
van los unos padeciendo,
y los otros peleando.

GAFO. No hay un Christiano, un amigo 2195
de Dios?

RODRIGO. Que bueluo a escuchar?

GAFO. No con solo pelear
se gana el cielo, Rodrigo!

RODRIGO. Llegad, de aquel tremedal
salio la boz.

GAFO. Un hermano 2200
en Christo deme la mano,
saldre de aqui.

PASTOR. No hare tal!
Que està gafa, y asquerosa.

SOLDADO 1°. No me atreuo.

GAFO. Oyd un poco,
por Christo!

SOLDADO 2°. Ni yo tampoco. 2205

Vers 2179. — *Capote doblado*, gros manteau de bure ou de drap doublé.
Vers 2188. — *Galan divino* = *bizarro y galan aunque devoto.*

RODRIGO. Yo si, que es obra piadosa, *Sacale de las manos.*
Y aun te besare la mano.
GAFO. Todo es menester, Rodrigo,
matar alla al enemigo,
y valer aqui al hermano. 2210
RODRIGO. Es para mi gran consuelo
esta christiana piedad.
GAFO. Las obras de charidad
son escalones del cielo.
Y en un cauallero son 2215
tan proprias, y tan lucidas,
que deuen ser admitidas
por precisa obligacion.
Por ellas un cauallero
subira de grada en grada, 2220
cubierto en lança y espada
con oro el luziente azero.
Y con plumas si es que acierta
la ligereza del buelo,
no haya miedo que en el cielo 2225
halle cerrada la puerta.
A! buen Rodrigo!
RODRIGO. Buen hombre,
que Angel (llega, tente, toca),
habla por tu enferma boca? [p. 33]
Como me sabes el nombre? 2230
GAFO. Oyte nombrar viniendo
agora por el camino.
RODRIGO. Algun misterio imagino
en lo que te estoy oyendo.
Que desdicha en tal lugar 2235
te puso?
GAFO. Dicha seria!

Vers 2208. — Cf. le proverbe : *Todo es menester, migar y sorber.*

Por el camino venia,
desuieme a descansar,
Y como casi mortal
torci el paso, errè el sendero, 2240
por aquel derrumbadero
cay en aquel tremedal,
Donde ha dos dias cabales
que no como.

RODRIGO. Que estrañeza!
Sabe Dios con que terneza 2245
contemplo afliciones tales.
A mi que me deue Dios
mas que a ti? Y porque es seruido,
lo que es suyo ha repartido
desigualmente en los dos. 2250
Pues no tengo mas virtud,
tan de gueso, y carne soy,
y gracias al cielo, estoy
con hazienda, y con salud.
Con ygualdad nos podia 2255
tratar, y assi es justo darte
de lo que quitò en tu parte
para añadir en la mia.
Essas carnes lazeradas *Cubrele con un gauan.*
cubrid con esse gauan. 2260
Las azemilas vendran
tan presto?

PASTOR. Vienen pesadas.

RODRIGO. Pues de esso podeys traer
que a los arçones venia.

PASTOR. Gana de comer tenia, 2265
mas ya no podre comer,

Vers 2252. — *Gueso*, orthographe archaïque pour *hueso*.
Vers 2259. — *Lazeradas*, lépreuses, *de ladre*.

Porque essa lepra de modo
me ha el estomago rebuelto...

SOLDADO 1°. Yo tambien estoy resuelto
de no comer.

SOLLADO 2°. Y yo y todo. 2270

Un plato viene no mas, [*A Rodrigo.*]
que por desdicha aqui està.

RODRIGO. Esse solo bastara.

SOLDADO 2°. Tu, Señor, comer podras
En el suelo.

RODRIGO. No, que a Dios 2275
no le quiero ser ingrato.
Llegad, comed, que en un plato [*Al gafo.*]
hemos de comer los dos.

Sientanse los dos, y comen.

SOLDADO 1°. Asco tengo.

SOLDADO 2°. Bomitar
querria.

PASTOR. Vello podeys? 2280

RODRIGO. Ya entiendo el mal que teneys,
alla os podeys apartar.
Solos aqui nos dexad,
si es que el asco os alborota.

PASTOR. El dexaros con la bota 2285
me pesa, Dios es verdad!

Vanse el pastor y soldados.

GAFO. Dios os lo pague!

RODRIGO. Comed.

GAFO. Bastantemente he comido,
gloria a Dios!

Vers 2270. — *Y todo = del todo.*
Vers 2286. — *Me pesa, Dios es verdad.* — V : *Me pesa mucho en verdad.*

RODRIGO. Bien poco ha sido,
beued, hermano, beued. 2290
Descansa.

GAFO. El diuino dueño
de todo siempre pagò.

RODRIGO. Dormid un poco, que yo
quiero guardaros el sueño.
Aqui estare a vuestro lado. — 2295
Pero yo me duermo, hay tal?
No parece natural
este sueño que me ha dado.
A Dios me encomiendo, y sigo
en todo su voluntad. *Duermese.* 2300

GAFO. O gran valor! gran bondad!
O gran Cid! o gran Rodrigo!
O gran capitan christiano!
Dicha es tuya, y suerte es mia,
pues todo el cielo te embia 2305
la bendicion por mi mano,
Y el mismo Espiritu Santo
este aliento por mi boca. C² [p. 34]

El gafo alientale por las espaldas, y desparecese, y el Cid vayase despertando a espacio, porque tenga tiempo de vestirse el gafo de San Lazaro.

RODRIGO. Quien me enciende? Quien me toca?
Jesus! cielo, cielo santo! 2310
Que es del pobre? Que se ha hecho?
Que fuego lento me abrasa,
que como rayo me pasa
de las espaldas al pecho?
Quien seria? El pensamiento 2315
lo adeuina, y Dios lo sabe.
Que olor tan dulce y suaue
dexò su diuino aliento!

Aqui se dexò el gauan;
seguirele sus pisadas. 2320
Valgame Dios! señaladas
hasta en las peñas estan.
Seguir quiero sin recelo
sus pasos...

Sale arriba con una tunicela[1] *blanca el gafo, que es San Lazaro.*

GAFO. Buelue, Rodrigo!
RODRIGO. Que yo se que si los sigo 2325
me lleuaran hasta el cielo.
Agora siento que pasa
con mas fuerça, y mas vigor
aquel bao, aquel calor
que me consuela, y me abrasa. 2330
GAFO. San Lazaro soy, Rodrigo!
Yo fuy el pobre a quien honraste;
y tanto a Dios agradaste
con lo que hiziste conmigo,
Que seras un imposible 2335
en nuestros siglos famoso,
un capitan milagroso,
un vencedor inuencible.
Y tanto, que solo a ti
los humanos te han de ver 2340
despues de muerto vencer,
y en prueua de que es assi,

[1] — *Tunicela*, se dit proprement du surplis que les évêques portent sous la *casulla* ou chasuble.

Vers 2329. — *Bao*, ou *vaho*, du latin *vapor*.

Vers 2335. — *Un imposible*, locution adverbiale.

Vers 2341 & suiv. — Le Cid étant mort, ses soldats, pressés par l'ennemi, imaginèrent de revêtir son cadavre de ses armes, de le mettre sur son cheval Babieca: les Maures épouvantés s'enfuirent & l'armée, conduite par Chimène, put quitter Valence & regagner la Castille. — Voyez les romances 901 & 902 : *Los del Cid llevando su cuerpo sobre Babieca y ayudados de Santiago, vencen á Bucar, que sitiaba á Valencia.*

En sintiendo aquel vapor,
aquel soberano aliento
que por la espalda violento 2345
te pasa al pecho el calor,
Emprende qualquier hazaña,
solicita qualquier gloria,
pues te ofrece la vitoria
el Santo Patron de España. 2350
Y ve, pues tan cerca estas,
que tu Rey te ha menester. *Desparecese.*

RODRIGO. Alas quisiera tener,
y seguirte donde vas.
Mas pues el cielo bolando 2355
entre sus nuues te encierra,
lo que pisaste en la tierra
yre siguiendo, y besando.

[ESCENA VIII][1]

Salen el Rey D. Fernando, Diego Laynez, Arias Gonçalo, y Perançules.

REY. Tanto de vosotros fio,
parientes...

ARIAS. Honrar nos quieres! 2360

REY. Que a vuestros tres pareceres
quiero remitir el mio.
Y assi dudoso y perplexo
la respuesta he dilatado,

Vers 2346. — *Pasa*, activement, c'est-à-dire *lleva, conduce*.

Vers 2351. — *Ve*. — A la cour, où le roi a en effet besoin de lui pour répondre au défi de l'Aragonais Martín González.

[1] — Scène VIII. — Dans une salle du palais du roi.

porque de un largo cuydado 2365
nace un maduro consejo.
Proponeme el de Aragon
que es un grande inconueniente
el juntarse tanta gente
por tan leue pretension, 2370
Y cosa por inhumana,
que nuestras hazañas borra,
el comprar a Calahorra
con tanta sangre christiana,
Y que assi desta jornada 2375
la justicia, y el derecho
se remita a solo un pecho,
una lança, y una espada, [p. 35]
Que peleara por el
contra el que fuere por mi, 2380
para que se acabe assi
guerra, aunque justa, cruel.
Y sea del vencedor
Calahorra, y todo en fin
lo remite a don Martin 2385
Gonzales, su embaxador.

DIEGO. No hay negar que es christiandad
bien fundada, y bien medida
escusar con una vida
tantas muertes.

PERANSULES. Es verdad. 2390
Mas tiene el Aragones
al que ves su embaxador
por manos de su valor,
y por basa de sus pies.
Es don Martin un gigante 2395

Vers 2367. — Voyez v. 1917.
Vers 2371. — *Cosa por inhumana,* sous-entendu *tiene, estima, da.*

en fuerças, y en proporcion,
un Rodamonte, un Milon,
un Alcides, un Atlante.
Y assi apoya sus cuydados
en el solo, hauiendo sido 2400
quiça no estar preuenido
de dineros, y soldados.
Y assi haras mal si auenturas,
remitiendo esta jornada
a una lança, y a una espada, 2405
lo que en tantas te aseguras,
Y viendo en braço tan fiero
el azerada cuchilla.

ARIAS. Y no hay espada en Castilla
que sea tambien de azero? 2410

DIEGO. Faltara aca un Castellano,
si hay alla un Aragones,
para basa de tus pies,
para valor de tu mano?
Ha de faltar un Atlante 2415
que apoye tu pretension,
un arbol a esse Milon,
y un Dauid a esse gigante?

REY. Dias ha que en mi corona
miran mi respuesta en duda, 2420
y no hay un hombre que acuda
a ofrecerme su persona.

Vers 2397. — *Rodamonte*, Rodomont (Rotomonte), personnage de Boiardo & de l'Arioste. — Le nom n'avait pas en Espagne le sens défavorable qu'il prit de bonne heure en France. « Les Espagnols sont tous Rodomones de piafe encore que gars de courage. » (*Le Pélerin d'amour*, II, 717.)

Vers 2398. — *Atlante*. — P : *Adlante*.

Vers 2403. — *Aventuras*. — Voyez v. 276.

Vers 2408. — *El azerada*. — Voyez Wiggers, p. 28, 2.

Vers 2417. — *Un arbol*. — On sait que l'athlète Milon de Crotone eut les mains prises dans un tronc d'arbre qu'il voulait fendre, & qu'il fut dévoré par les loups.

PERANSULES. Temen el valor profundo
deste hombre, y no es marauilla
que atemorize a Castilla 2425
un hombre que asombra el mundo.

DIEGO. A! Castilla, a que has llegado?

ARIAS. Con espadas y consejos
no han de faltarte los viejos,
pues los moços te han faltado. 2430
Yo saldre, y, Rey, no te espante
el fiar de mi este hecho,
que qualquier honrado pecho
tiene el coraçon gigante.

REY. Arias Gonçalo!...

ARIAS. Señor, 2435
de mi te sirue, y confia,
que aun no es mi sangre tan fria
que no yerua en mi valor.

REY. Yo estimo essa voluntad
al peso de mi corona; 2440
pero alçad, vuestra persona
no ha de auenturarse, alçad,
No digo por una villa,
mas por todo el interes
del mundo.

ARIAS. Señor, no ves 2445
que pierde opinion Castilla?

REY. No pierde, que a cargo mio
que le di tanta opinion
queda su heroyco blason,
que de mis gentes confio. 2450
Y ganara el interes
no solo de Calahorra,

Vers 2440. — *Al peso de mi corona.* — Comp. les expressions : *á peso de dinero, de oro, no valer una cosa á peso de oveja.*

mas pienso hazelle que corra
todo el reyno Aragones.
Hazed que entre don Martin. 2455

Vase un criado, y entra otro.

CRIADO. Rodrigo viene.
REY. A buena hora!
Entre.
DIEGO. Ay cielo!
REY. En todo agora
espero dichoso fin. C3

[ESCENA IX]

Salen por una puerta D. Martin Gonçales, y por otra Rodrigo. [p. 36]

MARTIN. Rey poderoso en Castilla...
RODRIGO. Rey en todo el mundo Magno... 2460
MARTIN. Guardete el cielo!
RODRIGO. Tu mano
honre al que a tus pies se humilla.
REY. Cubrios, don Martin. — Mio Cid,
leuantaos. — Embaxador,
sentaos.
MARTIN. Assi estoy mejor. 2465
REY. Assi os escucho, dezid.
MARTIN. Solo suplicarte quiero...
RODRIGO. Notable arrogancia es esta! *A parte.*
MARTIN. Que me des una respuesta
que ha dos meses que la espero. 2470

Vers 2453. — *Corra.* — *Correr* = *recorrer en son de guerra.* Le sujet est *el heroyco blason de Castilla.*

Tienes algun Castellano
a quien tu justicia des?
que espere un Aragones
cuerpo a cuerpo, y mano a mano?
Pronuncie una espada el fallo, 2475
de una vitoria la ley;
gane Calahorra el Rey
que tenga mejor vasallo.
Dexe Aragon y Castilla
de verter sangre Española, 2480
pues basta una gota sola
para el precio de una villa.

REY. En Castilla hay tantos buenos,
que puedo en su confiança
mi justicia y mi esperança 2485
fiarle al que vale menos.
Y a qualquier señalaria
de todos, sino pensase
que si a uno señalase
los demas ofenderia. 2490
Y assi para no escoger
ofendiendo tanta gente,
mi justicia solamente
fiare de mi poder.
Arbolare mis banderas 2495
con diuisas diferentes,
cubrire el suelo de gentes
naturales, y estrangeras.

Vers 2472. — *Tu justicia,* le soin de défendre tes droits.
Vers 2476. — *De,* troisième personne subjonctif présent de *dar*.
Vers 2484. — *En su confiança.* — Voyez v. 878.
Vers 2496. — La *divisa* est l'insigne particulier, l'écu d'armes, la devise (*lema, mote*) en un mot, tous les attributs qui, placés sur la bannière, indiquent la nation, la province, la ville, le seigneur, à qui cette bannière appartient. (Voyez v. 324, & note). — Il est ici fait allusion sans doute aux différentes provinces réunies sous le sceptre de D. Fernando, ainsi qu'à ses alliés (*naturales y estranjeras*).
Vers 2497. — *Suelo.* P : *cielo.*

Marcharan mis capitanes
con ellas, vera Aragon 2500
la fuerça de mi razon
escrita en mis tafetanes.
Esto hare, y lo que le toca
hara tu Rey contra mi.

MARTIN. Essa respuesta le di 2505
antes de oylla en tu boca,
Porque teniendo esta mano
por suya el Aragones,
no era justo que a mis pies
se atreuiera un Castellano. 2510

RODRIGO. Rebiento!... Con tu licencia
quiero responder, Señor,
que ya es falta del valor
sobrar tanto la paciencia.
Don Martin, los Castellanos, 2515
con los pies, a vencer hechos,
suelen romper muchos pechos,
atropellar muchas manos,
Y sugetar muchos cuellos;
y por mi su Magestad 2520
te hara ver esta verdad
en fauor de todos ellos.

MARTIN. El que esta en aquella silla
tiene prudencia, y valor :
no querra.

Vers 2516. — *Con los pies.* — Cette fanfaronnade est amenée par les expressions précédentes de D. Martin. — Voyez *Hazañas,* vers 461 & 462 :

Sus murallas romped con las cabezas,
A puntapies sus torres hazed pieças,

& *ibid.,* 1393-94 :

... Con pies valientes
Derribara murallas de diamantes.

Vers 2522. — *Ellos,* c'est-á-dire *los Castellanos.*

RODRIGO. Buelue, Señor, 2525
por la opinion de Castilla!
Esto el mundo ha de saber,
esso el cielo ha de mirar :
sabes que se pelear,
y sabes que se vencer. 2530
Pues, como, Rey, es razon
que por no perder Castilla
el interes de una villa,
pierda un mundo de opinion?
Que diran, Rey soberano, 2535
el Aleman, y el Frances,
que contra un Aragones
no has tenido un Castellano.
Si es que dudas en el fin
de esta impresa a que me obligo, 2540
salga al campo don Rodrigo,
aunque vença don Martin!
Pues es tan cierto, y sabido,
quanto peor viene a ser
el no salir a vencer, 2545
que saliendo el ser vencido.

REY. Leuanta, pues me leuantas
el animo. En ti confio,
Rodrigo : el imperio mio
es tuyo.

RODRIGO. Beso tus plantas. 2550

REY. Buen Cid!

RODRIGO. El cielo te guarde!

REY. Sal en mi nombre a esta lid.

MARTIN. Tu eres a quien llama Cid
algun morillo couarde?

RODRIGO. Delante mi Rey estoy, 2555

Vers 2538. — *No has.* — R & M : *han.*

mas yo te dare en campaña
la respuesta.

MARTIN. Quien te engaña?
Tu eres Rodrigo?

RODRIGO. Yo soy.

MARTIN. Tu, a campaña?

RODRIGO. No soy hombre?

MARTIN. Conmigo?

RODRIGO. Arrogante estas, 2560
si, y alli conoceras
mis obras como mi nombre.

MARTIN. Pues tu te atreues, Rodrigo,
no tan solo a no temblar
de mi, pero a pelear, 2565
y quando menos conmigo?
Piensas mostrar tus poderes
no contra arneses y escudos,
sino entre pechos desnudos,
con hombres medio mugeres, 2570
Con los moros, en quien son
los alfanges de oropel,
las adargas de papel,
y los braços de algodon?
No aduiertes que quedaras 2575
sin el alma que te anima,
si dexo caerte encima
una manopla no mas?
Ve alla, y vence a tus morillos,
y huye aqui de mis rigores! 2580

RODRIGO. Nunca perros ladradores
tienen valientes colmillos.
Y assi, sin tanto ladrar,

Vers 2581. — Proverbe. — Cf. : *Ládreme el perro, y no me muerda.* — *Perro ladrador, poco mordedor.*

solo quiero responder,
que animoso por vencer 2585
saldre al campo a pelear,
Y fundado en la razon
que tiene su Magestad,
pondre yo la voluntad,
y el cielo la permision. 2590

MARTIN. Ea, pues quieres morir,
con matarte, pues es justo,
a dos cosas de mi gusto
con una quiero acudir.
Al que diere la cabeça 2595
de Rodrigo, la hermosura
de Ximena no asegura
en un pregon vuestra Alteza?

REY. Si, aseguro.

MARTIN. Y yo soy quien
me ofrezco dicha tan buena; 2600
porque, por Dios! que Ximena
me ha parecido muy bien!
Su cabeça por los cielos,
y a mi en sus manos veras.

RODRIGO. Agora me ofende mas, *A parte.*
por que me abrasa con celos. 2605

MARTIN. Es pues, Rey, la conclusion
en breue, por no cansarte,
que donde el termino parte
Castilla con Aragon 2610
Sera el campo, y señalados
Iuezes, los dos saldremos,
y por seguro traeremos
cada quinientos soldados.
Assi quede.

Vers 2603. — *Su cabeza,* c'est-à-dire *la cabeza de Rodrigo en mi lanza.*
Vers 2604. — *En sus manos, en las manos de Ximena.*

REY. Quede assi. 2615
RODRIGO. Y alli veras en tu mengua
quan diferente es la lengua
que la espada.
MARTIN. Ve, que alli
Dare yo (aunque te socorra C4
de tu arnes la mejor pieça) [p. 38] 2620
a Ximena tu cabeça,
y a mi Rey a Calahorra.
RODRIGO. Al momento determino [*Al Rey.*]
partir con tu bendicion.
MARTIN. Como si fuera un alcon 2625
bolare por el camino.
REY. Ve a vencer!
DIEGO. Dios soberano
te dè la vitoria y palma,
como te doy con el alma
la bendicion de la mano! 2630
ARIAS. Gran Castellano tenemos
en ti!
MARTIN. Yo voy.
RODRIGO. Yo te sigo.
MARTIN. Alla me veras, Rodrigo!
RODRIGO. Martin, alla nos veremos! *Vanse.*

[ESCENA X][1]

Salen Ximena y Eluira.

XIMENA. Eluira, ya no hay consuelo, 2635
para mi pecho aflixido.

[1] — Scène X. — Dans une salle de l'appartement de Chimène.

ELVIRA. Pues tu misma lo has querido,
de quien te quexas?
XIMENA. Ay cielo!
ELVIRA. Para cumplir con tu honor
por el dezir de la gente, 2640
no bastaua cuerdamente
perseguir el matador
De tu padre, y de tu gusto,
y no obligar con pregones
a tan fuertes ocasiones 2645
de su muerte, y tu disgusto?
XIMENA. Que pude hazer? ay cuytada!
Vime amante, y ofendida,
delante del Rey corrida,
y de corrida turbada, 2650
Y ofreciome un pensamiento
para escusa de mi mengua,
dixe aquello con la lengua,
y con el alma lo siento,
Y mas con esta esperança 2655
que este Aragones preuiene.
ELVIRA. Don Martin Gonçales tiene
ya en sus manos tu vengança.
Y en el alma tu belleza
con tan grande estremo arrayga, 2660
que no dudes que te trayga
de Rodrigo la cabeça.
Que es hombre que tiene en poco
todo un mundo, y no te asombres,
que es espanto de los hombres, 2665
y de los niños el coco.

Vers 2652. — Voyez vv. 2053 & suivants.
Vers 2656. — *Previene*, emporte, nourrit.
Vers 2666. — *El coco* — Croquemitaine. Étymologie obscure. « El niño, ... señalando con el dedo, decia : Mama, coco! » (*Lazarillo de Tormes*, I.)

XIMENA. Y es la muerte para mi!
No me le nombres, Eluira;
a mis desuenturas mira :
en triste punto naci! 2670
Consuelame! No podria
vencer Rodrigo? Valor
no tiene? Mas es mayor
mi desdicha, porque es mia!
Y esta, ay cielos soberanos!... 2675
ELVIRA. Tan aflixida no estes.
XIMENA. Sera grillos de sus pies,
sera esposas de sus manos.
Ella le atara en la lid,
donde le vença el contrario. 2680
ELVIRA. Si por fuerte y temerario
el mundo le llama el Cid,
Quiça vencera su dicha
a la desdicha mayor.
XIMENA. Gran prueua de su valor 2685
sera el vencer mi desdicha!

[ESCENA XI]

Sale un paje.

PAJE. Esta carta te han traydo :
dizen que es de don Martin
Gonçales.
XIMENA. Mi amargo fin
podre yo dezir que ha sido! 2690
Vete! — Eluira, llega, llega! *Vase el paje.*

Vers 2670. — *Punto,* constellation, signe, étoile.
Vers 2673 & suiv. — *Mas mi desdicha, porque es mia, es predominante, es mayor que su valor.* Voyez v. 2683.

ELVIRA. La carta puedes leer.
XIMENA. Bien dizes, si puedo ver;
que de turbada estoy ciega.

Lee la carta.

« El luto dexa, Ximena; 2695
ponte vestidos de bodas,
si es que mi gloria acomodas
donde quitare tu pena.
De Rodrigo la cabeça [p. 39]
te promete mi valor, 2700
por ser esclauo y Señor
de tu gusto y tu belleza.
Agora parto a vencer
vengando al Conde Loçano;
espera alegre una mano 2705
que tan dichosa ha de ser.
Don Martin. » — Ay Dios! Que siento?
ELVIRA. Donde vas? hablar no puedes?
XIMENA. A lastimar las paredes
de mi cerrado aposento, 2710
A gemir, a suspirar!
ELVIRA. Iesus!
XIMENA. Voy ciega, estoy muerta!
Ven, enseñame la puerta
por donde tengo de entrar.
ELVIRA. Donde vas?
XIMENA. Sigo, y adoro 2715
las sombras de mi enemigo.
Soy desdichada. Ay Rodrigo!
yo te mato, y yo te lloro! *Vanse.*

Vers 2696. — *Vestidos de boda.* — Voyez la curieuse description du costume de mariée de Chimène dans les romances 739 (*A Jimena y á Rodrigo*) & 740 (*A su palacio de Búrgos*).
Vers 2707. — *Don Martin.* — Manque dans R.

[ESCENA XII][1]

Salen el Rey D. Fernando, Arias Gonçalo, Diego Laynez y Peransules.

REY. De Don Sancho la braueza,
que como sabeys es tanta, 2720
que casi casi se atreue
al respeto de mis canas,
(viendo que por puntos crecen
el desamor, la arrogancia,
el desprecio, la aspereza 2725
con que a sus hermanos trata),
como en fin padre, entre todos
me ha obligado a que reparta
mis reynos, y mis estados,
dando a pedaços el alma. 2730
Desta piedad que os parece?
Dezid, Diego!

DIEGO. Que es estraña,
y a toda razon de estado
haze grande repugnancia.
Si bien lo aduiertes, Señor, 2735
mal preualece una casa
cuyas fuerças repartidas
es tan cierto el quedar flacas.
Y el Principe mi Señor,

[1] — Scène XII. — Dans une salle du palais du roi. — Cette scène & la suivante étaient indiquées par les romances 760 (*Acababa el rey Fernando*), 761 (*Atenta escucha las quejas*), 762 (*Doliente se siente el rey*) & 763 (*Morir vos queredes, padre*).

Vers 2723. — *Por puntos*, c'est-à-dire *por instantes, sin cesar, continuamente.*

Vers 2730. — *A pedaços el alma.* — Les vers 2770 (*hijos, que son pedaços de sus entrañas*) & 2863 (*mis hijos, en quien tengo repartida el alma*), rapprochés de l'expression commune & familière de *hijos pedaços del alma*, montrent qu'il faut entendre ici : *dando mis reinos á mis hijos, que son pedaços del alma.*

si en lo que dizes le agrauias, 2740
pues le dio el cielo braueza,
tendra razon de mostralla.

PERANSULES. Señor, Alonso y Garcia,
pues es una mesma estampa,
pues de una materia misma 2745
los formò quien los ampara,
si su hermano los persigue,
si su hermano los maltrata,
que sera, quando suceda
que a ser escuderos vayan 2750
de otros Reyes a otros reynos?
Quedara Castilla honrada?

ARIAS. Señor, tambien son tus hijas
doña Eluira, y doña Urraca,
y no prometen buen fin 2755
mugeres desheredadas.

DIEGO. Y si el Principe don Sancho,
cuyas brauezas espantan,
cuyos prodigios admiran,
aduirtiese que le agrauias? 2760
Que señala? Que promete,
sino incendios en España?
Assi que si bien lo miras,
la misma, la misma causa
que a lo que dizes te incita, 2765
te obliga a que no lo hagas.

Vers 2755. — Romance 760 :

Si tierras no me dejaïs
Iréme por las ajenas,
Y por cubrir vueso tuerto
Negaré ser fija vuesa.
En traje de peregrina
Pobre iré, mas faced cuenta
Que las romeras á veces
Suelen fincar en rameras.

ARIAS. Y es bien que su Magestad,
por temer essas desgracias,
pierda sus hijos que son
pedaços de sus entrañas? 2770

DIEGO. Siempre el prouecho comun
de la religion christiana
importò mas que los hijos.
Demas que sera sin falta,
si mezclando disensiones 2775
unos a otros se matan,
que los perdera tambien.

PERANSULES. Entre dilaciones largas [p. 40]
esso es dudoso, esto cierto.

REY. Podra ser, si el brio amayna 2780
don Sancho con la ygualdad,
que se humane.

DIEGO. No se humana
su indomable coraçon
ni aun a las estrellas altas.
Pero llamale, Señor, 2785
y tu intencion le declara;
y assi veras si en la suya
tiene paso tu esperança.

REY. Bien dizes.

DIEGO. Ya viene alli.

Vers 2767. — Mariana, IX, 7 : « El que mas trabajò en esto (que no dividiesse su reyno) fue Arias Gonçalo, hombre viejo, y de esperiencia, y que avia tenido con los reyes grande autoridad y cabida, por su valor en las armas, prudencia y fidelidad, en que no tenia par. »

Vers 2771 & suiv. — Maxime très espagnole, que Guzman el Bueno & Philippe II avaient littéralement mise en pratique.

Vers 2781. — *Con la ygualdad*, en se voyant réduit à une part égale.

Vers 2784. — *A las estrellas*, même au destin. Voyez vv. 1597 & suivants.

Vers 2787. — *En la suya*, sous-entendu *intencion*, ou mieux *esperança*. Voyez vv. 2815-16.

[ESCENA XIII]

Sale el Principe.

REY. Pienso que mi sangre os llama. 2790
Llegad, hijo, sentaos, hijo.
SANCHO. Dame la mano.
REY. Tomalda.
Como el peso de los años
sobre la ligera carga
del cetro, y de la corona, 2795
mas presto a los Reyes cansa,
para que se eche de ver
lo que va en la edad cansada
de los trabajos del cuerpo
a los cuydados del alma, 2800
siendo la veloz carrera
de la fragil vida humana
un hoy en lo poseydo,
y en lo esperado un mañana,
yo, hijo, que de mi vida 2805
en la secunda jornada
triste el dia, y puesto el sol
con la noche me amenaça,
quiero, hijo, por salir
de un cuydado, cuyas ansias 2810
a mi muerte precipitan
quando mi vida se acaba,
que oyays de mi testamento

Vers 2790. — *Mi sangre.* — La voix du sang (?).
Vers 2794. — *Ligera*, sans doute en comparaison. Tout ce discours est bien diffus. — *El peso sobre la carga*, voyez vv. 261-62 & vv. 364-65.
Vers 2803. — On ne possède que le présent, demain n'est qu'un espoir.
Vers 2813. — *Oyays*, forme archaïque pour *oigais*. On trouve aussi, dans l'ancienne langue, les formes de subjonctif *oꝛga, oꝛca*.

bien repartidas las mandas,
por saber si vuestro gusto 2815
asegura mi esperança.

SANCHO. Testamento hazen los Reyes?

REY. Que con tiempo se declara! — *A parte.*
No, hijo, de lo que heredan,
mas pueden de lo que ganan. 2820
Vos heredays con Castilla,
la Estremadura y Nauarra,
quanto hay de Pisuerga a Ebro.

SANCHO. Esso me sobra.

REY. En la cara *A parte.*
se le ha visto el sentimiento. 2825

SANCHO. Fuego tengo en las entrañas! [*A parte.*]

REY. De don Alonso es Leon
y Asturias, con quanto abraça
tierra de Campos, y dexo
a Galicia y a Vizcaya 2830
a don Garcia. A mis hijas,
doña Eluira y doña Urraca,
doy a Toro y a Zamora,
y que ygualmente se partan
el Infantado. Y con esto 2835

Vers 2818. — *Con tiempo*, en temps opportun.
Vers 2820. — *Pueden.* — M : *puedan.* — Voyez la note au v. 1906.
Vers 2821 & suiv. — Romance 763 :

Diste á don Sancho á Castilla,
Castilla la bien nombrada,
A don Alonso á Leon,
Y á don García á Vizcaya.

— Cependant, dans ce passage, le texte de Castro se rapproche beaucoup plus de celui de Mariana, IX, 7 : « A D. Sancho... señalò el reyno de Castilla, como se estiende desde el rio Ebro hasta el de Pisuerga... El reyno de Leon quedò a don Alonso, con tierra de Campos... &c. »

Vers 2835. — *El Infantado.* — Cette contrée, qui, outre Zamora & Toro, comprenait Alcocer, Salmeron, Val de Olivas, aurait pris, selon Mariana, ce nom d'*Infantado*, précisément à l'occasion de ce partage entre les Infantes Urraca & Elvira.

si la del cielo os alcança,
con la bendicion que os doy
no podran fuerças humanas
en vuestras fuerças unidas
atropellar vuestras armas. 2840
Que son muchas fuerças juntas
como un manojo de varas,
que a rompellas no se atreue
mano que no las abarca,
mas de por si cada una 2845
qualquiera las despedaça.

SANCHO. Si en esse exemplo te fundas,
Señor, es cosa acertada
el dexallas diuididas
tu que pudieras juntallas? 2850
Porque no juntas en mi
todas las fuerças de España?
En quitarme lo que es mio
no ves, padre, que me agrauias?

REY. Don Sancho, Principe, hijo, 2855
mira mejor, que te engañas.
Yo solo heredé a Castilla;
de tu madre doña Sancha
fue Leon, y lo demas, [p. 41]
de mi mano, y de mi espada. 2860
Lo que yo gane, no puedo
repartir con manos francas
entre mis hijos, en quien
tengo repartida el alma?

SANCHO. Y a no ser Rey de Castilla, 2865
con que gentes conquistaras

Vers 2836. — *La del cielo*, sous-entendu *bendicion*.
Vers 2858. — D^a Sancha était fille d'Alphonse V, roi de Leon.
Vers 2862. — *Con manos francas*, librement.
Vers 2866. — *Conquistaras* = *hubieras conquistado*.

lo que repartes agora,
con que aueres, con que armas?
Luego si Castilla es mia
por derecho, cosa es clara 2870
que al caudal, y no a la mano
se atribuye la ganancia.
Tu, Señor, mil años biuas;
pero si mueres, mi espada
juntara lo que me quitas, 2875
y hara una fuerça de tantas.

REY. Inobediente, rapaz,
tu soberuia, y tu arrogancia
castigare en un castillo!

PERANSULES. Notable altiuez!

ARIAS. Estraña! 2880

SANCHO. Mientras biues todo es tuyo.

REY. Mis maldiciones te caygan,
si mis mandas no obedeces!

SANCHO. No siendo justas, no alcançan.

REY. Estoy ...

DIEGO. Mire vuestra Alteza [*A D. Sancho.*] 2885
lo que dize, que mas calla
quien mas siente.

SANCHO. Callo agora. — [*Vase.*]

DIEGO. En esta experiencia clara
veras mi razon, Señor.

REY. El coraçon se me abrasa! — 2890

DIEGO. Que nouedades son estas?

Vers 2870-71. — Le gain rentre à la masse.
Vers 2882. — *Mis maldiciones.* Romance 763 :

¡ Quien os la tomare, hija,
La mi maldicion le caiga!
Todos dicen amen, amen,
Sino don Sancho, que calla.

— On a voulu voir dans ce dernier vers l'origine du dicton : *Al buen callar llaman Sancho*.

Ximena con oro y galas?

REY. Como sin luto Ximena?
Que ha sucedido? Que pasa?

[ESCENA XIV]

Sale Ximena vestida de gala.

XIMENA. Muerto traygo el coraçon! *A parte.* 2895
Cielo, si podre fingir? —
Acabe de recebir
esta carta de Aragon.
Y como me da esperança
de que tendre buena suerte, 2900
el luto que di a la muerte
me le quito a la vengança.

DIEGO. Luego Rodrigo es vencido?

XIMENA. Y muerto, lo espero ya.

DIEGO. Ay hijo!

REY. Presto vendra 2905
certeza de lo que ha sido.

XIMENA. Essa he querido saber, *A parte.*
y aqueste achaque he tomado.

REY. Sosegaos. [*A D. Diego.*]

DIEGO. Soy desdichado!...
Cruel eres. [*A Ximena.*]

XIMENA. Soy muger. 2910

DIEGO. Agora estaras contenta,
si es que murio mi Rodrigo.

XIMENA. Si yo la vengança sigo, *A parte.*
corre el alma la tormenta.

[ESCENA XV.]

Sale un criado.

REY. Que nueuas hay?
CRIADO. Que ha llegado 2915
de Aragon un cauallero.
DIEGO. Vencio don Martin? Yo muero!
CRIADO. Deuio de ser...
DIEGO. Ay cuytado!
CRIADO. Que este trae la cabeça
de Rodrigo, y quiere dalla 2920
a Ximena.
XIMENA. De tomalla
me acabara la tristeza.
SANCHO. No quedara en Aragon
una almena, biue el cielo!
XIMENA. Ay Rodrigo! Este consuelo *A parte.* 2925
me queda en esta aflicion.
Rey Fernando, caualleros,
oyd mi desdicha inmensa,
pues no me queda en el alma
mas sufrimiento, y mas fuerça. 2930
A bozes quiero dezillo,
que quiero que el mundo entienda
quanto me cuesta el ser noble,
y quanto el honor me cuesta.
De Rodrigo de Biuar 2935

Vers 2922, — *Me acabara* = *me matará.*
Vers 2925. — *Este consuelo*, la défaite de l'Aragon.
Vers 2930. — *Quanto el honor me cuesta.* Castro a écrit une comédie intitulée : *Cuánto se estima el honor.*

adorè siempre las prendas,
y por cumplir con las leyes
(que nunca el mundo tuuiera !) [p. 42]
procure la muerte suya
tan a costa de mis penas, 2940
que agora la misma espada
que ha cortado su cabeça,
cortò el hilo de mi vida.

[ESCENA XVI]

Sale doña Urraca.

URRACA. Como he sabido tu pena
he venido; — y como mia *A parte* 2945
hartas lagrimas me cuesta !
XIMENA. Mas pues soy tan desdichada,
tu Magestad no consienta
que esse don Martin Gonçales
essa mano injusta y fiera 2950
quiera darmela de esposo :
contentese con mi hazienda.
Que mi persona, Señor,
sino es que el cielo la lleua,
lleuarela a un monesterio. 2955
REY. Consolaos, alçad, Ximena !

Vers 2938. — *Que nunca...* Dans le sens optatif; *Ojalá!*
Vers 2945. —*Como mia* = *como pena mia.*
Vers 2955. — *Monesterio,* forme archaïque de *monasterio,* très usitée encore au début du dix-septième siècle.

[ESCENA XVII]

Sale Rodrigo.

DIEGO. Hijo! Rodrigo!
XIMENA. Ay de mi! [*A parte.*]
Si son soñadas quimeras?
SANCHO. Rodrigo!
RODRIGO. Tu Magestad
me dè los pies, y tu Alteza. 2960
URRACA. Biuo le quiero, aunque ingrato. [*A parte.*]
REY. De tan mentirosas nueuas
donde està quien fue el autor?
RODRIGO. Antes fueron verdaderas.
Que si bien lo aduiertes, yo 2965
no mandè dezir en ellas
sino solo que venia
a presentalle a Ximena
la cabeça de Rodrigo
en tu estrado, en tu presencia, 2970
de Aragon un cauallero :
y esto es, Señor, cosa cierta,
pues yo vengo de Aragon,
y no vengo sin cabeça;
y la de Martin Gonçales 2975
està en mi lança alli fuera :
y esta le presento agora
en sus manos a Ximena.

Vers 2974. — *Sin cabeça.* — Ces sortes de plaisanteries, ou d'autres analogues, fort peu tragiques, il faut l'avouer, se trouvent parfois dans les anciens poèmes. En ce qui concerne le Cid, voyez Damas-Hinard, *Poème du Cid,* v. 3314. p. 304. « L'or de sa parole », que Rodrigue a enfermé dans le coffre laissé en gage au juif de Burgos, est un jeu de mots du même genre.

Y pues ella en sus pregones
no dixo biua, ni muerta, 2980
ni cortada, pues le doy
de Rodrigo la cabeça,
ya me deue el ser mi esposa;
mas si su rigor me niega
este premio, con mi espada 2985
puede cortalla ella mesma.

REY. Rodrigo tiene razon :
yo pronuncio la sentencia
en su fauor.

XIMENA. Ay de mi! [*A parte.*]
Impideme la verguença. 2990

SANCHO. Ximena, hazedlo por mi!

ARIAS. Essas dudas no os detengan!

PERANSULES. Muy bien os està, sobrina.

XIMENA. Hare lo que el cielo ordena.

RODRIGO. Dicha grande, soy tu esposo! 2995

XIMENA. Y yo tuya!

DIEGO. Suerte inmensa!

URRACA. Ya del coraçon te arrojo, [*A parte.*]
ingrato!

REY. Esta noche mesma
vamos, y os desposara
el obispo de Placencia. 3000

SANCHO. Y yo he de ser el padrino.

RODRIGO. Y acaben desta manera

Vers 2996. — *Y yo tuya.* — Romance 739 :

Las enemistades viejas
Con amor las olvidaron :
Que donde preside amor
Se olvidan muchos agravios.

Vers 3000. — *El obispo de Placencia.* — Romance 738 :

Desposados los habia
El obispo de Placencia.

las *Mocedades del Cid,*
y las bodas de Ximena. 3004

Vers 3003. — *Las Mocedades del Cid.* — Guillén de Castro manque rarement à l'usage des dramatiques espagnols d'insérer dans les derniers vers le titre de la comédie.

FIN DE LA COMEDIA

APPENDICE

POÉSIES INÉDITES DE GUILLÉN DE CASTRO[1]

I

CARTA EN TERCETOS

DE UN AUSENTE POR UNA DESGRACIA A UN AMIGO SUYO

COMO podra, Señor, mi mano osada
consolarme y valerse de la pluma,
pues que nunca la quito de la espada?
Pero porque el dolor no me consuma,
en suma dire parte de mis penas
si a la parte menor puedo hallar suma.
Despues de aver dejado las arenas
de essa playa, llevando en los oydos
el son medroso de asperas cadenas,

[1] — Voyez Introduction, p. xxij & suivantes. — Nous conservons à ces poésies l'orthographe du manuscrit; nous nous bornons à corriger quelques fautes grossières & à ponctuer.

Deje el alma, quede con los[1] sentidos,
porque no me faltaran sentimientos
y aun estos al pesar casi rendidos.
Y siguiendo el rrigor de mis tormentos,
colerico y confuso, ardiendo y çiego,
regue la tierra y abrasse los vientos.
Llorando suspirava sin sosiego,
y assi abrasse y regue porque arojavan
agua los oxos y la boca fuego.
Que de imaginaciones me cansavan,
que entre la confusion de mis pesares
todas morian, pero al fin matavan!
Y una sola ocupava los lugares
que las otras dejavan, y ella sola
era un mar de afliçion y muchos mares.
Y el furioso tropel de cada ola
sumergia, anegava la paçiençia,
que de oprimido el coraçon perdiola.
El impetu y furor de su violençia
me mostrava las varias opiniones
que juzgaran mi causa con mi ausencia.
Llamaranla en diversas ocassiones
valor algunos, y otros desbario
tratando mi raçon con sinrraçones.
Pocos me escusaran, porque confio
que los que den por buenas cossas mias
an de ser otros pechos como el mio.
El virrey que querra acortar mis dias
con sentençia cruel, le tiene estrecho,
flaco de fuerças y de entrañas frias.
Y assi no espero verme satisfecho,
pues no puedo a pesar del mal que sigo
o quitalle el poder o dalle el pecho.

[1] — *Elos.*

Pero hablando mas claro, claro digo
que temo sus rigores por que es çierto
que tengo en un juez un enemigo.
Mas porque en estas cosas me divierto,
volver quiero a deçirte de la suerte
que anduve de un desierto a otro desierto.
Que fue mas sin temor y menos fuerte
perdido el gusto y yo tambien perdido,
huyendo de la vida y de la muerte,
Con mucho amor y sin ningun olvido,
que no pudo el rigor de Marte airado
desterrar las reliquias de Cupido.
Que aunque Marte forjo mi pecho honrrado,
monstrandose colerico y severo,
de fuerte açero en su valor templado,
Cupido puede tanto que no quiero
negar que sus terneças en mi llanto
sacar pudieron lagrimas de açero.
Y no te maraville y cause espanto
el ver que estoy por su ocasion lloroso,
que mas puede la fuerça de su encanto.
Pues no sera a quitarme poderoso
qualquier buena opinion por mi adquirida,
pues me disculpa un Hercules famoso,
Un Olofernes, fuerça no vencida,
que oiendo el son de pipharos y caxas
el ser amante le costo la vida.
Y el que con la quijada haciendo rraxas
a millares vençio de philisteos;
y mil otros veras si lo travaxas
Entre adquiridas glorias y tropheos
vencidos, porque añade fuerça al arte
quando toma por armas los desseos.
De sus hechiços no ay segura parte :

porque con mas raçon contento quedes,
mira si quieres ver al mismo Marte.
Porque me creas, contemplallo puedes
como yo le contemplo con su amiga
entre engañosas vengadoras rredes.
Pues si a tanto valor mueve y obliga,
no es mucho, donde tantos atropella,
que a mi, que valgo menos, me persiga,
Trayendo a mi memoria la de aquella
que es justo que la adore quien la llora,
porqu(e) es agradecida siendo vella.
De quien si ausente estava sola un ora
en tinieblas estava, y despues era
su vista vella mi luciente aurora.
Pues en la larga ausençia que me espera
como podre sobrellevar la carga
destos travajos sin que en ellos muera?
Provado uviera, ya la muerte amarga,
haciendo con tormento tan esquivo
ausencia eterna de una ausencia larga,
Mas luego considero y aperçivo
que no bolvere a ver aquellos ojos,
y a pesar de la suerte muero y bivo.
Y entre la confusion de mis enojos
vusco consuelos y hallo desengaños,
añado espinas donde siembro abrojos.
Que es? En mi coraçon, ay! verdes años,
la muerte alcanço quando voy huyendo
perdida liverdad, çiegos engaños.
Pero que escrivo? Triste no me entiendo,
mas no lo e de borrar, y el mal que toco
veras, pues aun agora me suspendo.
Estos dislates digo, y aun es poco,
porque suspenso, embelesado quedo
donde me lleva un pensamiento loco.

Pero bolviendo al casso si es que puedo,
como e dicho con bida tan cansada,
llena de penas y de honrrado miedo,
A Granada llegue, llegue a Granada,
que es la tierra mejor que desde el çielo
el sol alumbra con su luz dorada,
Donde por ser, qual es, çielo del suelo,
me consolara con su vista hermosa.
Pero no ay cosa que me de consuelo!
El alma apassionada no rreposa,
estando muy de asiento donde ufano
goçe otro tiempo la ocassion dichosa,
Y donde ruego al çielo soverano
que tu estado y salud crezca y aumente,
dandote el vien de su divina mano,
y a mi paciençia para estar ausente.

II

CARTA EN QUARTILLAS

DE UNA DAMA A SU GALAN AUSENTE POR UNA DESGRACIA

LICENCIA embio a pedirte,
mi bien, para acompañarte,
que el deseo de adorarte
me le a dado de seguirte.
Y piensa que de muger
solo me a quedado el nombre,
porque un hombre que es tan hombre
bien pudo trocarme el ser.
Y asi es bien que te prometa
fabor, pues sabre obligada
colgar del lado la espadá,
de el tahali la escopeta.
Sabre seguir y alcançar,
retirar y acometer,
ofender y defender,
sabre morir y matar.
Sabre por llegar temprano
aber seguro oriçonte,
yr trepando por el monte,
yr corriendo por el llano.
Y sabre esperar segura
del sol la antigua costumbre,
y sabre hacer de la lumbre
luz clara en la cueva oscura.

Sabre con ojos despiertos
mirar siempre por tu vida,
sabre buscar la comida
por los montes mas desiertos.
Sabre, siguiendo la huella,
buscar la caça y matalla,
y sabre, si no se halla,
cortar la yerva y cocella.
Sabre, quando alegre cara
el tiempo a los montes muestre,
coxer la fruta silvestre
y buscar la fuente clara,
Y no hallandola sabre
darte de bever llorando,
y sabre estarte adorando
como tu saves que se.

III

ROMANCE

DE UN GALAN PRESO POR CAUSA DE SU DAMA

SALID, ardientes suspiros,
si acaso podeis salir
de donde saldreis comigo
para dexarme sin mi.
Y quando llegueis sin alas
a mi bello seraphin,
en dando os ella las suyas
bolando podreis venir.
Y deçilde que aunque siento
de verme ofendido, asi
mis mayores penas nacen
de las que ella a de sentir.
Que no sienta mis agravios
ni llore el verme morir,
pues no se pagan con perlas
las culpas que cometí.
Ni la espanten mis desdichas,
aunque con ellas nací,
que a veçes principios tristes
prometen alegre fin.
Que tenga el pecho de açero
pues yo cuelgo desde aqui
mis braços y mi esperança
de su quello de marphil.

Que no es mucho questas puertas
se me cierren al salir,
pues todas las de mi gusto
se an çerrado para mi.
Y al fin que biva pensando
que quando me muera aqui,
por una causa tan buena
bien perdido es [el] bivir.

IV

CANCION

DE UN AFLIGIDO AUSENTE

MAS negra que mi suerte
llega la noche descojiendo el manto,
y passola de suerte
que vengo a estar vençido de mi llanto,
quando a la luz del alva
los paxaros cantando le hacen salva.

Y si del sueño fio
alguna gloria como suya incierta,
el mismo goço mio
lleno de sobresaltos me despierta,
y ansi con la congoxa
el llanto aprieta, el sufrimiento afloxa.

Y luego como loco
abraçando las sombras de aquel gusto,
que me duro tan poco,
me vengo a persuadir con el disgusto
que mis glorias pasadas,
pues pasaron, asi fueron soñadas.

O si no dispertara!
Si es verdad que soñe que si en mi dueño
tanta gloria alcançara,
fuera eterna la vida a serlo el sueño,
que aunque es muerte finxida,
fuera dichosa y verdadera vida!

V

TERCETOS

DE UN GALAN QUE SE FUE AFLIXIDO POR LA MUERTE DE SU DAMA, Y ESCRIVE A UN AMIGO SUYO EN AUSENÇIA

POR que en mi alma la rraçon te a hecho
de honrrado amigo verdadero hermano,
y assi estas en la boca y en el pecho,
Escrivirte quisiera, y es en bano,
pues no siento valor, para escrivirte,
en el entendimiento ni en la mano.
Esta pluma tome para deçirte
mis incurables males, aunque diera
ocasion de cansarte y aflixirte.
Bien conocido tengo que no fuera
mal entendido de tu ingenio rraro
si, como se sentillos, los dixera.
Mas quiero aventurarme, y no rreparo
en perder este tiempo, pues a sido
en hacerme merçedes tan abaro.
Aqui me tiene misero, aflixido,
llorando agravios, y ablandando peñas,
de puro sentimiento sin sentido.
Tanto que si me pierdo entre estas breñas,
para buscarme alli si hallarme quiero,
a mi mismo de mi me doy las señas.
Y hallandome [1] al rreves del ser primero,

[1] — *Allandome.*

aunque siempre adorando, cuerdo y loco,
el bien por quien bivi y agora muero,
Tanto a desconoçerme me provoco
que aunque me toco y miro, estoy en duda
si soy yo lo que miro y lo que toco.
Y los dias que el seso no me ayuda,
medio muerto en su seno me rrecoxe
la noche ciega en la campaña muda,
Y porque mas la pena me congoxe,
es muy çierto pasalla en su aspereça,
como a mi desatino se le antoxe.
Alli entre negras sombras mi tristeça
me muestra por su causa y por mi suerte
el mayor mal en la mayor velleça.
Porque la estoy mirando de la suerte
que la vi a mi pesar la vez postrera,
con mis braços luchando y con la muerte!
Quien deçillo con lagrimas pudiera!
Pero estan mis entrañas agotadas,
y no puedo llorar, por mas que quiera.
Llora algunas por mi, y salgan contadas :
pagaretelas yo que estoy de modo
que voy pidiendo[1] lagrimas prestadas.
Pero como a pagallas me acomodo?
Pues que me tienen las desdichas mias
tan empeñado en esto como en todo.
Ay! noches, donde estan mis alegrias?
Es verdad que la muerte troco en sombra
el sol hermoso que os trocava en dias.
Ay! muerte, bien te teme quien te nombra,
pues no te enterneçio el llegarte y vella!
Tu fuerza espanta, y tu crueldad asombra.
Por donde començaste a entrar en ella,

[1] — *Piendo.*

siendo, quando a tus manos la ofrecian,
toda llena de gracias, toda vella?
Tanto que con embidia te ofendian
sus partes, estremando su hermosura,
y en ella unas con otras competian.
Que vello rostro, celestial figura!
Que lindo airoso talle, hermosas manos,
afrenta de la nieve su blancura!
Pues los divinos ojos soveranos
con su mirar, destierro del disgusto,
quales vieron tan vellos los humanos?
Al fin naturaleza quiso al justo
ser prodiga una vez de sus averes,
tan llena de ambiçion como de gusto,
Y enobleçiendo el ser de las mugeres,
por pareçer divina siendo humana,
çifrò en esta su çiençia y sus poderes.
Y tu, muerte, enemiga de inhumana,
as querido mostrar que su[1] potençia
es todo vano sueño y sombra vana.
Pues yo vi, pregonada la sentençia
tan llorada de mi en este sujeto,
una bien conocida diferençia.
Vi lacio el cuerpo, el rrostro no perfecto,
denegrido el color, ciegos los ojos,
y todo ya con diferente efecto.
O terrible dolor! duros enojos!
De quantas suertes vide su persona,
la estan mirando siempre mis antojos.
No puedo mas : mi cortedad perdona!

[1] — *Tu.*

VI

DECIMAS

DE UN GALAN AUSENTE Y ÇELOSO

DESPUES que deje de ver
tu velleça, tal estoy
que no se deçir que soy,
ni si me a faltado el ser;
que aunque de mi no me acuerdo,
quando miro el bien que pierdo,
lo que devo, y lo que pago,
en las locuras que hago
echo de ver que soy cuerdo.

Aunque estoy desta manera,
por loco no me confieso,
por que si perdiera el seso,
la pena tambien perdiera;
pues el alma considera
que su tormento crecido,
de quien me siento ofendido,
dando cuerda al sufrimiento,
por dejarme el sentimiento
me dexa con el sentido.

Bien que con las manos toco,
si penas me enloque cieran,
que las de mis çelos fueran

las que me volvieran loco,
y no por tenerte en poco,
que mi amor no lo consiente,
mas tengolas solamente
contemplando tu velleça,
porque en mi es naturaleça
lo que en otros accidente.

Ruegote, mi ausente bella,
para que en todo me valgas,
que a ver la calle no salgas,
sin saver que estoy en ella.
Inclinaçion de mi estrella
esta condiçion me dio,
y a tanto estremo llego,
que sueles causarme enojos
si en otro pones los ojos,
aun para ver si soy yo!

VII

SONETO

DE UN GALAN QUE ESPERAVA LA NOCHE PARA VER SU DAMA

APENAS llega la luçiente aurora
quando miro a su luz mi suerte escassa,
porque en vez de alegrarme, se me abrassa
el alma entre las lagrimas que llora.

Va caminando el dia, y empeora
con horas largas mi dolor sin tasa;
que siempre le parece, al que las passa
con un pesar, un siglo cada hora.

Llega la noche[1] y la dichosa[2] espero
en que mi coraçon pueda alegrarsse,
quando del y de mi mi bien se entregue.

Mas es su movimiento tan ligero
que, viendo que tan presto a de acavarsse,
deseo algunas beçes que no llegue.

[1] — *Lano que.*
[2] — Sous-entendu *hora.*

VIII

ROMANCE

DE UN GALAN QUE SE LE MURIÓ SU DAMA

DESEADA muerte mia,
no te vayas, buelve, buelve;
mas el gusto de esperarte
haçe que puedas bolverte.
Acavaste una hermosura
en prueva de lo que puedes,
pues no te an visto los hombres
ni mas cruel ni mas fuerte.
Diras que te faltan ojos :
que mala disculpa tienes,
para quien llorando a voçes
te aviso infinitas veçes!
« Esperate, dije, aguarda,
no muera un angel, detente,
dexa que goce si quiera
la flor de sus años verdes! »
Si dices que no me oiste,
no es mucho que no me oyeses,
que para dar sentimientos
qualquier sentido falleçe.
Embidiosos te llamaron
que viniesses a ofenderme,
y para podello haçer,
que çiega y sorda vinieses.
Mas si saves lo que hiciste,

apostare que te duele,
porque es poca tu crueldad
para no compadeçerte.
A! velleça mal lograda!
Sol hermoso, claro, alegre,
que apenas saliste al mundo
quando te puso quien puede!
Con tus sombras me a dexado,
para que en ellas contemple
que son sueño y sombra vana
las glorias que el tiempo ofreçe.
Tus lastimosas memorias
me estan acordando siempre
los arboles en los campos,
y en las calles las paredes.
Que no te olvide me diçen,
y no miran que me ofenden
por que el alma que te adora
harto cuidado se tiene.
De ordinario te contempla
en visiones diferentes,
que juntas para mas pena
a la memoria se ofreçen,
aqui en pie y alli sentada,
aqui triste y alli alegre,
quando llorando pesares,
quando riendo plaçeres,
Ya me miras, ya me hablas,
ya apaçible me entretienes,
ya con colera ofendida,
de mis sospechas te ofendes.
Mill abraços voy a darte,
si el llanto me desvaneçe,
pero solo el aire abraço,
aunque los braços apriete.

Donde estas, gloria del alma?
Ay! Dios, que tormento es este,
que siempre te este mirando
y que nunca pueda verte?
Pero goça de tu gloria,
que bien seguro me tienes
de que pisas las estrellas,
pues ya no las escureçes!

IX

SONETO

DE UN GALAN AUSENTE AL TIEMPO

POR que no pasas, tiempo, que tan suelto
y ligero pasaste aquellos dias
que estavas lleno de venturas mias,
y agora en mis desdichas se an resuelto?

Si espero un bien con mi fortuna embuelto,
como vas tan pesado, pues corrias?
Como no corres, pues bolar solias,
de ligero veloz y desembuelto?

Pero si con la pena agoniçando
lloro en tus braços tus pasados tiros,
injusta causa de mi ausencia larga,

Como yras ni corriendo ni bolando,
pues te cargo de quexas y suspiros,
y te detiene la insufrible carga?

X

SONETO

DE UN MELANCOLICO DE UN SUEÑO

No me dexes en mano del cuidado,
querido sueño, ymagen de la muerte,
que quisiera gozarte sin perderte,
pues de tu original fuiste traslado!

Apenas, sueño amigo, me as dexado,
quando se ofreçe al alma un dolor fuerte,
por eso, en lo infelice de mi suerte,
eres mas dulce quanto mas pesado!

Llamante, y con raçon, muerte finxida:
ofrece tu descanso el fin inçierto,
o miseria en el mundo no entendida!

En tan dudoso bien ay mal tan çierto
como aver menester en esta vida,
para aver de bivir, finxirse muerto?

Les autres poésies inédites de Guillén de Castro que nous avons sous les yeux sont d'un gongorisme plus intolérable encore que celles qui précèdent. Nous nous contenterons donc d'en donner le titre & les premiers vers :

XI. QUINTILLAS de un galan desengañado y quejoso :

Escape de las prisiones...

XII. OCTABA RIMA a una dama que en una enfermedad le cortaron los cabellos :

Si quien vio unos cabellos pareçidos...

XIII. DIALOGO en quintillas entre un galan y una dama emboçada en un sarao :

Asegurandome voy...

XIV. ROMANCE de un galan escusandose con su dama :

Perdona, bella ofendida...

XV. OCTAVA RIMA adbirtiendo como se a de vengar un galan de una dama mudable :

El galan olvidado y ofendido...

XVI. QUINTILLAS de un galan que una pariente le dexava por pobre y se cassava con un rico :

Amor, pues pago tributo...

XVII. QUINTILLAS a unas damas que hicieron una cervatana de una caña y se hablavan por ella de una ventana a otra :

Bien veo que señalais...

FIN DES POÉSIES INÉDITES DE GUILLÉN DE CASTRO

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE ..... vij

INTRODUCTION : I. Biographie de Guillén de Castro ..... xj

II. Notice sur les manuscrits & les éditions des œuvres de Castro xxxv

III. Le théâtre de Guillén de Castro & les *Mocedades del Cid* ..... lxiij

LES MOCEDADES DEL CID 1

Acte Ier 5

Acte IIe 47

Acte IIIe 93

APPENDICE : Poésies inédites de Guillén de Castro 143

I. Carta en tercetos 143

II. Carta en quartillas 148

III. Romance 150

IV. Cancion 152

V. Tercetos 153

VI. Decimas 156

VII. Soneto 158

VIII. Romance 159

IX. Soneto 162

X. Soneto 163

Liste de quelques autres poésies inédites 164

Toulouse, Édouard PRIVAT, imprimeur-libraire. — 6990

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE ÉD. PRIVAT, 45, RUE DES TOURNEURS, TOULOUSE.

BIBLIOTHÈQUE MÉRIDIONALE

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES

DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

La *Bibliothèque méridionale* comprendra des travaux & des documents de tout genre relatifs à l'histoire, à la langue & à la littérature du Midi de la France & des pays voisins : Italie, Espagne, Portugal. Elle formera deux séries distinctes au point de vue du format : la première série, petit in-8°, sera plus spécialement consacrée à l'histoire littéraire ; la seconde, grand in-8°, à l'histoire.

EN VENTE :

PREMIÈRE SÉRIE, tome I. *Poésies complètes de Bertran de Born*, publiées dans le texte original, avec une introduction, des notes, un glossaire & des extraits inédits du cartulaire de Dalon, par ANTOINE THOMAS, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris. — Petit in-8°. — Prix : 4 francs.

PREMIÈRE SÉRIE, tome II. *Première partie des Mocedades del Cid de Don Guillén de Castro*, publiée d'après l'édition *princeps*, avec une étude critique sur la vie & les œuvres de l'auteur, un commentaire & des poésies inédites, par ERNEST MÉRIMÉE, professeur de langue & de littérature espagnoles à la Faculté des lettres de Toulouse. — Petit in-8°. — Prix : 4 francs.

SOUS PRESSE :

DEUXIÈME SÉRIE, tome I. *Documents pour l'histoire de la domination française dans le Milanez*, publiés par LÉON G. PÉLISSIER, de la Faculté des lettres de Montpellier. — In-8° raisin.

ANNALES DU MIDI

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, HISTORIQUE ET PHILOSOPHIQUE DE LA FRANCE MÉRIDIONALE

Publiée sous les auspices du Conseil général des Facultés de Toulouse,

PAR ANTOINE THOMAS

Professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, Chargé de cours à la Faculté des lettres de Paris.

DEUXIÈME ANNÉE, 1890

Les *Annales du Midi* publient des articles relatifs à l'histoire & à la littérature du Midi de la France jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. L'expression *Midi de la France* s'applique à tout le domaine de la *langue d'oc*, par conséquent le Limousin, la Marche, l'Auvergne, la Savoie & le Dauphiné ne sont pas plus négligés que la Gascogne, la Guyenne, le Roussillon, le Languedoc ou la Provence. A côté des articles de fonds, des mélanges & documents, des comptes rendus d'ouvrages, un immense dépouillement des recueils périodiques & des mémoires des Sociétés savantes permet aux savants méridionaux de se tenir au courant des études parues à Paris ou à l'étranger, & aux savants de Paris & de l'étranger de suivre les travaux de l'érudition méridionale. Le premier volume des *Annales du Midi* (année 1889) a donné l'analyse de 80 périodiques français & de 15 périodiques étrangers.

Les *Annales du Midi* paraissent le 15 janvier, le 15 avril, le 15 juillet & le 15 octobre, & forment, à la fin de l'année, un beau volume in-8° d'environ 550 pages. — PRIX DE L'ABONNEMENT : 12 FRANCS.

Principaux articles parus en 1889 : PAUL MEYER, de l'Institut, *La langue romane du Midi de la France & ses différents noms ;* — LÉOPOLD DELISLE, de l'Institut, *Un grand amateur français du dix-septième siècle :* Fabri de Peiresc ; — TAMIZEY DE LARROQUE, *Le testament de Peiresc ;* — LÉCRIVAIN, *L'interprétation de la* Lex romana Wisigothorum ; — LEROUX, *Une œuvre de Baluze oubliée ;* — JORET, *Le père Guevarre & les bureaux de charité au dix-septième siècle ;* — DOGNON, *Armagnacs & Bourguignons en Languedoc ;* — THOMAS, *Le Midi & les Etats généraux sous Charles VII, &c., &c.*

Toulouse, Édouard PRIVAT, imprimeur-libraire. — 6990

JUL 1 4 1937